8° R
40994
(32)

NOUVELLE
ENCYCLOPÉDIE PHILOSOPHIQUE

A. BURLOUD

LE CARACTÈRE

2992

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

LE CARACTÈRE

DU MÊME AUTEUR

La Pensée conceptuelle, Essai de Psychologie générale. 1 vol. in-8°, Alcan, 1927.

La Pensée, d'après les recherches expérimentales de H. J. Watt, de Messer et de Bühler. 1 vol. in-8°, Alcan, 1927.

Principes d'une Psychologie des tendances (couronné par l'Institut). 1 vol. in-8°, Alcan, 1938.

NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE PHILOSOPHIQUE

Collection fondée par HENRI DELACROIX

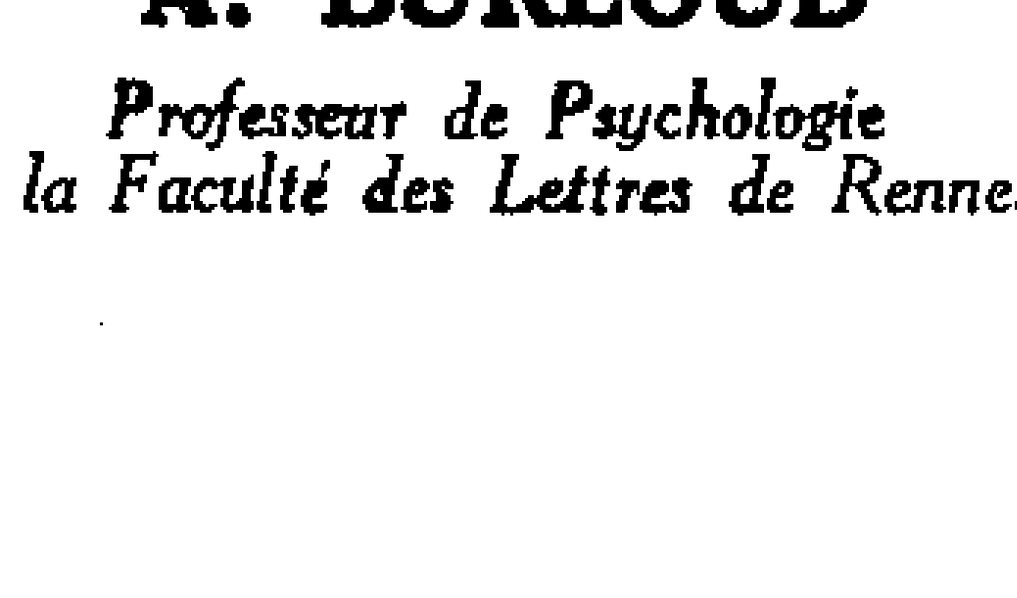
Dirigée par ÉMILE BRÉHIER, professeur à la Sorbonne

LE CARACTÈRE

par

A. BURLOUD

Professeur de Psychologie
à la Faculté des Lettres de Rennes



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1942

DÉPOT LÉGAL

1re édition .. .. 30 avril 1942

TOUS DROITS
de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

COPYRIGHT
by *Presses Universitaires de France*, 1942

INTRODUCTION

La caractérologie

Si la science des caractères est moins avancée que la géométrie, ce n'est pas parce qu'elle a été moins pratiquée. Depuis Hippocrate et Théophraste, d'innombrables chercheurs, moralistes et mémorialistes, philosophes et médecins, pédagogues et psychologues, y ont apporté leur pierre. Dans l'ensemble, leurs ouvrages se répartissent en deux catégories.

Les premiers appartiennent à la littérature plus qu'à la science ; ils aspirent à être compris de tous leurs lecteurs et le sont en effet. Plusieurs d'entre eux se recommandent en outre par leurs mérites artistiques, et il y a longtemps en France que leur éloge n'est plus à faire. S'inspirant du principe de Pascal qu'il est des choses qu'on ne prouve qu'en obligeant les autres à faire retour sur soi, ils ne se piquent pas de démonstrations rigoureuses ; ils emploient les mots de tout le monde sans aller jusqu'aux réalités psychologiques que ces termes désignent. Nous savons tous approximativement ce que signifient des termes comme égoïsme, bonté, orgueil, austérité, franchise, coquetterie, hypocrisie, etc. La manière la plus simple de caractériser quelqu'un, c'est d'énumérer ses qualités et ses défauts : c'est celle que nous adoptons

quand nous pouvons, ce qui est le cas le plus fréquent, nous contenter de vues sommaires sur le caractère des gens qui nous entourent. Il est clair cependant qu'une énumération de ce genre ne saurait tenir lieu d'une analyse. Les mémorialistes et les moralistes le savent bien ; ils entendent donner la nuance exacte d'une disposition intérieure ; pour cela, ils l'illustrent au moyen de « traits de caractère » relatés par l'histoire ou observés par eux-mêmes ; ou bien, interprétant le moral par le physique, ils en cherchent les indices dans des jeux de physionomie, des gestes ou des attitudes. L'analyse tourne vite à l'anecdote ou au portrait, pour le plus grand profit de l'art, comme en témoignent les *Mémoires* de de Retz et de Saint-Simon et les *Caractères* de La Bruyère.

Le psychologue se contentera-t-il de ces descriptions ? La même disposition intérieure s'exprime par des attitudes ou par des actions différentes ; elle en est, par conséquent, distincte ; elle est, par rapport à elles, une cause à laquelle il faut remonter. Beaucoup de caractérologues contemporains, tels que Malapert, Paulhan, Fouillée, Ribéry, se rattachent au fond à la tradition des moralistes, sous cette réserve qu'ils cherchent justement à isoler les dispositions intérieures qui composent le caractère. Mais, avec toute leur ingéniosité et toute leur subtilité, ils donnent souvent l'impression que leurs interprétations ne sont que la transcription abstraite et parfois fort décolorée de l'observation des « traits de caractère ». L'abstraction triomphe dans les *Principes de Caractérologie* de Klages, ouvrage célèbre dans le monde entier et qui est, dans tous les cas, un des spécimens les plus frappants du genre qui nous occupe. Klages

y a entrepris de dresser un catalogue des motifs et des mobiles qui conduisent l'activité humaine et dont les combinaisons forment les caractères individuels. Le psychisme y est décomposé en Vie, Ame, Esprit, Moi, ou en mobiles tels que l'amour de la nature, le goût des objets fabriqués, le culte des ancêtres, l'amour de l'Univers[1]. Il est possible que des réalités mentales se dissimulent derrière ces mots ; mais, faute de les faire voir, l'analyse reste tout idéale, on pourrait dire toute verbale.

Les ouvrages de la seconde catégorie sont à intentions ou à prétentions scientifiques. Ils font appel à l'enquête, à l'expérimentation et à toutes les ressources du laboratoire. On se fera une idée de la matière qu'ils embrassent et de la manière dont ils la traitent en parcourant l'ouvrage de N. Braunshausen : *L'Étude expérimentale du Caractère* (Liége, 1937). On a inventé des tests pour éprouver et diagnostiquer la vanité, la sincérité, l'honnêteté, le jugement moral, la persévérance, la rapidité de décision, l'esprit de domination, la maîtrise de soi, etc. Certaines de ces expériences ont donné des résultats fort intéressants. Mais il en est de bien singulières et d'où l'on a inféré des conclusions bien aventureuses. Plions en deux une feuille de papier après y avoir fait une grosse tache d'encre, et demandons à des sujets d'interpréter la figure ainsi obtenue. Les uns sont frappés par la forme de l'ensemble, d'autres par la couleur, d'autres encore par un détail, etc. Interprétant à son tour ces interprétations, Mme Loosli-Usteri en tire des diagnostics fermes et assurés sur

1. Voir *in fine*, tableau I, Don de soi au monde extra-personnel.

le degré et la qualité de l'intelligence, sur « l'intelligence moyenne ou la légèreté intelligente », sur la sensibilité, la suggestibilité, la susceptibilité, etc. ; elle fonde même là-dessus une classification des caractères en coartés, ambiéquaux, extratensifs et introversifs. Certains, Benussi et Burtt par exemple, se servent du pneumographe pour déceler le penchant à la véracité et le penchant au mensonge ; d'autres établissent, à grand renfort de mesures et de statistiques, des rapports entre l'ampleur du thorax et l'ampleur de la sensibilité, le tour de hanches et le tour de pensée. On se procure ainsi des données nouvelles, voire des données quantitatives. Des renseignements sur la personnalité, c'est une autre affaire. L'écart subsiste entre les signes et les signifiés : on ne sait toujours pas à quelles réalités mentales les données se réfèrent au juste.

Quand on caractérise quelqu'un en disant qu'il est bon, sincère, intelligent, on a sans doute une idée assez claire de ce que l'on veut dire, et ces jugements sommaires suffisent le plus souvent à déterminer, à l'égard de l'homme qu'on apprécie ainsi, les attitudes qui conviennent. Mais il est évident qu'ils n'ont qu'une faible valeur caractérologique, car il y a bien des degrés de sincérité et plusieurs manières d'être bon et intelligent. Une caractérologie qui se ferait avec des concepts mal analysés ou inanalysés comme les précédents n'aurait, certes, rien de scientifique. Elle ressemblerait à une chimie qui étudierait la structure des corps sans rien savoir des atomes ni des molécules. Sans doute, il n'y a pas d'atomes mentaux au sens où l'entendait l'associationnisme ; mais, dans sa réaction contre l'atomisme

mental et dans son zèle à réhabiliter la catégorie de totalité, la psychologie est allée beaucoup trop loin : elle a perdu de vue que, pour arriver à une notion adéquate du tout, il faut avoir une notion, non pas seulement claire, mais distincte encore des éléments, quelle que soit par rapport à ceux-ci l'originalité de la synthèse.

Aussi commencerons-nous par tenter une analyse réelle, une sorte d'anatomie du caractère ; ou plutôt, car un tel programme est beaucoup trop vaste pour qu'on puisse l'épuiser sous le mince format de ce livre, nous indiquerons les idées directrices et les méthodes qui rendent possible ce genre d'analyse. Les vrais éléments des synthèses psychiques sont les modes actifs de la vie mentale, les constantes dynamiques de la pensée, de l'imagination et de l'action, en un mot les tendances, dont on admet communément qu'elles représentent aussi les composants du caractère. Ces composants, nous avons cherché à les isoler dans un ouvrage antérieur[1], dont celui-ci voudrait être le complément. Il s'agit de montrer comment les tendances élémentaires ou schèmes se combinent pour former les *dispositions* psychiques, terme qu'on prend généralement dans un sens assez vague et dont nous croyons possible de faire un usage technique. Le caractère est l'ensemble, parfois la synthèse, des dispositions stables d'un individu.

1. ***Principes d'une Psychologie des tendances***, 1938.

*
* *

On discute encore sur les rapports de la psychologie générale avec la caractérologie. Entre l'une et l'autre, ou même entre les diverses parties de la psychologie, le partage des attributions est difficile. On lit sous la plume de Charles Blondel : « Il y a bien lieu de distinguer en psychologie trois sortes de recherches : la psychologie spécifique ou psycho-physiologie, pour étudier ce que l'homme doit à son organisation spécifique ; la psychologie collective, pour étudier ce qu'il doit à son milieu social ; la psychologie différentielle, pour étudier ce que les individus doivent aux particularités de leur physiologie et de leur existence sociale[1]. »

A notre avis, la psychologie différentielle a pour objet moins les variations individuelles que le fait général de la variation ; la psychologie collective étudie essentiellement l'âme collective, avec les courants qui la parcourent et les comportements sociaux, et seulement d'une façon accessoire son influence sur l'âme individuelle. Nous ne contesterons pas l'existence de la psychophysiologie ; mais il faut, du moins, la distinguer de la psychologie générale, qui est la science du sujet ou de la subjectivité. Certains prennent le mot *sujet* dans le même sens qu'*individu*, ce qui leur fournit une occasion de soutenir que, toute science étant du général, le psychologie n'est pas une science. Pour nous, le sujet est l'activité qui sent, perçoit, se souvient, imagine et pense. Si, d'un côté, le sujet est un, de l'autre, il est multiple : il

1. *Introduction à la Psychologie collective*, p. 191.

est l'ensemble des intentions et des tendances qui conduisent la pensée et le comportement, et c'est sous ce second aspect qu'il appartient à la psychologie générale. Quoi qu'on en ait dit, il n'est pas tout entier dans chacun de ses actes : nous agissons, d'une fois à l'autre, avec des portions différentes de notre moi, en vertu de tendances qui peuvent être étudiées soit séparément, soit dans leurs combinaisons les plus typiques, dans les deux cas, d'un point de vue abstrait et général. Le sujet n'est pas l'individu ; la référence au sujet ne consiste pas à s'abriter, pour éviter les explications précises, derrière la continuité du courant de conscience et l'interpénétration des états psychiques ; elle est la référence à des causes multiples et assignables.

En allant du plus général au plus particulier, on trouve d'abord la psychologie fonctionnelle, qui porte sur les opérations générales du sujet appelées encore fonctions, par exemple sur la perception, l'attention, la mémoire, le jugement, etc. Fonction n'a pas en psychologie le même sens qu'en physiologie. Une fonction psychique se lie, non à un organe particulier, mais à un système de causes centrées sur les mêmes buts généraux. Par exemple, la perception met en jeu des tendances motrices agissant en liaison avec des tendances imaginatives, et elle suscite, dans le cadre de celles-ci, des préperceptions et des préconceptions, images dynamiques ou idées-forces. C'est par tous ces facteurs internes que les sensations sont élaborées, ordonnées dans l'espace, rapportées à des objets.

Au lieu d'envisager ces structures dynamiques dans leurs opérations typiques et par conséquent

dans leur généralité, on peut les considérer en elles-mêmes, en tant qu'elles servent à caractériser des classes d'individus ; elles prennent alors le nom d'aptitudes ou de dispositions ou de mentalités. La psychologie de structure est la partie de la psychologie qui étudie ces combinaisons spéciales de tendances. Elle compte dans son ascendance littéraire les peintures classiques de l'Avare, de l'Ambitieux, du Pédant, du Collectionneur. La psychologie comparée et la psychologie pathologique s'y rattachent dans la mesure où elles définissent des formes de sensibilité et d'intelligence, des types de mentalités. On peut assigner à la psychologie de structure une autre tâche, explicative et non plus seulement descriptive : celle de rechercher par quels processus les tendances se différencient, se groupent, s'intègrent les unes aux autres, engendrent des complexes, des dispositions, des systèmes.

Certains auteurs, comme Blondel, confondent la psychologie individuelle avec la psychologie différentielle. Elles correspondent à deux manières distinctes de traiter la variation. Dans la première, on voit en elle une qualité propre à un individu, et on la définit qualitativement ; dans la seconde, on l'envisage en elle-même, comme une variable, c'est-à-dire comme une grandeur qui se présente à des degrés différents chez les individus. La psychologie différentielle se contente, pour définir la variation, d'un minimum de déterminations qualitatives et, pour la reconnaître dans les faits, de critères ou de signes généralement fort grossiers, mais gradués de façon à permettre des déterminations quantitatives. La psychologie différentielle se développe alors mathé-

matiquement ou, du moins, en faisant appel à des moyens mathématiques, par la mesure des grandeurs variables, l'établissement des indices de variabilité, le calcul des corrélations et des covariations. Dans les limites où ces recherches ont donné des résultats, on leur a reproché, non sans raison, de laisser beaucoup trop indéterminée la nature des qualités qu'elles soumettent au calcul.

On peut aussi faire rentrer dans le cadre de la psychologie différentielle le problème de l'origine de la variation. La lignée où l'on s'insère, les milieux auxquels on appartient et les influences qu'on en subit contribuent à individualiser. La psychologie différentielle est ainsi tributaire de la psychologie sociale et de la psychologie génétique, en particulier des recherches relatives à l'hérédité. Elle l'est en même temps de la physiologie pour autant que celle-ci s'occupe du tempérament, de la structure physique, des variations physiologiques et de leurs rapports avec les variations mentales, est elle-même une psycho-physiologie différentielle.

La psychologie individuelle ajoute à la dimension de la variabilité, comme dit Stern[1], la dimension nouvelle de l'individualité. Elle traite des variations que subissent les phénomènes psycho-physiologiques du fait qu'ils coexistent dans une personnalité donnée et y entrent en relation les uns avec les autres. On tient le plus souvent pour accordé que la psychologie individuelle, essentiellement descriptive, ne devient explicative qu'en appliquant déductivement les lois ou les principes que lui fournissent la psy-

1. *Différentielle Psychologie*, 3e édit., p. 17.

chologie générale et la psychologie différentielle. Elle ne serait pas une science théorique, mais un art, au double sens de ce mot qui désigne à la fois une science appliquée et une étude stylisée : psychotechnique et psychognosie d'une part, psychologie littéraire de l'autre. Mais on n'a pas prouvé l'impossibilité d'une science de l'individuel qui rattacherait par inférence causale des actes singuliers à des facteurs internes, inclinations ou instincts, également singuliers.

Qu'est-ce maintenant que la Caractérologie ? Elle rencontre et utilise toutes les parties de la psychologie que nous venons d'énumérer, mais se distingue des unes et des autres par son objet, qui est la structure de la personnalité tout entière, envisagée dans ce qui la singularise ou l'individualise, et pourtant sous l'angle de la généralité encore ; car il s'agit de décrire moins la variation individuelle comme qualité que la variation individualisante comme processus et de rechercher s'il n'y aurait pas dans ce processus, y représentant la part de l'universel, des lignes de forces autour desquelles l'individualité se forme et s'agglomère. Quels sont les composants de la personnalité ? Comment se groupent-ils, selon quelles lois et par quels mécanismes ? Parmi ces facteurs, les uns sont innés, les autres acquis. Que sont les premiers et comment se fait le passage des uns aux autres ? Les problèmes de l'hérédité rentrent par un biais dans la psychologie du caractère, ainsi que la psychologie des âges : le caractère est formé d'alluvions distinctes correspondant, les unes, à l'enfance, d'autres, à l'adolescence, toutes gardant, jusqu'au terme de la vie parfois, la marque de leur

origine. La psychologie sociale concerne également notre étude quand elle fait voir en quoi et comment les milieux auxquels l'individu appartient contribuent à modeler sa personnalité. En allant ainsi des lois de structure aux lois de développement, des causes les plus générales aux causes les plus spéciales, il est naturel qu'on voie se dessiner, chemin faisant, les linéaments d'une classification des caractères. Elle s'achèvera avec le concours de la psychologie individuelle, qui lui fournit, avec ses portraits typiques, les espèces et les variétés.

Voilà un programme bien vaste et qui semble couvrir tout le champ de la psychologie. Mais il ne faut pas perdre de vue notre définition du caractère. Le caractère n'est pas toute la personnalité, mais ce qui la singularise ou l'individualise. Or il faut convenir avec Ribot que l'affectivité individualise plus que l'intelligence pure. Il y a ainsi, dans les disciplines précitées, des parties qui n'intéressent que d'une façon indirecte la Caractérologie : ainsi, dans la psychologie différentielle, la plus considérable, celle qui traite des aptitudes. De même, la psychologie comparée ou de structure comprend, comme l'a fait voir F. Mentré[1], deux sortes de recherches, à notre sens moins indépendantes l'une de l'autre qu'il ne le croit, mais néanmoins distinctes : celles qui portent sur les manières de penser et celles qui portent sur les manières de sentir et d'agir, l'étude des mentalités et l'étude des caractères, la noologie et l'éthologie ou caractérologie.

Même quand on limite ainsi son programme, la

1. *Espèces et variétés d'intelligences*, chap. I[er].

caractérologie est trop vaste encore pour qu'il soit possible d'en donner ici autre chose qu'une esquisse. Notre but, encore une fois, est d'abord d'exposer des idées directrices et des méthodes ; mais, en un sens, il dépasse la caractérologie et embrasse toute la psychologie concrète (il s'agit maintenant moins d'une partie de la science que d'une méthode commune à un grand nombre de recherches particulières). Depuis longtemps déjà, sous les noms divers précédemment énumérés, sous d'autres encore, la psychologie concrète se développe un peu dans tous les sens et trop souvent dans les marges de la psychologie abstraite. Nous nous demanderons quels liens la rattachent à celle-ci, et nous tenterons de reconnaître ou de frayer quelques-unes des voies d'accès qui mènent à l'homme complet, pris dans la totalité de ses instincts et de ses habitudes, membre d'une ou de plusieurs collectivités, moment d'une lignée.

Chapitre Premier

Les tendances élémentaires

Le caractère se compose de tendances ; mais ce mot désigne, tantôt des formations complexes comprenant un grand nombre d'éléments psychologiques ou physiologiques ou de l'une et de l'autre catégorie, coordonnés entre eux, tantôt ces éléments eux-mêmes. Nous nommerons ceux-ci des tendances élémentaires, et celles-là des dispositions. Beaucoup de psychologues, Paulhan ou Pierre Janet par exemple, quand ils parlent des tendances, pensent exclusivement à des associations d'éléments durablement liés entre eux et agissant de conserve. Mais on ne comprend bien la nature de ces groupements que quand on sait de quels éléments ils sont faits. Rappelons brièvement ce que nous en avons dit dans notre *Psychologie des Tendances*.

La psychologie implique une perpétuelle référence au sujet, c'est-à-dire aux modes dynamiques de la vie mentale, aux forces multiples entre lesquelles se divise l'activité subjective. Fait-on abstraction de ces tendances ? Il ne reste, comme éléments de la vie mentale, que des images ou représentations qui ne peuvent être décrites que dans le langage de l'objet et qui sont, de plus, inaptes à remplir le rôle

de causes ; la possibilité d'une description et d'une explication spécifiquement psychologiques s'évanouit, et voilà la psychologie ramenée, comme le veulent ses adversaires, à la psychophysiologie.

Nous appelons tendance élémentaire un principe distinct d'activité, une forme dynamique, temporelle et plurivalente, qui s'inscrit, directement ou indirectement, dans une représentation, un jugement ou un mouvement. Reprenons chacun des termes de cette définition.

La tendance est une forme, c'est-à-dire un rapport simple ou composé, mais constituant une unité ; c'est un abstrait, mais réel et possédant ce genre d'indétermination qui ne se constate que dans le domaine subjectif. Tout ce qui existe dans le monde physique est ou semble entièrement déterminé. Il en est autrement dans le monde mental. On définit généralement le rapport comme un lien entre des représentations dont il dépendrait étroitement et sans lesquelles il n'aurait nulle réalité. Conception de logicien, non de psychologue : le logicien n'est pas accoutumé de distinguer entre la pensée qui se fait et la pensée toute faite. Quand on prend la peine d'examiner la première, on y observe des idées dont les termes ne sont pas encore des images proprement dites, mais de simples qualités formelles. Celles-ci ne sont pas seulement les termes du rapport, mais le rapport lui-même ; il n'est guère possible de dire qu'elles ont pour support une matière sensible : cette prétendue matière n'est que le fond indifférent et indifférencié, d'autant plus indifférencié que l'idée est plus abstraite, sur quoi se détache la forme intellectuelle, le rapport constitutif de l'idée. Penser la

causalité, c'est, de prime abord, penser une forme comprenant deux variables presque uniquement caractérisées par leur rang et leur fonction dans ce rapport, toute l'essence de la cause étant de précéder et de produire l'effet, toute l'essence de l'effet d'être produit par la cause et de lui succéder. Penser le nombre trois, c'est, au premier moment, penser ou bien une collection de trois éléments quelconques exclusivement caractérisés par leur juxtaposition, ou bien un rang dans la série ordinale des nombres, entre un et deux. Une introspection attentive révèle dans l'idée l'autarcie du rapport : les qualités formelles qu'il unit ne lui sont pas extérieures, mais en font partie, et il suffit qu'elles soient présentes à la conscience pour que le rapport soit pensé.

Remontons un peu plus haut dans l'acte de pensée, c'est-à-dire un peu plus près de son origine, et nous y trouverons, au lieu de rapports perçus ou pensés, des rapports pensants ou percevants : ce sont les tendances élémentaires. La tendance est une forme dynamique qui s'assimile à l'activité mentale, qui est saisie, quand elle l'est, non comme une représentation et en elle-même, mais comme sentiment et dans le mouvement intérieur par lequel elle se réalise dans une représentation. L'intention est la tendance consciente, et l'acte intentionnel celui qui est dirigé par une intention. Les intentions intellectuelles les plus simples sont les rapports temporels, spatiaux, logiques que nous appliquons à un objet de pensée pour chercher mentalement ce qui le précède ou le suit dans le temps, ce qui est à sa droite ou à sa gauche, au-dessus ou au-dessous de lui dans l'espace, ou encore le tout, le genre auxquels

il appartient, les éléments dont il est fait, etc. Toutes les règles, toutes les méthodes peuvent s'incorporer ainsi, comme tendances conscientes ou inconscientes, à l'activité pensante. Mais, en un sens, toutes les idées, simples ou complexes, sont d'abord des schèmes, des idées-forces, des méthodes pour construire des images, associer des pensées ou former des jugements. Plusieurs d'entre elles sont des forces avant d'être des pensées : l'enfant et l'ignorant font un usage correct de concepts qu'ils seraient bien en peine de définir.

Des schèmes on distinguera les schémas dynamiques, dont la forme enveloppe une matière sensible en partie fixée, mais abstraite encore, incomplètement déterminée. Les schémas dynamiques peuvent être inconscients comme les schèmes ou les idées-forces : nous n'avons pas plus une conscience séparée des préperceptions qui entrent dans notre représentation du monde extérieur que des préconceptions qui entrent dans nos jugements.

Quoi qu'il en soit, les tendances sont des causes, des principes distincts d'activité. Dans l'expérience privilégiée de l'acte intentionnel, comme dans celle que Bergson a décrite à propos du schéma dynamique, nous prenons directement conscience de leur efficace[1]. D'autres expériences nous font assister au glissement de l'intention vers l'automatisme et nous

1. En disant de l'intention qu'elle est une cause efficiente, nous n'entendons pas, comme on nous l'a reproché, qu'elle soit une cause suffisante. Pour qu'un souvenir soit rappelé, il ne suffit pas qu'il soit intentionné, il faut encore qu'il soit disponible. Mais l'intention qui l'appelle et, parfois, le suscite, exerce, dans tous les cas, une action réelle.

forcent à reconnaître que ce n'est pas seulement par l'effort de volonté qui s'y joint que la tendance est active. On se pose un problème, puis l'on cesse d'y penser ; mais le travail mental se poursuit dans l'inconscient et la solution surgit inopinément. On demande à quelqu'un de trouver les genres d'une série de termes qui lui sont successivement présentés ; il faut, pour les premiers, un ajustement de la conscience et un effort volontaire qui disparaissent peu à peu : il ne reste à la fin qu'une tendance logique qui fonctionne automatiquement.

La tendance est une forme temporelle et l'est même doublement. D'abord parce qu'elle est la forme d'une transition ou d'un passage ; sous son aspect conscient, elle correspond à la fois au sentiment de tendance et au sentiment de rapport de W. James, sous cette réserve qu'à nos yeux la tendance dont on a le sentiment survit au sentiment de tendance, importe beaucoup plus que lui et n'est point un « état transitif ». Justement parce que la tendance survit à son acte, elle possède, quand nous n'en avons pas le sentiment, le genre d'existence virtuelle ou temporelle que Bergson attribue aux souvenirs ; elle-même n'est le plus souvent qu'une sorte de souvenir, le résidu psychique d'expériences antérieures, individuelles ou ancestrales, dont elle reproduit la forme dans des expériences nouvelles, dont elle est, pour mieux dire, la forme commune, donc l'élément le plus souvent reproduit. C'est pour cette raison qu'elle se réactive plus vite que les contenus variés dans lesquels elle s'est précédemment incarnée. Orientée, du reste, vers le présent, non vers le passé, elle se dissocie naturellement de celui-ci pour se

tourner vers un contenu nouveau. On voit du même coup que la tendance élémentaire est une forme plurivalente et transposable. La transposition est la reproduction, dans une matière nouvelle, d'une forme provenant d'un passé proche ou lointain, dont elle présente une sorte d'extrait.

La tendance s'inscrit directement ou indirectement dans des représentations, dans des jugements, dans des mouvements. Indirectement quand elle s'active à l'appel d'une autre tendance, par rapport à laquelle elle joue le rôle de moyen. On peut distinguer des tendances imaginatives, des tendances logiques, des tendances motrices. Les premières ont leur point d'application dans les sensations et dans les images, qu'elles servent à compléter, à élaborer, à ordonner dans l'étendue ou dans l'espace subjectif de l'imagination ; les secondes ont le leur dans les concepts et dans les mots ; les troisièmes, dans les nerfs et dans les muscles.

Car l'action motrice possède, comme l'action mentale, ses constantes dynamiques. Nous prenons conscience des schèmes moteurs dans cette espèce de montage musculaire qui précède par exemple l'émission d'un mot et dans lequel il n'y a de fixées que les grandes lignes de l'acte que nous nous préparons à exécuter : des corrélations spatiales entre les mouvements naissants et des corrélations temporelles dans la suite des mouvements. Un schème de cette sorte est une intention motrice ou une chaîne d'intentions motrices dont chacune dessine dans la kinesthésie, à partir du mouvement qui vient d'être effectué, la forme de celui qui va l'être. Un mot prononcé dans des registres différents, avec des inflexions

variées de la voix, reste le même mot, garde la même forme, relève du même schème moteur. Et il en est encore ainsi des gestes de la main, comme l'a montré Van der Veldt[1], qui a mis aussi en lumière l'indépendance de ce schématisme moteur vis-à-vis de la perception et de son schématisme visuel. Cette conception des tendances motrices s'accorde pleinement avec les recherches qu'on a faites récemment sur le schéma corporel appelé encore modèle postural (Head) ou image du corps (Lhermitte)[2]. Cette prétendue image, active, schématique et plastique, que Schilder caractérise comme « une création vivante utilisant jusqu'aux impressions reculées de l'enfance et non une unité rigide »[3], qui nous représente le corps dans sa structure générale et dans son mouvement, qui est enfin indépendante des sensibilités élémentaires, cénesthésique et kinesthésique, et se dissout parfois quand celles-ci demeurent, il serait aisé de montrer, si c'en était ici le lieu, qu'elle se réduit à la multitude des tendances motrices, coordonnées ou aptes à se coordonner entre elles, qui conduisent le mouvement.

Entre le corps et l'esprit ou, ce qui revient au même, entre le schématisme moteur et le schématisme mental, il s'établit des correspondances et des suppléances fonctionnelles grâce auxquelles le corps se substitue à l'esprit dans l'accomplissement de tâches diverses, soit que l'esprit les lui ait expressément déléguées, soit en vertu d'une sorte de mandat

1. *L'Apprentissage du mouvement et l'automatisme*, Louvain, 1928.
2. Cf. Jean Lhermitte, *L'Image de notre corps*, Paris, 1939.
3. Cité par Lacroze, *L'Angoisse et l'Emotion*, p. 31.

tacite et général. Il y a une pensée motrice qui se réalise directement par les muscles de la voix et sans passer par l'intermédiaire des représentations, par exemple dans la conversation abandonnée ou dans certaines improvisations fougueuses où l'on pense en même temps et par le simple fait qu'on parle. Une pensée motrice d'un autre ordre dirige la main de l'artiste qui tient un pinceau ou un ébauchoir.

Aux tendances motrices il faudrait joindre les tendances vitales, qui conduisent d'abord les processus d'organisation, puis, à l'aide des mécanismes ainsi créés, les processus fonctionnels. L'embryologie expérimentale a circonscrit dans l'embryon des territoires à l'intérieur desquels des actions morphogénétiques s'exercent de telle sorte que toutes les parties d'un même territoire croissent et se différencient en corrélation les unes avec les autres. Tout se passe comme si elles se développaient selon un plan préétabli ; mais, en réalité, ce développement ne met en œuvre que des causes naturelles, des tendances plasmatrices, des formes dynamiques qui se sont constituées, puis coordonnées et subordonnées entre elles au cours de l'évolution comme les habitudes motrices au cours du développement individuel, et qui s'inscrivent dans la matière vivante comme celles-ci dans les mouvements. L'organisation ne diffère pas essentiellement du comportement et de la pensée. Dans tous ces domaines, on observe des corrélations de développement impliquant des formes en activité et, sous les aspects divers de l'hérédité, de l'habitude et de la mémoire, une survivance directe du passé. A l'origine, une inquiétude,

des hésitations, des tâtonnements, des crises d'orientation, puis une chute dans l'automatisme, parfois dans la routine : le fonctionnement est en biologie la routine de l'organisation. Mais, avec la coordination et la subordination des tendances élémentaires, nous arrivons aux formations complexes du psychisme et du caractère.

Chapitre II

Les dispositions

En disant que les tendances élémentaires sont des principes distincts d'activité, nous entendons que chacune d'elles peut entrer dans des combinaisons ou dans des systèmes différents, non qu'elle puisse agir séparément, en dehors de toute combinaison et de tout système. Il est bien évident, au contraire, que tout acte met en jeu un certain nombre et, le plus souvent, un très grand nombre de tendances élémentaires. Certains mouvements en apparence fort simples, l'acte de marcher ou celui de se lever par exemple, supposent une coordination de la plupart des muscles du corps. Chacun des états successifs de notre vie représente une sorte d'équilibre entre les forces psychologiques et physiologiques qui nous sollicitent : nous sommes ainsi disposés, selon les moments, au travail ou au repos, à la joie ou à la tristesse, à parler ou à nous taire. Mais cette disposition globale et momentanée est elle-même la résultante de dispositions partielles et stables dont chacune consiste en un groupement de tendances associées soit congénitalement, soit par l'exercice, coopérant à la même fonction ou convergeant vers le même objet. On parle en ce sens d'une disposition

pour les lettres ou pour les mathématiques, d'une disposition à la bienveillance ou à l'amitié en général, ou d'une disposition amicale de quelqu'un à l'égard d'un autre. C'est ainsi que, dans les pages suivantes, nous prendrons le mot.

Les dispositions se distinguent des tendances élémentaires par le polymorphisme de leurs effets : l'aptitude littéraire de quelqu'un se reconnaît à la sûreté de son goût, à l'élégance de son style, à la propriété de son vocabulaire, l'amitié qu'un autre a pour nous à la sûreté de ses conseils, à l'intimité de ses confidences, aux services qu'il nous rend. Les limites d'une disposition sont difficiles à établir. Au sens étroit, elle ne comprend que les pièces maîtresses du système, celles qui sont plus ou moins constamment liées. Au sens large, elle s'étend à toutes les forces spirituelles et corporelles qu'elle tient dans sa dépendance ou sur lesquelles elle peut, à l'occasion, s'appuyer : l'aptitude littéraire est servie, chez un écrivain professionnel, par la richesse de la pensée, la vivacité des images, l'abondance des souvenirs ; une grande amitié se subordonne, à l'occasion, d'autres inclinations, fait appel à toutes les ressources de l'intelligence et du jugement. On retombe sur l'idée d'une organisation ou d'une systématisation générale des puissances individuelles ; mais, quel qu'en soit l'intérêt, les nécessités de l'analyse exigent que nous y renoncions ici pour ne considérer que les dispositifs ou les systèmes partiels et relativement indivisés que les tendances élémentaires forment entre elles.

Ces systèmes sont encore d'une extrême diversité. Ils sont plus ou moins durables ; ils se font ou se

défont au gré des événements ou, au contraire, leur survivent ; il y a des amitiés éphémères et d'autres qui résistent à l'absence et même aux mauvais procédés. Ils sont souples ou rigides, selon qu'ils sont riches ou pauvres et plus ou moins aptes à s'infléchir ou à s'adapter aux situations nouvelles. La souplesse des systèmes psychiques dépend, comme l'a montré Paulhan, de celle de l'intelligence ; mais l'intelligence est-elle autre chose, elle-même, qu'un système de tendances logiques coordonnées et subordonnées entre elles et dont le jeu est plus ou moins aisé ? Chez certains, les tendances élémentaires se systématisent de bonne heure ; on constate chez d'autres une incoordination générale des tendances, un défaut d'unité, une instabilité congénitale manifestée, dès la première enfance, par une émotivité excessive et un manque de volonté qui en sont peut-être les causes.

*
* *

On distinguera, parmi les dispositions, les aptitudes, les inclinations et autres dispositions affectives et les habitudes de la volonté.

On n'a guère tenté de scruter la nature des aptitudes ; on se borne à en grouper et à en mesurer les effets, à calculer les corrélations qu'elles ont entre elles ; mais on ne connaît d'elles que leurs signes. Spearman, qui a établi quelques-unes des règles importantes du calcul des corrélations, n'a donné aucune définition précise de l'intelligence, que ce calcul est pourtant destiné à mesurer. Cette définition n'est pas contenue dans les principes noégé-

nétiques, appréhension de l'expérience, éduction des relations, éduction des corrélatifs, car ils reviennent à dire, selon la remarque de Delacroix, « que l'expérience est synthétique et que la pensée établit des relations entre des choses données ou trouve des choses qui sont entre elles dans un rapport donné »[1]. Quant au fameux facteur G, appelé encore intelligence générale, il n'est réellement que la puissance ou l'énergie de celle-ci, donc une abstraction comme elle ; on en dirait autant du facteur C (souplesse, rapidité d'adaptation) et du facteur W (pouvoir de concentration et d'application). Les seules causes adéquates aux rapports perçus ou pensés sont des rapports percevants ou pensants, donc des intentions et des tendances. Si l'intelligence est, comme le dit Delacroix, « une machine à fabriquer des systèmes d'abstraction », c'est parce qu'elle est d'abord elle-même un système d'abstraits réels. Les éléments les plus généraux en sont les tendances ou les schèmes logiques du jugement, du raisonnement et de l'intellection, appelés encore catégories (coordination, subordination, subsomption sous un genre, opposition, causalité, etc.). Ils agissent sans être pensés pour eux-mêmes et ne coïncident sans doute qu'approximativement avec les rapports fondamentaux que dégage le logicien, car ils s'établissent par l'exercice de la pensée, lequel dépend du genre de vie, du milieu, du degré de culture. Qui songerait à demander à un homme du peuple, même très intelligent, nous ne disons pas une conception adéquate, mais un usage rigoureux de la causalité physique ou

1. *Les Grandes fonctions de la vie mentale*, p. 153.

historique ? Il serait souhaitable cependant qu'avec le double secours de la logique formelle et de l'expérience la psychologie fasse un inventaire aussi complet que possible de ces rapports ; on pourrait même en tirer de nouveaux tests d'intelligence, qui présenteraient sur les anciens l'avantage au moins de se fonder sur une analyse directe de l'aptitude testée. Quant aux facteurs spéciaux du système, ils sont représentés par des méthodes acquises, des habitudes intellectuelles et enfin par toutes les idées-forces assimilées par l'activité pensante et au moyen desquelles elle forme d'autres idées. Les symboles de Spearman prennent dès lors un sens précis : le facteur G représente, non l'énergie mentale en général, mais celle des tendances logiques, qui constituent le fond de l'intelligence, et le facteur C la souplesse du système, le jeu plus ou moins aisé des éléments acquis par rapport aux éléments innés, leur facilité à entrer dans des systèmes secondaires variés ou à se renouveler au contact de l'expérience.

D'autres aptitudes ont des bases principalement physiologiques : elles tiennent en partie à certaines qualités des organes, acuité visuelle ou auditive, force des membres, souplesse des muscles, déliement des doigts, mais plus encore, sans doute, à des dispositions dynamiques qu'à des dispositifs matériels. Soit l'aptitude au dessin. Voici deux fillettes, deux sœurs, qui la possèdent à un degré très inégal, bien qu'elles aient reçu la même éducation et soient, au demeurant, aussi adroites l'une que l'autre. La première s'applique à reproduire son modèle aussi exactement que possible, mais pour n'en donner finalement qu'une image gauche et disgracieuse ; avec le

même modèle sous les yeux, la seconde ne tarde pas à le délaisser pour s'abandonner à sa fantaisie ; son dessin, fort peu ressemblant, est chargé d'ornements et d'arabesques, mais indique un sens naturel des proportions et de l'harmonie. « Sens des proportions », « sens de l'harmonie », ces mots désignent, comme *intelligence*, des rapports formels et subjectifs différant seulement des schèmes intellectuels en ce que ce sont les yeux qui les perçoivent et les mains qui les réalisent : schèmes moteurs accordés à des schèmes perceptifs, les uns et les autres innés et correspondant peut-être, dans l'organisation psychophysiologique, à ces concepts que l'esthétique a grand'peine à définir, comme le module des anciens Grecs ou la section d'or des modernes.

Il y aurait lieu de se demander si l'on peut caractériser complètement une aptitude, intellectuelle ou autre, en faisant abstraction de son orientation générale ou de la matière à laquelle elle s'applique. Pour Aristote, les notions de forme et de matière sont corrélatives, chaque forme ayant une matière qui lui appartient en propre. On ne peut s'empêcher de penser à ce principe aristotélicien devant certaines aptitudes spécialisées, comme celles par exemple que distingue Poincaré, quand il oppose, parmi les mathématiciens, les esprits intuitifs, à leur aise surtout dans la géométrie, aux esprits abstraits, qui réussissent mieux dans l'analyse. Le principe d'une corrélation générale entre les aptitudes et les contenus sur lesquels elles s'exercent n'offre aucune difficulté si l'on admet — et n'est-ce pas l'hypothèse la plus probable ? — qu'elles se sont constituées par cet exercice même au cours de l'évolution humaine.

*
* *

Les dispositions affectives nous retiendront plus longtemps parce qu'elles individualisent davantage. Elles sont de deux sortes : les inclinations et les dispositions émotives.

Les inclinations possèdent un pouvoir spontané d'activation. On peut avoir une aptitude sans nulle propension à l'utiliser : combien de talents ne restent-ils pas en friche ? Au contraire, nos désirs tendent d'eux-mêmes à se réaliser. En toute inclination réside une énergie dite affective qui lui appartient en propre, qui est distincte en particulier de l'énergie du vouloir, à telles enseignes que plusieurs d'entre elles se rendent indépendantes du pouvoir personnel et, parfois, entrent en conflit avec lui.

En revanche, les inclinations sont des principes d'orientation plutôt que d'exécution. On peut aimer la danse sans savoir danser, la musique sans être capable de jouer correctement une gamme, une personne sans avoir les moyens de lui témoigner son amour. Cependant les inclinations se composent de tendances organiques, motrices, intellectuelles et n'ont pas d'autres éléments. Mais ces tendances sont souvent inchoatives : elles ne déterminent que des directions de pensée, elles ne provoquent que des attitudes, des ébauches de mouvement. L'adolescente qui voudrait apprendre à danser éprouve, comme on dit, des démangeaisons dans les jambes : elle esquisse des pas, des battements de pied, des figures. La représentation supplée aussi à l'action : le goût des voyages se procure, par la lecture ou par la rêverie, à défaut de satisfactions réelles, des

satisfactions imaginatives. La plupart des inclinations sont à double puissance, motrice et mentale.

Nous pouvons négliger ici les états purement affectifs, plaisirs et douleurs, qui marquent l'éveil, la satisfaction ou la non-satisfaction des inclinations. Pour comprendre la nature de celles-ci, il faut partir des réactions globales d'où elles tirent leur origine. L'inclination naît de l'inquiétude, état de malaise, d'incohérence, d'instabilité dans lequel on est partagé entre des tendances diverses, qui ne s'accordent pas entre elles ni avec le milieu et ne convergent encore vers aucun objet défini. On ignore ce que l'on veut, vers quoi l'on tend ; en proie à une vaine agitation, on passe d'une idée ou d'une activité à une autre sans se fixer ni persévérer dans aucune, avec le sentiment d'un manque, d'une lacune à combler, d'une décision à prendre. Quoi faire ? Où aller ? A qui croire ? L'inquiétude se manifeste aussi au-dessous du niveau de la conscience : il y a des inquiétudes motrices, celle de l'oiseau entré par mégarde dans une chambre et qui, ne retrouvant pas la fenêtre ouverte, s'affole et va se cogner contre les murs ; des inquiétudes organiques trahissant l'affolement d'une espèce lorsque, dans une crise d'évolution, elle hésite entre des formes multiples, adopte l'une, puis l'autre, avant de s'engager définitivement dans une direction. Il se produit, dans l'évolution du caractère, des crises d'orientation analogues à celles-ci, par exemple quand l'adolescent, partagé entre des inclinations diverses et incertain de leur lieu géométrique, hésite dans le choix d'une profession, d'une destinée, ou encore quand un homme, blessé dans ses convictions les plus chères, se rac-

croche aux débris de sa foi ou en cherche une nouvelle. C'est par des crises de ce genre que les systèmes psychiques se font et se défont et que le caractère se modifie.

L'inquiétude est la marque du besoin naissant. Le besoin d'aimer éclôt chez l'adolescent dans l'émoi des sens, dans une effervescence sentimentale aux poussées les plus diverses et les plus inattendues. Il ressort des travaux contemporains sur l'instinct sexuel qu'il apparaît de bonne heure, mais avec une localisation incertaine dans le corps et des incertitudes non moins grandes en ce qui concerne son objet : de là les aberrations et les perversions dans lesquelles il risque de tomber chez l'enfant. Les tendances sont d'abord indifférenciées et inintégrées ; montrer comment elles se différencient et s'intègrent les unes aux autres, c'est faire déjà l'histoire du caractère.

Le besoin correspond à une réaction globale de l'organisme psycho-physiologique. La faim intéresse d'abord les organes de la digestion, mais se diffuse ensuite et s'intensifie : on constate, dans la faim, des contractions excessives de l'estomac, des hypersécrétions acides, du mâchonnement, de l'agitation motrice, de l'irritation, de l'insomnie, des troubles de l'activité psychique, par exemple des hallucinations. Dans ces réactions troublées se dessine une finalité obscure, des tentatives du corps pour s'alimenter aux dépens de ses réserves ou pour compenser le manque d'aliments par des mécanismes de défense.

Le besoin est l'inclination qui commence à s'orienter, dont les éléments sont en train de se grouper ou de se regrouper vers un but encore incertain. Il y a des

besoins moraux comme des besoins physiques. On trouve à l'origine de certaines conversions une faim ou une soif d'absolu. Cela commence par de la tristesse, du dégoût ; les inclinations qui gouvernaient l'ordinaire de la vie sont sans emploi ou dévaluées. Pour y suppléer, on se jette dans une activité factice, désordonnée, qui est, pour certains, le divertissement pascalien, le Léthé du chagrin ou de l'ennui, mais qui, chez d'autres, tend obscurément à susciter une orientation nouvelle. On voit surgir peu à peu de nouvelles tendances intellectuelles, se constituer d'autres habitudes qui s'exercent d'abord séparément et se mettent ensuite à converger vers Dieu.

L'objet d'une inclination est ce vers quoi convergent les tendances qui la composent. Les tendances élémentaires ou schèmes sont des règles, des méthodes, des rapports qui ont une matière, mais non un objet. A proprement parler, les aptitudes n'en ont pas davantage, même si elles ont une matière qui leur soit appropriée. Au contraire, toute inclination a un objet autour duquel se crée et vers lequel s'oriente peu à peu le système de tendances qui la constitue. Il commence par être quelque chose d'abstrait et d'indéterminé et, pour certains penchants, reste constamment tel. Selon une remarque célèbre, c'est l'herbe en général, non telle ou telle herbe, qui attire l'herbivore. Marcel Proust observe que, plutôt que telle femme, c'est d'abord un certain type de femme que l'on est porté à aimer, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, l'amour résultant d'un concours de penchants sexuels, esthétiques, intellectuels, moraux, — sans parler de la vanité et de l'orgueil —, qui peuvent se fixer successivement sur des objets indi-

viduels différents. Chacun de ces penchants, étant lui-même d'ordre affectif, prête à une nouvelle analyse. Un penchant intellectuel, par exemple, est un système de tendances intellectuelles élémentaires orientées vers le même objet de pensée, objet qu'il s'agit de cerner, d'observer, d'explorer, d'interpréter. Toute inclination est, en somme, un système naturel de finalité, spontanément créé et dans lequel les tendances élémentaires jouent, par rapport à l'objet pris comme fin, le rôle de moyens. A mesure qu'il se perfectionne, ce système se limite peu à peu en ce sens qu'il ne fait intervenir que les tendances strictement nécessaires à l'accomplissement de son but. En revanche, un penchant peut s'intégrer à un autre penchant, un système de tendances à un système plus vaste.

Le désir apparaît dans le processus par lequel l'inclination se fixe sur un objet. Nous ne le définirons pas : une tendance ou un penchant accompagné de la représentation de son objet. Une inclination ne s'accompagne pas d'une représentation, elle ne s'y associe pas davantage ; elle y tend et parfois s'y réalise. Le désir est, à l'origine, le système des tendances intellectuelles ou imaginatives par lesquelles le penchant se confère la représentation de son objet ; il déclanche et conduit un travail de l'esprit. Désirer voyager, c'est d'abord se représenter une contrée à parcourir, des villes, des musées, des paysages. On se contente parfois de cette réalisation imaginative : c'est que la simple représentation de l'objet devient l'occasion d'une jouissance qui peut, pour certaines inclinations et chez certains individus, tenir lieu de celles que procure la possession réelle

de cet objet. Il existe, en matière affective, une sorte d'autonomie de l'imagination.

Le désir ne prend corps parfois qu'en se fixant : c'est souvent le hasard d'une rencontre qui révèle à un candidat à l'amour le vrai visage de son désir. D'autres fois, avant de se fixer ou même sans jamais se fixer, il tend à se réaliser plus ou moins imparfaitement dans les images de la rêverie : en maint rêveur, il y a un artiste qui souffre de sentir la réalité inférieure à son idéal. L'adolescent ne devient pas tout de suite amoureux d'une femme ; il l'est d'abord de toutes les femmes, alors même qu'il se figure l'être seulement de celle que le hasard lui a fait rencontrer. Mais il cherche sans répit à préciser son idéal ; ou plutôt c'est cet idéal qui cherche à se rassembler sur un objet individuel. Nos désirs les plus fondamentaux, ceux qui nous caractérisent le mieux, passent par une phase d'indétermination et d'incoordination pendant laquelle ils ne sont que des aspirations vagues auxquelles la conscience, si elle les connaissait, refuserait souvent son appui. C'est ce qui excuse certains sujets des psychanalystes, par exemple ces femmes qui se voient en rêve portant le deuil d'un mari qu'elles ont cessé d'aimer.

Si la représentation de l'objet faisait, dès le principe, partie du désir, on ne comprendrait pas les désirs inconscients. Ils sont inconscients soit parce qu'ils sont refoulés, soit parce que, complexes déjà et issus d'un concours de penchants indépendants les uns des autres, ils n'ont réussi encore ni à s'exprimer, ni à se fixer. Il est souvent difficile de savoir si l'on a affaire à des désirs refoulés ou à des désirs naissants. Frinck rapporte le cas d'une jeune femme

qui se voit en rêve achetant un chapeau noir ; l'analyse montre que ce chapeau de deuil résume des aspirations diverses, des goûts de coquetterie, le désir d'une vie plus large, une inclination pour un jeune homme fort riche qu'elle pourrait épouser si son mari, actuellement malade et qui, lui, est pauvre, venait à mourir[1]. Mais on ne sait pas si la mort du mari fait l'objet d'un désir refoulé à base de haine, ou si elle est seulement le point virtuel vers lequel des penchants plus anodins convergent obscurément. Ces différences d'interprétation ont un autre intérêt caractérologique : un désir fixé peut marquer une étape dans la formation du caractère ; les aspirations encore mal définies correspondent, au contraire, dans le développement individuel, à l'état amorphe qui précède la cristallisation dans le passage d'un corps de l'état liquide ou gazeux à l'état solide. Et il y a des individus chez qui l'amorphisme est un état permanent.

L'aversion est une inclination de sens négatif, un ensemble de tendances qui commandent des réactions de défense ou de fuite à l'égard d'un objet. On peut en rapprocher les systèmes psychiques qui exercent une action de surveillance, élèvent un barrage contre ce qui, au dehors ou au dedans, menace le sujet. La censure freudienne est le barrage élevé par les tendances morales contre les poussées mauvaises de l'égoïsme et de la sexualité. L'aversion peut devenir une inclination positive lorsqu'elle passe du comportement à l'imagination. A un certain degré,

1. Cité par DALBIEZ, *La Méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, I, p. 128 et sq.

la haine, aussi positive que l'amour, se complaît dans la représentation de son objet. On peut même être obsédé de ce que l'on redoute ou de ce que l'on hait, au point de se comporter à son égard presque comme si on le désirait. La haine que quelqu'un nous inspire peut être, paradoxalement, mais d'une manière quand même explicable, une raison de ne pas le perdre de vue. Strindberg nous montre, dans la *Danse de mort*, deux époux rivés l'un à l'autre par leur haine réciproque et que le seul besoin de se torturer rend inséparables.

Les autres affects sont des dérivés du désir et de l'aversion. Ce sont des sentiments au sens précis de ce terme : des faisceaux d'intentions ou de directions de pensée et d'activité, accordées ou opposées entre elles, mais formant un tout. Ils enveloppent des intentions de jugements, en particulier de jugements de valeur. On comprend sans peine que le désir conduise à la croyance, puisqu'il est essentiellement le penchant tourné en imagination vers son objet et travaillant à le réaliser sur le plan mental. Toute représentation contient les éléments d'un jugement, et toute représentation d'un objet qu'on désire implique un jugement de valeur virtuel. Toutefois les jugements qui entrent dans la composition d'un sentiment ne sont pas tous des jugements de valeur : il en est qui portent, comme dans l'espoir ou la crainte, sur la possibilité d'un événement. D'autre part, les premiers ne procèdent pas tous du désir : il arrive que nous appréciions et respections chez autrui des vertus auxquelles nous ne sommes personnellement guère enclins, et que nous estimions des gens vers lesquels nous ne sommes que médio-

crement attirés. Dans l'estime, le respect, le dédain, le mépris, l'idée que nous nous faisons de la valeur d'une chose ne se mesure pas exactement au désir que nous en avons. L'éducation du sentiment ne coïncide pas avec l'éducation du jugement : nos tendances assertives n'ont pas toutes leurs racines dans l'affectivité ; elles dépendent aussi de l'éducation, des influences sociales et, pour une part, chez certains, de la réflexion personnelle. On aura à s'en souvenir quand on examinera de plus près les rapports du caractère et de la mentalité.

Les sentiments comprennent enfin des représentations : d'abord une représentation centrale, qui est celle de l'objet, puis des représentations accessoires qui, de près ou de loin, se rapportent à lui et sont principalement des souvenirs, souvent chargés d'émotion. Ce sont des souvenirs de cette sorte qui contribuent à caractériser la reconnaissance, la rancune, le regret, le remords, le repentir. Bien qu'ils se réfèrent toujours à des désirs, ils récèlent en eux-mêmes une puissance émotive.

Tous ces éléments ne sont pas sur le même plan : on ne connaît bien un sentiment que lorsqu'on s'en est donné une vision stéréoscopique, qu'on en a étudié le relief et reconnu les divers composants avec leurs coefficients respectifs d'influence.

Certains sentiments possèdent une propriété importante pour la psychologie du caractère : ils créent en dehors de nous, dans leur objet, un foyer distinct d'énergie affective. Quelqu'un qui n'avait de valeur que pour moi tant que je l'aimais seulement pour les services que j'attendais de lui semble acquérir une valeur absolue, du jour où je l'aime, comme

Montaigne aimait La Boétie, « parce que c'est lui ». Cette excentration de l'énergie affective a fait croire à certains penseurs, Scheler par exemple, qu'il y a une différence de nature entre le désir et l'amour. En fait, les cas les plus variés se rencontrent : tantôt l'amour désintéressé naît du désir, tantôt le désir sort, au contraire, de l'amour désintéressé. Il arrive qu'ils s'excluent mutuellement : il y a des hommes qui aiment une femme platoniquement et une autre d'une autre façon. Mais la tendresse et la sensualité peuvent aussi se combiner, de même que se combinent en maintes amitiés et plus souvent dans les affections familiales, l'intérêt personnel et la tendresse encore, le désir égoïste d'avoir quelqu'un à qui se confier et sur qui compter et le désir désintéressé de voir celui-ci heureux et de contribuer à son bonheur. Car le désir lui-même n'est pas nécessairement égoïste.

Quoi qu'il en soit, de ces déplacements d'énergie affective, qu'il ne faut pas confondre avec le transfert classique, sortent des modifications notables et durables du sentiment et, parfois aussi, du caractère. De quelqu'un qu'on aime et qu'on admire pour lui-même, on est enclin à tout aimer et à tout admirer : on s'approprie ses opinions, ses goûts, ses habitudes. Même processus dans la haine, qui est le contraire et, à d'autres égards, l'analogue de l'amour : on déteste, en même temps qu'une personne, tout ce qui émane d'elle. Un personnage de Tolstoï dit, en parlant de sa femme : « Nos relations étaient de plus en plus hostiles, et nous en vînmes enfin à un tel point que ce n'était déjà plus le désaccord qui produisait l'hostilité, mais l'hostilité qui produisait le désaccord : quoi

qu'elle dit, d'avance, j'étais en désaccord avec elle ; de son côté, il en était de même. »

L'irradiation affective semble liée à l'idée de personne, sans doute parce que les limites sont indécises entre le moi et le mien : l'amour ou la haine se répandent dans tout le champ magnétique créé par l'objet aimé, parce qu'il est partout où il agit. Ils suscitent des sentiments nouveaux et, à la longue, des manières nouvelles de sentir : ce que nous avons goûté chez des personnes que nous aimions et parce que nous les aimions peut devenir l'objet d'un goût permanent ; nous continuons à l'apprécier chez d'autres personnes qui nous sont, au demeurant, indifférentes. Cependant l'irradiation n'est pas seulement le fait de l'amour ou de la haine, mais aussi celui de la joie et de la tristesse. La joie en particulier se répand volontiers, pour nous les rendre sympathiques, sur tous les objets qui occupent son champ psychique. Les joies expansives sont fréquentes dans l'enfance : aussi gardons-nous, jusqu'à l'âge mûr ou au delà, le goût des personnes et des objets, voire des catégories de personnes et d'objets, associés aux épisodes heureux de notre jeunesse.

La curiosité, la bonté, la générosité, l'amour-propre, la vanité, l'égoïsme, la cruauté sont des inclinations générales. Générales en ce qu'elles ont pour objet quelque chose d'abstrait, mais parfaitement déterminées dans leur structure : elles ont pour composants des modes actifs, des constantes dynamiques de pensée et de comportement reconnaissables à la spontanéité et à l'uniformité de leurs effets et à une émotivité spéciale qui s'inscrit sur le visage, vibre dans la voix, etc. Ces signes varient

selon les individus, car la bonté en général est une entité, et il n'y a que des types de bonté. Le sens général, le but de la bonté varie également : pour certains, c'est une sorte d'aversion à l'égard de tout ce qui est de nature à causer de la souffrance à autrui ou même, plus précisément, à provoquer sur le visage d'autrui les signes visibles de la souffrance, avec, parfois, le désir contraire d'y amener le sourire ou telle autre expression du contentement. Il existe d'autres bontés, par exemple celle qui n'hésite pas à infliger une souffrance en vue d'un avantage supérieur, pour guérir d'une illusion ou corriger d'un défaut. Les égoïsmes présentent une diversité plus grande encore : parmi les égoïstes, certains tiennent surtout à leur confort, d'autres à leur tranquillité ou à leur sécurité, d'autres encore s'acharnent à la recherche du plaisir. Et, sans doute, ces différentes façons d'être égoïste peuvent se combiner entre elles ; mais ce n'est pas la règle.

Ces dispositions générales entrent dans la texture d'un grand nombre de sentiments. Les unes, innées, sont des prédispositions ; les autres, acquises, des habitudes sentimentales qui dérivent d'affections particulières.

Il s'y rattache des manières de penser, des tours d'esprit, des dispositions intellectuelles générales dont l'ensemble constitue la mentalité. Selon Mentré[1], celle-ci est entièrement distincte du caractère et devrait faire l'objet d'une science spéciale, dont lui-même a présenté une très intéressante esquisse et que, sous le nom de noologie, il oppose à l'éthologie

1. *Espèces et variétés d'intelligence*, chap. I^er^.

de Stuart Mill. Certes, les exemples ne manquent pas de gens qui ont pensé autrement qu'ils n'ont senti et vécu : philosophes ayant eu, comme François Bacon, des mœurs de forbans, savants d'une extrême sensibilité et pourtant exclusivement occupés d'études arides, poètes lyriques, et parfois des plus grands, n'ayant au contraire qu'une sensibilité de bourgeois. Mais on peut distinguer deux couches dans la mentalité : après avoir précisé, comme nous l'avons fait, les concepts de *tendance* et de *penchant*, nous dirons que l'une est faite principalement de tendances intellectuelles et l'autre de penchants intellectuels. Les premières composent les aptitudes, par exemple à l'observation ou au raisonnement ou aux œuvres d'imagination ou aux recherches abstraites. Portées à un certain degré, elles s'accompagnent sans doute des penchants correspondants ; mais ceux-ci peuvent représenter seulement une faible portion du caractère, et la moins importante, sauf chez les intellectuels purs. Les penchants intellectuels les plus caractéristiques se rattachent, sous les réserves indiquées plus haut, à des modes plus primitifs de la sensibilité. Par exemple, il y a une sorte d'optimisme qui fleurit sur un fonds de bonté et incline l'esprit à chercher partout des occasions de célébrer les vertus d'autrui, une autre qui n'est que l'épanouissement d'une disposition naturelle à la joie et qui porte à voir partout des motifs de se réjouir. Il y a, de même, un pessimisme qui a ses racines dans une disposition naturelle à la tristesse ou dans un égoïsme déçu qui s'en prend de ses déconvenues à la Société, à l'Humanité, au Destin. On ne connaît bien ces dispositions intellectuelles que lors-

qu'on en a découvert, par une enquête dans le passé ou une exploration de l'inconscient, les principes affectifs.

*
* *

Les dispositions émotives se rattachent à l'émotivité générale, appelée encore par Dupré constitution émotive. Les effets en sont bien connus : vaso-dilatation et vaso-constriction entraînant des alternatives de rougeur et de pâleur, poussées de sueur, spasmes des muscles lisses (contractures de l'estomac, nœuds œsophagiens), tremblement des muscles striés, irrégularités du cœur et de la respiration, angoisse, oppression, etc. ; en somme, tous les symptômes du choc émotionnel, mais avec une disproportion entre ces effets et leurs causes occasionnelles, une intensité, une fréquence qui trahissent des constantes dynamiques d'ordre physiologique. On distingue deux catégories de symptômes, l'agitation et la dépression, et, selon la prédominance de l'une ou de l'autre chez les sujets, deux types d'émotifs.

Passé le choc émotionnel, les émotions se diversifient selon les représentations qui les ont occasionnées et, plus encore, selon les penchants heurtés par ces représentations. Les réactions se groupent différemment dans la joie, la tristesse, la peur, la colère. Ce groupement est-il une systématisation ? La représentation autour de laquelle il s'opère n'est pas un objet ou une fin, mais une cause ou, plus précisément, une commande. Si certains symptômes émotionnels, pris à part, accusent quelque finalité, l'ensemble témoigne surtout d'une finalité à rebours

qui fait même songer parfois à une sorte de tentative désespérée pour esquiver ou reculer la réaction utile. Il existe bien des dispositions naturelles à la joie, à la tristesse, à la peur ; mais elles résultent de la combinaison de l'excitabilité ou de la « dépressibilité » avec d'autres causes. Ces combinaisons sont très diverses, et il faut nous borner ici à quelques remarques sur la manière dont l'émotivité s'acquiert ou se spécifie.

C'est d'abord en s'associant avec une représentation. La phobie, avec ses réactions stéréotypées se reproduisant dans le même rythme et avec les mêmes symptômes, est le type de cette émotivité acquise. Elle se relie dans le passé du sujet à des épisodes anciens où l'objet de la phobie a joué un rôle ou simplement figuré. Appartiennent au même genre les peurs maladives ou chroniques de ces commotionnés de guerre qui sont sensibilisés à l'égard de certains chocs plus ou moins analogues à la commotion initiale, et qui réagissent émotionnellement à un bruit de canonnade entendu n'importe où, par exemple au cinéma. Nous sommes tous ainsi plus ou moins sensibilisés à l'égard de certains objets. Des représentations possèdent pour nous une charge affective qui consiste dans le poids d'un désir, d'un regret, d'une rancune ou de tout cela à la fois et qui fait que nous ne pouvons sans tristesse ou sans colère entendre tel chant ou voir tel visage. Cette charge s'accroît avec le temps de celle de toutes les autres représentations qui se sont associées avec la représentation initiale et forment avec elle un complexe freudien. Quand Freud définit le complexe : « un groupe d'éléments de représentations associés en

un tout et possédant une puissance affective »[1], il s'exprime encore dans le langage de l'associationnisme : les éléments les plus importants du complexe ne sont pas des représentations, mais des désirs, qui tendent à se réaliser par exemple dans les images du rêve. Mais le propre du complexe est que ces tendances, pourvues chacune en particulier d'une énergie affective, sont bloquées dans une représentation à laquelle elles confèrent, par leur assemblage, une charge émotionnelle. Il faut distinguer, dans le complexe, deux choses que Freud semble confondre : une énergie réalisatrice qui appartient aux tendances et un pouvoir de déclancher des émotions qui appartient à la représentation.

L'émotivité se spécifie ou s'acquiert encore en se combinant avec quelque penchant dominant. Telle est la timidité, au moins sous l'un de ses aspects, car il y a une timidité à base d'humilité qui rentrerait plutôt dans le groupe précédent et se lie à un complexe d'infériorité. L'autre procède de l'amour-propre et se reconnaît à ceci : le timide par amour-propre est aussi un susceptible. Son désir d'obtenir la louange d'autrui, sa crainte d'être mal jugé ou de n'être pas apprécié à son mérite mobilisent ses tendances intellectuelles, aiguisent ses facultés d'observation et de raisonnement et l'entraînent à découvrir partout, souvent contre toute évidence, des intentions blessantes, une désapprobation de ses actes, des moqueries. Mais il faut tenir compte aussi de la forme de son émotivité : les excités et les déprimés ne réagissent pas de la même façon aux blessures

1. *Über Psychoanalyse*, p. 30.

de l'amour-propre : leurs tempéraments respectifs, joints sans doute à d'autres particularités de caractère, prédisposent les uns à de vives ripostes, les autres à des rancunes silencieuses.

***

Reste la volonté. Il faut distinguer en elle le vouloir proprement dit ou volonté constituante et la volonté constituée. La première est une sorte d'intention originaire qui nous semble coïncider avec le moi profond : antérieure et, dans tous les cas, supérieure aux tendances particulières bien qu'elle puisse entrer en conflit avec elles, elle agit soit pour les soutenir, soit pour les combattre et se présente ainsi comme un pouvoir de choix, de régulation, de contrôle. La volonté constituée est l'ensemble des dispositions qui dépendent immédiatement du vouloir et sur lesquelles il s'appuie directement. Là non plus, il ne faut pas chercher de tendances spéciales ; l'originalité de ces dispositions réside exclusivement dans leur orientation. Ce sont des habitudes mentales comme la sagesse, la prudence, l'autonomie, ou comportementales comme la maîtrise de soi, le courage, la persévérance, la résignation ; les unes agissent principalement sur l'esprit, les autres principalement sur le corps. Elles ont pour objet ou pour but le contrôle des pensées et le contrôle des actes. Elles s'organisent autour de l'idée que nous nous faisons de notre pouvoir. Et elles s'engendrent d'abord par l'exercice de notre vouloir, par la résistance qu'il oppose aux impulsions et aux passions. C'est un fait justement remarqué par les psycho-

logues et par les pédagogues que de petits efforts répétés, de menues conquêtes réalisées sur nos penchants sensibles, comme disent les moralistes, facilitent des efforts plus grands, des conquêtes plus hautes. D'abord, parce qu'il se forme ainsi des dispositifs nouveaux de tendances élémentaires ; ensuite, parce que les victoires que nous remportons sur nous-mêmes augmentent le sentiment que nous avons de notre puissance et de notre liberté et en font un mobile, une idée-force, qui devient à la longue capable de tenir en échec les autres mobiles. Au contraire, toute défaillance du vouloir en entraîne d'autres, par le sentiment décourageant et dirimant qu'elle nous laisse de notre faiblesse.

Ce sont des habitudes de la volonté qui conduisent la délibération et qui surtout la soutiennent, empêchent les décisions hâtives, donnent aux motifs les plus faibles le temps et le moyen de se faire valoir et de compenser leur défaut d'énergie affective par un pouvoir de persuasion qu'ils doivent à une rationalité plus grande. Au fur et à mesure qu'elles progressent, surgissent des motifs moraux dont l'efficacité va croissant : ils contribuent à engendrer cette espèce de déterminisme supérieur qui supprime, ou peu s'en faut, la délibération, sacrifie sans hésitation les motifs bas aux motifs supérieurs, et qu'on admire chez le héros cornélien.

La volonté constituée a ses racines dans le vouloir, qui emprunte lui-même une partie de son énergie au tonus vital, à cette vitalité qui en est une sorte d'équivalent sur le plan organique et que les physiologistes n'ont jamais réussi à définir, bien qu'elle soit un fait. Un fait dont les signes les plus frap-

pants, le goût de l'action pour l'action, l'attrait de l'aventure et du risque, s'observent justement dans le tempérament héroïque. Plutôt que la volonté constituée, trop riche de variétés et de nuances, ou que le vouloir personnel, qui n'est, au contraire, que la puissance nue de l'effort, c'est cette hypersthénie générale du corps et de l'âme que, sous des noms divers, les caractérologues ont retenue dans leurs classifications de caractères. Ils l'opposent souvent à l'émotivité et la considèrent en tout cas, avec celle-ci, comme l'un des facteurs les plus importants de la personnalité.

Chapitre III

Les processus formateurs

Le développement du caractère peut être étudié, soit abstraitement et dans ses processus généraux, soit concrètement et dans la succession des âges. On se placera, dans ce chapitre, au premier point de vue. Parmi les processus formateurs du caractère, les uns font surgir de nouveaux éléments ; les autres sont plutôt des processus d'organisation, mais qui diffèrent selon que les éléments s'accordent entre eux ou sont, au contraire, en conflit les uns avec les autres. L'organisation prend, dans ce second cas, l'allure d'un compromis.

*
* *

Les tendances engendrent les tendances. Cette génération se fait en trois temps, comprend trois phases dont chacune est marquée par une action causale des tendances préétablies. Ce sont : l'abstraction spontanée, la différenciation, l'assimilation subjective.

En tout penchant réside un pouvoir d'abstraction. Nous percevons dans les objets ce qui correspond en nous à un intérêt inné ou acquis. Quand nous par-

courons un journal, notre attention se prête à certaines informations et néglige les autres ; or qu'est-ce que l'attention, sinon un intérêt, une inclination peut-être momentanée, faite de tendances motrices, perceptives, intellectuelles, qui convergent inconsciemment vers des objets d'un certain genre ? Parfois, dans une conversation, une phrase, en apparence inoffensive et non préméditée, nous blesse profondément parce qu'elle rencontre en nous une susceptibilité en éveil, c'est-à-dire encore une disposition intérieure, un système psychique qui était justement prêt à accueillir dans les discours d'autrui ce qui pouvait lui infliger une souffrance. Les inclinations agissent comme des détecteurs psychiques : elles découvrent dans l'expérience et en extraient ce qui est de nature à les satisfaire, opération qui n'offre rien de mystérieux et s'explique suffisamment par ce que nous savons d'elles : ce que chacune d'elles extrait ainsi est une qualité des choses vers laquelle elle est spécifiquement dirigée. L'animal possède des instincts qui le dirigent vers ce qui est mangeable et le lui font reconnaître ; l'homme a des instincts analogues, et d'autres encore qui lui font rechercher le beau ou le vrai ou telle catégorie de beautés et de vérités. Ni le mangeable, ni le beau, ni le vrai ne sont de simples abstractions philosophiques, puisqu'ils font d'abord l'objet de recherches spontanées préalables à l'exercice de la réflexion ; chacun d'eux est au point de convergence d'un groupe de tendances élémentaires qui a été monté au cours de l'évolution.

En herborisant de la sorte dans l'expérience, nos inclinations accumulent en nous des extraits de perception que l'on pourrait nommer aussi des « impres-

sions », dans un sens assez voisin de celui où l'on parle de l'impressionnisme, c'est-à-dire d'une école de peinture qui, au lieu de représenter les choses en elles-mêmes, en fixe seulement les aspects que nous en percevons au premier coup d'œil et en conformité avec quelque disposition intérieure. C'est par cette accumulation d'impressions que nos penchants se spécifient, se différencient, se mettent à converger vers des objets de plus en plus définis et, à la limite, du moins lorsqu'il s'agit de l'amour et de ses multiples variétés, se fixent sur un objet individuel. Nos goûts particuliers sont aussi des produits de cette différenciation.

Les impressions se convertissent en tendances, deviennent des préperceptions et des préconceptions qui se reconnaissent ensuite en d'autres objets d'expérience. Je ne reconnaîtrais pas les mots que je lis ou que j'entends si, de toutes les perceptions que j'en ai eues, il ne me restait des images dynamiques que je projette au-devant de mes sensations visuelles ou auditives. Toute une partie de notre passé qui a cessé d'être remémorée se convertit ainsi en formes dynamiques de pensée et de perception, que nos inclinations ont abstraites de l'expérience et qui s'inscrivent ou se reconnaissent en de nouveaux objets d'expérience. La genèse des tendances obéit à la loi de l'assimilation subjective : Toute forme perçue, pensée ou, plus généralement, expérimentée, si elle éveille en nous un intérêt, devient une tendance élémentaire, c'est-à-dire une forme percevante, pensante, agissante, un mode dynamique de la vie mentale. L'assimilation subjective n'est pas sans analogie avec l'assimilation biologique, « processus par lequel

la nourriture digérée est... transformée en éléments vivants d'un type déterminé et conforme à la nature de l'être qui se nourrit[1] ». C'est de l'intérieur que l'on voit le mieux les saisissantes analogies du mental et du vital.

L'assimilation subjective nous munit d'antennes nouvelles pour percevoir les moindres particularités des personnes auxquelles nous nous intéressons : l'amoureux perçoit, dans l'objet aimé, des charmes nouveaux à travers ceux qu'il lui a déjà découverts, le jaloux qui doute de la fidélité d'une femme s'arme des soupçons qu'il a déjà conçus pour en concevoir d'autres. L'éducation que Flaubert appelle sentimentale se fait en partie par assimilation subjective. C'est de cette manière qu'on s'initie à la musique, quand on n'est pas un musicien professionnel : à force d'assister à des concerts, on finit par s'imprégner de la musique qu'on entend, on s'assimile, sans s'en douter, des rythmes, des arrangements sonores, des phrases qui permettent ensuite de reconnaître, en d'autres morceaux, des formes musicales analogues. De même, à force de fréquenter certaines personnes qu'on estime ou qu'on admire, on s'approprie leurs attitudes, leurs tours de phrase, leurs gestes, leurs tics de langage. Cette imitation ou ce mimétisme impliquent le mécanisme plus fondamental de l'assimilation subjective, de telle sorte qu'il est vrai de dire, comme Tarde, que l'imitation va de l'intérieur à l'extérieur. Mais il faut ajouter que ce qu'on s'approprie ainsi du dedans, ce sont encore des modes superficiels, donc, en un sens, extérieurs,

1. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie.*

du comportement d'autrui. L'estime, l'admiration, l'émulation suffisent-elles à nous faire assimiler ce qu'il y a de profond dans l'âme d'un autre ? Seul l'amour en est peut-être capable, grâce à cette sorte de fusion des âmes qu'il réalise.

*
* *

Les tendances se coordonnent et se subordonnent entre elles, à la fois parce qu'elles sont des tendances, en quête des déterminations qui leur manquent, et parce qu'elles sont des rapports et de la nature des idées. De cette systématisation on trouverait une multitude d'exemples dans l'exercice spontané de la pensée : idées s'intégrant les unes aux autres dans l'invention, dans la rêverie, même dans le rêve, tendances imaginatives se coordonnant avec des tendances motrices dans la perception, idées d'opérations à effectuer suscitant d'emblée dans un raisonnement les règles et les méthodes appropriées, formes de langage subordonnées à des formes de pensée et coordonnées entre elles en vertu des correspondances fonctionnelles qui permettent de comprendre et de reproduire immédiatement, par la parole ou par l'écriture, des phrases lues ou entendues. Paulhan invoquerait, pour expliquer cela, sa loi d'association systématique. Nous acceptons le mot ; mais le tort de Paulhan est de voir dans l'association systématique un fait premier, alors qu'elle est réellement un effet de la causalité des tendances, secondée parfois par la conscience et par l'effort. Il y a une intégration spontanée et une intégration volontaire. Une tendance, empêchée de se réaliser directement, évoque,

avec le concours des données auxquelles elle s'applique et de la constellation mentale qui l'entoure, des tendances auxiliaires. D'autres fois, il faut un effort pour construire la méthode appropriée, par exemple lorsque, voulant exprimer une idée difficile, je dois former, en tenant compte de l'idée et avec quelques-uns des mots qui lui sont directement associés, le schéma dynamique de la phrase, que d'autres mots viendront remplir. Quoi qu'il en soit, on peut poser le principe suivant : des tendances qui ont coopéré à des tâches communes finissent, de quelque manière que se soit établie cette coopération, par constituer un système stable.

Cette systématisation n'a pas toujours le même aspect. Dans une aptitude, c'est la subordination qui l'emporte. Lorsqu'une tendance s'est activée dans des situations différentes, avec le concours de tendances également différentes, mais appropriées chaque fois à la situation, elles forment toutes ensemble un système hiérarchisé où la première joue le rôle de facteur dominant et les autres le rôle de facteurs subordonnés, ceux-ci pouvant à leur tour être dominants par rapport à d'autres encore, et ainsi de suite. Que survienne une situation semblable à l'une de celles où l'on a déjà été engagé : il se crée dans l'esprit une structure concrète, mais inachevée, qui se complète en fonction à la fois de l'intention initiale et de la constellation mentale, par l'intervention de tendances subordonnées à la première, appropriées à la seconde et faisant office de moyens. Cette double dépendance des tendances auxiliaires, que symboliserait le facteur C de Garnett, confère aux aptitudes intellectuelles leur mobilité et leur souplesse, les

plus souples étant celles qui comptent le plus grand nombre de tendances subordonnées et dans lesquelles la situation contribue le plus efficacement à la sélection des moyens. Le talent littéraire implique, par exemple, une certaine richesse d'idées, mais, plus encore, une abondante réserve de moyens d'expression, procédés de style, tours de phrase, avec, en plus, un pouvoir de les sélectionner en conformité avec le contexte, le genre de l'ouvrage, le ton adopté, etc.

Notre équipement de tendances pour un acte particulier dépend des circonstances, du milieu comportemental, de la composition du champ psychique. Mais ces dispositifs momentanés sont empruntés à des systèmes psychiques durables qui expliquent l'adaptation rapide et automatique des actes aux situations. C'est grâce à cette systématisation que, parfois, nos idées pensent pour nous, comme disait Lamartine, ou s'expriment sans nous.

La systématisation est moins frappante en général dans les dispositions affectives. Non seulement il se produit en elles, parmi les tendances qui les composent, des groupements variés qui dépendent des circonstances, des situations ; mais encore elles sont parcourues par des courants et des contre-courants qui semblent les altérer profondément et y introduire des éléments étrangers. A côté des dispositions stables qui commandent notre comportement habituel à l'égard de telle personne, on voit se former à leurs dépens des dispositions momentanées qui vont en sens contraire. L'amitié et, plus encore, l'amour sont sujets à ces remous : les affections les plus ferventes connaissent, comme le mysticisme, des périodes d'indifférence et de sécheresse.

De tous les systèmes affectifs, la passion et, plus que toute autre, la passion intellectuelle est le plus stable et le mieux organisé. On sait qu'elle comprend une inclination dominante qui se subordonne les autres penchants, les idées et les sentiments, les aptitudes et les habitudes de l'intelligence, les habitudes de la volonté, etc.

Les psychologues ont bien aperçu l'importance de la systématisation dans la formation du caractère ; mais, faute d'une psychologie précise des tendances, le mécanisme leur en a échappé. Paulhan l'appelle encore spiritualisation et la définit ainsi : « la modification des tendances par influence de l'ensemble de la personnalité, la pénétration par cette tendance de la personnalité même, leur assimilation réciproque »[1]. La formule manifeste suffisamment l'embarras de la pensée : est-ce l'ensemble de la personnalité qui influe sur la tendance, ou la tendance qui influe sur l'ensemble de la personnalité ? On peut admettre sans doute une action réciproque, mais il faudrait du moins en préciser les modes. En fait, les actions d'ensemble se constatent surtout dans les périodes de crise et d'inquiétude, quand l'être tâtonne à la recherche d'une orientation nouvelle.

D'autre part, le terme de spiritualisation implique, soit que la systématisation s'opère toujours au profit des tendances supérieures, soit du moins, car Paulhan fait à ce sujet quelques réserves, qu'elle part des appétits corporels et leur annexe des tendances spirituelles. Qu'il en soit souvent ainsi, ce n'est pas douteux. Les penchants alimentaires, le

1. *Les Transformations sociales des sentiments*, p. 7-8.

penchant sexuel ont fourni des exemples, devenus classiques, de la spiritualisation ainsi comprise. Mais on a négligé le phénomène inverse, parce qu'on est imbu du préjugé accrédité par Ribot que toute incli-nation se ramène à une émotion, laquelle a des origines physiques. On pourrait appeler « corpora-lisation » ou « somatisation » le processus par lequel des dispositions qui viennent de l'esprit descendent dans le corps. Il s'explique par des correspondances et des suppléances fonctionnelles du même genre que celles qui s'établissent entre l'audition verbale et la lecture d'une part, la parole et l'écriture de l'autre. Les mimiques se confèrent la même autonomie fonctionnelle que le langage. Elles n'expriment pas toujours des dispositions intérieures actuelles, mais aussi, en vertu des correspondances établies dans l'évolution de la race, des sentiments qui ont dis-paru ou qui n'existent pas encore. Les gestes de la courtoisie n'ont plus la même signification qu'au temps de la chevalerie et ne sont le plus souvent que des habitudes du corps. Les réactions de la pudeur, de la timidité, de la coquetterie, de l'amour-propre devancent, au contraire, les sentiments correspon-dants : la fillette de quatre ans qui se pare des bijoux de sa mère et fait des mines devant un miroir, ne pense pas encore à l'homme que, quelques années plus tard, elle entreprendra de séduire ; il s'agit cette fois d'un instinct qui prélude par le jeu à son activité future. Il semble que le corps reçoive ainsi en dépôt d'importantes portions de notre patri-moine moral ; mais il est probable que les dispositions spirituelles qui se développent sur ces dispositions du corps y étaient, dès l'origine, virtuellement conte-

nues. C'est pourquoi l'on peut diagnostiquer, dans les réactions d'un enfant, son caractère futur, les instincts qui s'accuseront particulièrement à mesure qu'il grandira. Les raisons qu'on a de croire à la préformation du caractère se tirent justement de ces réactions qui ne procèdent encore d'aucun mobile défini, mais qui symbolisent déjà avec des dispositions spirituelles.

*
* *

Tous les éléments ne s'organisent pas entre eux : à côté des accords, les discords. Il se produit des conflits entre les inclinations et les croyances, soit que nous reconnaissions de la valeur à des choses vers lesquelles nous ne sommes pas attirés, soit que nos aspirations nous inclinent vers une foi à laquelle notre intelligence refuse son assentiment ou vers un idéal qu'elle juge chimérique. Il n'y a pas de parallélisme nécessaire entre le développement des croyances et le développement des penchants. Tandis que nos désirs procèdent de nos penchants innés, nos croyances dépendent aussi et plus spécialement de l'éducation, du milieu, des influences sociales qui agissent sur nous. Aussi n'est-il pas exceptionnel qu'elles se forment en marge des inclinations ou même contre elles. Et l'on songe ici, non point seulement aux croyances élaborées ou critiquées avec le secours de la réflexion, mais à ces croyances toutes spontanées qui font partie du climat moral d'un individu, l'imprègnent dès l'enfance et sont d'autant plus fortes qu'elles n'ont guère, étant à peine conscientes, l'occasion d'être contrôlées. Elles correspon-

dent assez bien à ce que l'on nomme communément les principes. Les principes, c'est-à-dire un *a priori* psychologique, premiers en âge plutôt qu'en raison, et qu'on continue à révérer dans son for intérieur quand on a cessé d'y conformer sa conduite et même quand le doute les effleure.

Les inclinations peuvent aussi s'opposer entre elles. Elles s'opposent, elles se heurtent en se fixant sur un objet individuel. Dans le sentiment composite qu'Ellénore inspire à l'Adolphe de Benjamin Constant, il entre, au début, un désir de conquête et de possession qui, à peine satisfait, est combattu par d'autres désirs : Adolphe tient à sa liberté, a de l'ambition, et il fait à Ellénore un double grief de la sujétion qu'elle lui impose et du temps qu'elle lui fait perdre. A cela se mêlent la rancune des scènes qu'elle lui a infligées, mais aussi de la pitié, de la reconnaissance, le remords d'avoir compromis la situation et la réputation de sa maîtresse, un certain mépris de soi, des retours de tendresse. Dans ce flot contradictoire, il se forme des dispositions momentanées qui alternent entre elles. Adolphe est-il menacé de perdre Ellénore ? Aussitôt la pitié et le remords l'emportent, rassemblant autour d'eux des débris de l'ancien amour, jusqu'à donner l'illusion qu'il est ressuscité. Survient-il un événement qui semble consolider la liaison ? Le regret de la liberté perdue devient l'élément prépondérant et ramène, par intégration spontanée, les autres regrets égoïstes, les rancunes, les aspirations dont l'accomplissement suppose la rupture. De tels conflits sont particulièrement fréquents chez les inquiets perpétuels de l'espèce justement d'Adolphe-Benjamin Constant.

Divorce entre l'intelligence et l'affectivité par abus d'analyse ou excès de sens critique, désaccord latent entre un égoïsme très fort et d'autres penchants qui le sont moins, mais qui sont soutenus par des tendances morales, volonté défaillante et qui l'est, soit parce qu'elle manque de cette énergie qui vient du tempérament et qui fait les hommes d'action, soit parce qu'elle n'a pas été disciplinée, soit par l'une et l'autre causes, il y a de tout cela dans ce type d'homme qu'on pourrait définir : le type du désaccordé ou du non-unifié par inintégration des tendances.

Le désaccord tourne au conflit quand il se produit entre des systèmes, non seulement divergents, mais contradictoires, et dont l'un a pour fonction de combattre ou de neutraliser l'autre. Celui-ci contient des tendances inférieures qui ont, par exemple, leur origine dans la sexualité ou dans une perversion de l'instinct sexuel, et que condamnent les croyances et les tendances morales du sujet groupées en un autre système. Il arrive que les premières soient bloquées dans un souvenir ou dans des souvenirs chargés de puissance émotive et refoulés. De là des accidents névrotiques qui ne proviennent peut-être qu'indirectement du conflit psychique et ont leur cause directe dans le fait que, le complexe étant inconscient, sa force émotive ne peut se décharger par les voies normales.

Les tendances perturbatrices ne sont pas toujours bloquées dans un souvenir, ou bien ce souvenir n'est pas toujours inconscient. De plus, le conflit ne se produit pas nécessairement entre des tendances immorales et des tendances morales, mais entre des penchants contradictoires quelconques, par exemple

entre un complexe d'infériorité et l'orgueil. Est-on humilié d'une faiblesse, d'une infirmité physique ou mentale ? On la dissimulera de son mieux, à moins qu'on ne la travestisse paradoxalement en qualité. Il y a des poltrons qui affectent des allures de bravaches, des timides qui prennent des airs arrogants, des émotifs à qui leur émotivité fait secrètement honte et qui s'efforcent de cacher leurs attendrissements sous le masque de l'ironie, des faibles qui souffrent de leur musculature déficiente et qui ne rêvent que coups, combats, aventures. En cela consiste, selon Adler, le tempérament nerveux. Les nerveux de ce type peuvent être des hommes de combat, qui réussissent — à quel prix ! — à organiser leur vie autour de leur « fiction dirigeante » : tel Byron, infirme comme on sait, qui s'est voulu nageur, boxeur, escrimeur, guerrier et qui, en fait, a été tout cela. Ce qui les caractérise généralement, c'est une attitude de défi, de brusques sautes d'humeur, des écarts imprévus de conduite et surtout de langage. Ils ont des boutades féroces, des paradoxes amers ; ils sont souvent cyniques, comme Byron dans ses plus beaux poèmes, car le cynisme est une sorte de défi du moi inférieur au moi supérieur. Ils aiment à prendre le contre-pied des opinions d'autrui pour se prouver leur force, leur originalité ; mais ils sont contrariants surtout parce qu'ils sont contradictoires. Chez les orgueilleux qui souffrent d'un complexe d'infériorité, l'humilité a ses revanches comme l'orgueil : ils font parfois étalage de leur faiblesse, soit que cet aveu leur procure une détente, soit qu'ils en tirent encore l'amère satisfaction de se sentir différents des autres, plus francs ou plus

perspicaces. Ceux-là sont des non-unifiés par conflit de tendances.

Le désaccord ou le conflit peuvent se dénouer de plusieurs façons.

1° L'énergie de la tendance refoulée se transfère sur une autre, à moins que, la tendance restant la même, il n'y ait qu'une substitution d'objet. Les psychanalystes ont cité de nombreux cas d'enfants qui, refoulant la haine qu'ils avaient vouée à leur père, la transportent sur quelqu'un qui lui ressemble, par exemple sur un de leurs maîtres.

2° Il se forme une réaction de défense, une tendance compensatrice. On réagit à des tendances sexuelles très fortes ou au remords de s'y être abandonné par un scrupule de propreté morale en d'autres domaines ou même de propreté physique. Chez le névropathe, des scrupules de cette sorte se transforment en obsessions parce que l'énergie des tendances refoulées se transfère sur les tendances compensatrices. On voit des débauchés qui éprouvent un goût très vif pour les visages candides et les fronts purs, des sceptiques et des ironistes qui aiment, comme l'auteur de *La Vie en fleurs* et du *Livre de mon ami*, à se pencher vers l'âme enfantine. Enfin tout le comportement des « nerveux » souffrant d'un complexe d'infériorité est gouverné par des tendances compensatrices.

3° Entre les tendances rivales intervient un compromis. Le flirtage est souvent un compromis, chez les femmes qui veulent rester honnêtes, entre une sensualité exigeante ou une imagination quelque peu pervertie et d'autres tendances, sociales, morales, religieuses, point assez fortes pour refouler complè-

tement les tentations et qui s'accommodent d'une transaction. Est-ce de la même façon que s'explique le goût étrange de certaines personnes pourtant bien élevées pour les sous-entendus grivois ou pour des histoires scabreuses qui paraissent à d'autres insipides et stupides ? Le mysticisme social peut être un compromis entre l'incrédulité en matière de dogmes et d'irrépressibles besoins religieux.

4° Freud entend par sublimation le passage d'un penchant sexuel à un penchant supérieur, par transfert de l'énergie affective du premier sur le second. Freud n'est pas loin de penser que tout le psychisme supérieur se rattache à la sexualité, hypothèse absurde qui n'a déjà plus qu'un intérêt historique. En revanche, il est bien vrai qu'il s'établit des combinaisons curieuses entre les tendances sexuelles et les tendances esthétiques, morales, etc. La sublimation est d'abord une sorte de compromis entre deux inclinations de dignité inégale qui s'associent au profit de l'une et de l'autre, mais surtout de l'inclination supérieure. Plus d'un écrivain a trouvé, comme Pierre Loti et Gœthe, dans son penchant littéraire, une dérivation à un amour refoulé ou rebuté. Peu à peu l'énergie affective passe de la tendance inférieure à la tendance supérieure. Quand la première ne s'efface pas purement et simplement, par une sorte d'osmose, elle s'idéalise au contact de la seconde. La sublimation poétique transfigure la femme aimée. Laure et Béatrice semblent devoir à ce mécanisme une partie au moins de leurs charmes historiques. On peut arriver à confondre dans un même sentiment, comme Auguste Comte le fit pour Clotilde de Vaux, des fins idéales et un être bien réel,

qui devient pour elles une manière de symbole. Une inclination humaine se surnaturalise : on finit par aimer quelqu'un en Dieu et pour Dieu ou par l'associer si étroitement à un haut idéal qu'il en devient inséparable. L'inverse se produit également : de grandes amoureuses ont fait bénéficier des inclinations religieuses d'un fonds inemployé de tendresse, humanisant ainsi des penchants qui vont au delà de l'homme. Chez certains malades, la sublimation n'est qu'apparente : un schizophrène convertira une excitation sexuelle en un sentiment pseudo-mystique d'union avec Dieu qui garde des traces de son origine érotique.

Il n'y a pas de raison de limiter à l'instinct sexuel l'aptitude d'une inclination à se sublimer. L'amour des sciences ou de la philosophie ou de l'art résulte souvent de la sublimation d'une ambition tendue à l'origine vers des buts purement personnels. De tels phénomènes sont également fréquents dans l'évolution morale de l'humanité : le sentiment de la justice a son origine dans un sentiment assez terre à terre, le respect des contrats, qui s'est sublimé en s'associant à des inclinations altruistes et idéales.

6° La conversion est un processus trop complexe et qui dépasse trop le cadre de cette étude pour qu'on puisse en donner ici autre chose qu'un aperçu. Elle n'est même pas toujours le dénouement, mais parfois le prologue d'un conflit intérieur ; car elle peut se faire, soit dans le sens des penchants profonds comme chez l'incrédule animé du besoin de croire et qui trouve la foi, soit en sens contraire comme chez l'homme d'État que des évidences historiques amènent à renier les principes qui avaient inspiré

toute son activité politique. Elle découle, ou bien d'un besoin de comprendre à tout prix qui se trouve en conflit avec les autres penchants affectifs, ou bien de ces penchants eux-mêmes aiguillant l'intelligence vers des raisons de croire. Elle fait passer, tantôt d'un état d'incohérence et d'instabilité à l'état contraire, tantôt de celui-ci à celui-là, d'autres fois encore d'un système p̄sychique à un autre système psychique. Enfin elle s'effectue, ou bien par étapes successives, ou bien soudainement et par coup de foudre, bien qu'elle suppose, en ce second cas encore, une préparation plus ou moins longue, mais dont la conscience du sujet n'est point avertie. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, elle n'est pas sans affinités avec la passion.

On retrouverait dans la conversion la plupart des mécanismes étudiés dans ce chapitre et dans le précédent : l'inquiétude, sous la forme du doute, au premier moment simple fissure dans un système psychique, mais qui s'élargit et entraîne la désintégration du système ; puis des phénomènes de différenciation, d'assimilation subjective, d'intégration, particulièrement importants lorsque la conversion engendre des croyances fermes ; enfin des compromis, car des éléments de l'ancien système peuvent rentrer dans la composition du nouveau.

On est ainsi conduit à se demander si la conversion entraîne un changement total du caractère. Delacroix distingue entre les unifiés et les non-unifiés. Les premiers gardent après la conversion les mêmes attitudes psychiques fondamentales, le même comportement qu'auparavant. « Saint Paul, après Damas, n'apporte-t-il pas au christianisme les forces mêmes,

et l'emportement, et la puissance qu'il employait à le persécuter ? Ignace de Loyola ne reste-t-il pas un chevalier ?[1] » Il y aurait, en revanche, des hommes qui changent radicalement : les « contradictoires simultanés » dont parle Ribot, les instables, les impulsifs, les incohérents. La transformation chez ces derniers est-elle si complète ? En passant, comme dit encore Delacroix, de la contradiction simultanée à la contradiction successive, ils acquièrent une orientation ferme plutôt qu'ils ne changent radicalement de caractère. Quant aux premiers, ils changent d'orientation ; mais leurs tendances élémentaires, leurs moyens, leurs méthodes restent les mêmes. La réponse à la question posée plus haut dépend de l'idée qu'on se fait du caractère. Si on le définit par des tendances élémentaires ou par des dispositions déjà complexes mais sans orientation bien déterminée, comme elles se retrouvent après la conversion, il faut dire que celle-ci ne transforme pas le caractère. Elle le transforme, au contraire, si l'on entend par caractère la totalité des systèmes psychiques avec leur orientation propre, leur convergence vers un but ou un idéal déterminés et toute l'efficience qu'ils doivent à leur organisation.

La conversion est une sublimation ou une perversion. Une sublimation chez saint Paul, saint Augustin, Ignace de Loyola. Une perversion dans la désagrégation des croyances que rien de grand ni de noble ne remplace. Avec une conviction profonde, Edgar Poë a signalé l'existence d'une disposition singulière dans laquelle le mal exerce un attrait irrésistible, simple-

1. *La Religion et la Foi*, p. 334.

ment parce qu'il est le mal. « Ma vie, dit-il, n'est pas une chose plus certaine pour moi que cette proposition : la certitude du péché ou de l'erreur inclus dans un acte quelconque est souvent l'unique force invincible qui nous pousse et seule nous pousse à son accomplissement[1]. » Il ne s'agit, pour Poë, que d'une sorte de vertige mental ou d'obsession. On peut se demander si ce n'est pas quelque chose de plus : une réaction contre un état antérieur et qui, se conformant à un principe de compensation analogue au principe physique de l'égalité de l'action et de la réaction, emprunte aux croyances en voie de dissolution, mais pour l'exercer en sens contraire, la puissance dont elles étaient investies. Le cardinal Dubois, l'oratorien Fouché nous fourniraient peut-être des exemples de cette déviation, dont le moine Frollo, dans *Notre-Dame de Paris*, présente une assez bonne illustration littéraire. Les pervertis, très différents des pervers constitutionnels, sont des gens en qui des tendances plus ou moins viles, longtemps réprimées par des principes, finissent par prendre sur ceux-ci leur revanche, avec une énergie résultant d'une longue compression et quelque chose en elles qui semble tenir de l'impératif catégorique et qu'elles doivent à des compromis ou à des compromissions avec des impératifs moraux.

1. *Le Démon de la perversité* dans *Nouvelles histoires extraordinaires*.

Chapitre IV

Les facteurs innés et les facteurs physiques

Après beaucoup d'autres philosophes, Kant et Schopenhauer ont professé que le caractère est inné et immuable. Cette opinion est au fond celle du sens commun. On pense encore assez généralement, d'une part, que le caractère reflète le tempérament, c'est-à-dire l'ensemble des particularités organiques innées, d'autre part, que le tempérament ne varie guère au cours de la vie. Négligeons ici cette seconde proposition et occupons-nous exclusivement de la première. Nous nous demanderons quelle sorte de propriétés l'hérédité transmet et, au cas où il y en aurait de mentales, dans quelle mesure elles dépendent des propriétés du corps.

*
* *

Les théories contemporaines de l'hérédité nous invitent à considérer le patrimoine du vivant comme un ensemble de propriétés séparées les unes des autres. Ces propriétés sont supportées par des corpuscules en partie hypothétiques, les gènes, logés eux-mêmes dans les chromosomes des cellules repro-

ductrices ou gamètes, l'ovule et le spermatozoïde. Quand l'ovule et le spermatozoïde s'unissent dans la fécondation, c'est après avoir perdu la moitié de leurs chromosomes, ceux qui restent se combinant deux par deux. Il en résulte que, dans l'œuf fécondé, se retrouve une partie seulement des gènes et, par suite, des caractères de chaque parent et que ce qui s'en retrouve dépend des hasards de la réduction chromatique et de la fécondation.

Il est donc naturel que l'hérédité en général obéisse à la première au moins des lois de Mendel, celle qui stipule l'indépendance des propriétés transmissibles : dans un certain type d'hérédité, les caractères paternels et les caractères maternels restent distincts, au lieu de donner par fusion des caractères intermédiaires. Rappelons tout de suite les deux autres lois. Loi d'uniformité ou d'isotypie : à la première génération, on voit apparaître une seule des deux propriétés rivales. Si on croise deux plantes de race pure, l'une à fleurs rouges, l'autre à fleurs blanches, elles donneront, par exemple, des plantes à fleurs rouges ; le rouge est dominant. Loi de disjonction ou de ségrégation : les propriétés se séparent à la seconde génération. C'est que les produits de la première, extérieurement semblables, sont réellement des hybrides : si on les croise entre eux et s'ils sont suffisamment nombreux, leurs rejetons présenteront, les uns le caractère dominant (rouge), les autres le caractère récessif (blanc), dans la proportion suivante : trois quarts rouges, un quart blancs. Les blancs sont de race pure ; les rouges pour un tiers de race pure, les autres étant des hybrides. Tout se passe comme si les hybrides de la première

génération contenaient deux caractères séparés qui, dans la seconde, forment les combinaisons suivantes :

R R R B B R B B

Mendel reconnaît, du reste, une hérédité *intermédiaire* où les propriétés allélomorphes fusionnent à la première génération (le rouge et le blanc donnant par exemple du rose), mais reparaissent à la seconde et aux suivantes en même temps que la propriété résultante.

La génétique moderne laisse-t-elle une place à l'hérédité psychologique ? Il faut d'abord interpréter les faits précédents. La transmission des gènes n'est évidemment que l'aspect extérieur du processus. Les gènes sont porteurs de virtualités qui peuvent être aussi bien psychiques qu'organiques. Car, en disant qu'ils en sont porteurs, nous entendons, non point qu'elles y sont contenues, mais qu'elles leur sont de quelque manière associées. Les processus de morphogénèse ont leur point de départ dans certaines parties bien définies de l'embryon ; mais ils impliquent un développement corrélatif de toutes les parties, un processus d'ensemble, une action globale qu'on ne saurait sans contradiction attribuer à un élément du système à organiser. Il n'y a donc aucune commune mesure entre le gène et le dépôt qui lui est confié, mais seulement un lien à certains égards accidentel, fort mystérieux sans doute, mais qu'on peut concevoir à la rigueur comme analogue à celui qui se crée, dans le psychisme humain, entre certaines sensations, elles aussi élémentaires, et la multitude de souvenirs affectifs ou autres qui y adhèrent. Pourquoi ne retrouverait-on pas, à toutes les étapes

du développement, l'équivalent des procédés dont use la mémoire humaine pour retenir certaines portions du passé ? Et c'est bien le passé qui se conserve et se transmet dans l'hérédité, sous forme, non pas de souvenirs, mais d'habitudes spécifiques, d'aptitudes, de dispositions à agir de telle ou telle manière. Le gène n'est, comme la sensation dans la mémoire, que le fixateur occasionnel des réminiscences de la lignée.

Si la continuité matérielle du germen n'est que la condition de la continuité temporelle et plus essentielle qui relie l'individu au passé de sa lignée et de son espèce, on voit s'évanouir de faux problèmes, par exemple celui de savoir comment une modification acquise par le soma peut se transmettre au germen et passer du procréateur au procréé. Cette difficulté existe aussi bien dans la génétique moderne que dans la théorie de l'hérédité des caractères acquis, car, en admettant que les accommodats ou adaptations individuelles ne soient pas toutes transmissibles, on ne saurait nier la transmission des adaptations spécifiques, par exemple celle du palmipède aux conditions de la vie aquatique ou celle de l'homme aux conditions de la vie sociale. Mais les premières sont-elles au fond d'une autre nature que les secondes ? Si les caractères acquis par les parents ne se transmettent pas tels quels aux enfants, c'est parce qu'ils consistent en des dispositions générales qui se différencient de façon variable selon les individus et selon les circonstances. Et rien n'empêche non plus de supposer que ces dispositions, à l'origine, passent par des périodes de latence pouvant s'étendre sur une ou plusieurs générations, ou encore par des périodes

confuses de maturation pendant lesquelles, à l'instar justement des variations spécifiques, elles s'exercent peu à peu, tâtonnent et trébuchent dans la recherche de leur objet ou de leur acte propre.

Du moment que toute hérédité transmet ainsi des facteurs immatériels, il n'y a plus de difficulté à concevoir une hérédité proprement psychologique qui rentre même dans les cadres généraux du mendélisme, car tout ce que nous savons de la pluralité fondamentale des tendances nous incline à penser qu'elles peuvent se transmettre séparément. L'observation plaide en faveur de l'hypothèse de la transmission séparée. Ce n'est pas seulement l'intelligence générale qui est héréditaire, mais encore, selon Galton, les aptitudes propres aux juges et aux hommes d'État, selon Earle, l'aptitude à l'orthographe et, plus incontestablement encore, les aptitudes aux mathématiques, à la musique, au dessin, à l'observation, les dispositions à la paresse, au vagabondage, à la débauche ou à la continence, etc.

Que les deux parents fournissent un apport distinct, de nombreuses enquêtes le prouvent. En étudiant un grand nombre de familles du point de vue de l'aptitude musicale, Ziehen et Haecker ont constaté les faits suivants : quand les deux parents la possèdent l'un et l'autre à un degré éminent, la proportion des enfants également bien doués est de 85,6 % ; elle tombe à 58,6 quand l'aptitude ne se présente que chez un seul des deux parents, et à 25,4 quand ils ne l'ont ni l'un ni l'autre[1]. Dans le

1. *Über Erblichkeit der musikalischen Begal ung*, Zeitsch. für die Psych., 192.

second cas, la proportion des enfants non doués (26,4 %) est nettement supérieure à celle des enfants moyennement doués (15 %), ce qui tend à prouver que l'hérédité est de type alternant. Les observations de Peters[1] concordent avec les précédentes : en consultant des registres scolaires pour y comparer les notes de classe de trois générations d'élèves (grands-parents, parents et enfants) et en éliminant autant que possible les facteurs secondaires (assiduité, ténacité, coefficient d'erreur ou de partialité dans le jugement des maîtres) qui concourent avec le degré d'intelligence des écoliers aux résultats bruts, Peters a découvert que si l'un des ascendants est exceptionnellement intelligent et l'autre exceptionnellement obtus, en règle générale, les enfants tiennent de l'un ou de l'autre, au lieu de former entre eux une moyenne. La même conclusion se dègage encore d'une enquête de K. Bühler sur l'hérédité de la disposition au vol et au vagabondage[2]. Sur 30 individus issus de parents qui avaient été condamnés l'un et l'autre pour ce double délit, Bühler en a trouvé 28, soit bien près de 100 %, qui ont subi une condamnation identique ; sur 177 autres nés de parents dont un seul avait été puni, il en a trouvé 89, soit un peu plus de 50 %, qui ont encouru la même punition. On serait sans doute tenté d'alléguer ici l'action du milieu, l'influence de l'exemple ; mais les chiffres ne laissent pas d'être impressionnants.

Les faits se prononcent en faveur de l'hérédité

1. *Über Vererbung psychischen Fähigkeiten*, Fortschritte der Psychol., III, 1915.
2. *The mental development of the child*, p. 24.

alternante, mais sans qu'on observe la moindre trace sérieuse de dominance et de récession dans les caractères. Les qualités transmises par l'hérédité psychologique sont trop complexes pour qu'il s'établisse entre elles des relations aussi régulières que dans les couples allélomorphes sur lesquels ont porté les recherches mendéliennes. Le rouge et le blanc correspondent peut-être à des gènes séparés. Combien faut-il de gènes pour supporter l'émotivité et l'inémotivité, l'intelligence et l'obtusion ? L'hérédité des dispositions les plus complexes du corps et de l'esprit obéit sans doute à d'autres lois encore que celle qui transmet la couleur d'un pelage ou d'une fleur.

Ces dispositions ne se transmettent pas sans changement ; mais les processus postnataux de différenciation et d'intégration importent plus ici que les conditions séminales. Arréat[1] a trouvé que, sur 200 peintres européens éminents, un tiers seulement provenait des classes supérieures de la société et qu'environ les deux autres tiers se composaient de fils de peintres et surtout d'artisans, les joailliers occupant parmi ceux-ci des places d'honneur. En étudiant l'ascendance de 63 peintres et sculpteurs, Ellis constate que 2 seulement provenaient de l'aristocratie ; 7 étaient fils d'artistes, 22 fils d'artisans, 32 autres appartenaient à des familles de condition humble pour la plupart, exerçant des professions variées et comptant parmi leurs membres des artisans encore. Cette prédominance marquée des artisans dans l'ascendance des artistes et qui n'est point

1. *Psychologie du peintre*, 1892, chap. II.

commune, il s'en faut, aux hommes éminents, indique une aptitude qui se transmet en changeant de qualité et d'objet, ce changement ayant pour cause principale un regroupement des tendances élémentaires dont l'aptitude se compose. Il y aurait lieu de chercher ici l'influence de l'hérédité maternelle, de l'atavisme et des hérédités collatérales : les exceptions apparentes à l'hérédité alternante s'expliquent sans doute par le regroupement postnatal des qualités héritées du père et des autres apports.

* * *

L'inné se reconnaît à la précocité des actes qu'il commande et, selon qu'il s'agit d'aptitudes ou d'inclinations, à la facilité avec laquelle les talents s'acquièrent ou à la fréquence, à la persévérance des efforts déployés dans le même sens. Il faut, dans cet héritage, faire la part de ce qui revient à l'espèce et de ce qui revient à la lignée. L'hérédité proprement dite transmet aux enfants les qualités de leurs ascendants. Les attributs spécifiquement humains sont des instincts communs à tous les individus, mais qui n'ont pas chez tous la même force : tous les hommes sont enclins à l'égoïsme, mais plus ou moins ; tous possèdent l'instinct rationnel, mais à des degrés divers. Ce qui s'hérite, c'est le degré, la force de la disposition innée ; c'est aussi une orientation commune des schèmes spécifiques, des esquisses de groupement entre eux : chez l'enfant qui a du goût et de l'aptitude pour le dessin, les yeux, les mains, la mémoire et la pensée s'intéressent de bonne heure et simultanément aux formes harmonieuses : il y

prête son attention, il s'en souvient, il y repense, il s'efforce de les reproduire.

Le mot *instinct* désigne, tantôt un élément fixe et parfaitement défini, — on parle en ce sens de l'instinct nidificateur des oiseaux, — tantôt un principe d'action polymorphe, — on parle alors par exemple de l'instinct de conservation. Ces deux conceptions, nullement incompatibles entre elles, correspondent à notre distinction entre les tendances élémentaires ou schèmes et les dispositions. L'instinct se présente, chez l'animal, comme le schème rigide d'une action qui ne se diversifie que par le détail, chez l'homme, comme une inclination orientée vers un but, mais qui ne possède pas d'emblée les moyens appropriés à ce dernier. Mais, en y regardant de plus près, on voit, d'une part, que le schème moteur de l'animal s'insère dans un système de finalité qui comprend, en plus des tendances motrices, des tendances organiques orientées dans le même sens que les précédentes (on a depuis longtemps souligné les rapports de l'organisation et de l'instinct), d'autre part, que les inclinations instinctives de l'homme comprennent les ébauches au moins de schèmes moteurs qui se manifestent par des gestes souvent incomplets et inefficaces, mais automatiques et stéréotypés comme les actes de l'animal. Lorsqu'un homme est en train de se noyer, eût-il eu l'intention de se suicider, il fait automatiquement quelques-uns des gestes qui pourraient le ramener à la surface de l'eau. Les instincts se caractérisent donc à la fois par la forme de leurs actes et par leur orientation générale. Voilà un petit garçon qui ne peut se trouver en compagnie d'enfants de son âge sans chercher à s'emparer de leurs

jouets, alors qu'il en est lui-même abondamment pourvu ; en même temps il refuse obstinément de prêter les siens. La signification de ces actes ressort à la fois de leur convergence et de la forme de chacun d'eux : il y a des gestes crochus qui, de très bonne heure, indiquent l'avidité. Mais il faut les replacer dans leur contexte ; dans un autre contexte, ils pourraient avoir une autre signification, exprimer par exemple l'instinct de domination, qui se traduit aussi par le ton impérieux de la voix, par la forme impérative des phrases, par des gestes de commandement ou de conquête. De même, l'acte de donner manifeste, chez l'enfant, tantôt un penchant bienveillant, tantôt l'instinct de soumission, parfois même — il est alors une sorte de potlatch — des tendances autoritaires : en prêtant ou en donnant un jouet, l'enfant s'arroge un droit sur celui à qui il le cède.

*
* *

Les instincts constituent la partie innée du caractère ou naturel. Le tempérament est au corps ce que le naturel est à l'âme ; il est l'ensemble des particularités physiques, en majeure partie innées, de l'individu. Mais le mot se prend, d'ordinaire, dans un sens plus restreint : il s'entend principalement des qualités physiologiques, connues ou inconnues, qui influent sur le caractère d'un individu, plus précisément sur son humeur, son émotivité et son énergie psychique. Le tempérament apparaît ainsi comme quelque chose d'intermédiaire entre la constitution organique et le caractère, une sorte de *vinculum*

substantiale, une synthèse des dispositions organiques annonçant et préformant dans une certaine mesure la synthèse des dispositions mentales.

Pour que la célèbre classification hippocratique ait eu la fortune qu'on sait, il faut bien qu'il y ait en elle quelque chose de fondé. On n'est pas peu surpris de constater que des philosophes et des psychologues modernes, et non des moindres, l'ont reprise, avec des modifications sans doute, mais en lui gardant quelques-uns de ses traits essentiels. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, elle est placée sous le signe de la tétrade. Sans doute il n'existe aucun parallélisme entre les tempéraments sanguin, colérique, flegmatique et mélancolique d'Hippocrate et les tempéraments digestif, respiratoire, musculaire et cérébral de Sigaud et de Mac-Auliffe : mais ici et là, ils sont quatre ; quatre aussi chez Kant, Wundt, Fouillée, etc. La classification des Anciens se fonde sur la distinction des quatre humeurs, sang, bile, pituite et atrabile, tandis qu'à partir de Stahl on tient compte des parties solides de l'organisme, en particulier des propriétés du système nerveux. S'inspirant de la théorie du ton nerveux de Henle, Wundt classe les tempéraments, selon la force et la souplesse des actions nerveuses, en tempéraments *a)* forts et prompts ; *b)* forts et lents ; *c)* faibles et prompts ; *d)* faibles et lents. Mais l'époque contemporaine a vu renaître la théorie humorale, sous cette réserve qu'on a cru découvrir cette fois les conditions déterminantes de la structure physique et du caractère dans le chimisme sanguin et dans les humeurs ou dans les hormones versées dans le sang par les glandes endocrines. Plusieurs de ces glandes agissent sur

l'excitabilité générale du corps, soit pour l'élever, soit pour la faire tomber au-dessous du niveau normal.

La doctrine humorale n'est pas incompatible avec la doctrine neurale. Les endocrines exercent une influence directe sur le système autonome, lequel comprend le parasympathique (nerf vague) et le sympathique. L'un et l'autre commandent les réactions viscérales, le nerf vague pour les ralentir, leur servir de frein et de modérateur, le sympathique pour les accélérer. L'émotion semble résulter d'un déséquilibre entre les deux organes et les deux fonctions, l'une neutralisant l'autre. L'émotivité serait donc ce déséquilibre installé par des troubles endocriniens dans la complexion de l'individu et donnant, selon que l'emporte l'une ou l'autre des deux fonctions, de l'agitation ou de la dépression chroniques. Si le système autonome régit principalement la vie végétative, le système nerveux central régit surtout la vie de relation. Or l'activité motrice offre les mêmes contrastes que l'émotivité, car le système nerveux central possède aussi une double fonction, l'une directement motrice, l'autre de régulation et d'inhibition. De là deux catégories d'actifs : les actifs à réactions brusques, du type sanguin ou bilieux, irascibles, impétueux, sujets à des impulsions violentes ou à d'ardentes passions ; les actifs à réactions lentes, répondant au type flegmatique des anciens et qui sont, selon la quantité d'énergie dont ils disposent, tantôt des indolents ou des asthéniques, tantôt des actifs réfléchis, méthodiques, maîtres d'eux-mêmes.

On retrouve ainsi, en interprétant assez largement

certaines données de la biologie contemporaine et en négligeant les types mixtes, les quatre tempéraments classiques ; mais on voit aussi qu'il n'y a pas entre eux de cloisons bien étanches et qu'il existe des affinités, d'une part entre l'émotif excitable et l'actif aux réactions brusques, d'autre part entre le déprimé constitutionnel et l'asthénique, de telle sorte que les tempéraments nettement définis se ramèneraient à trois : l'excité, le déprimé ou asthénique et le flegmatique fort, que le langage courant confond avec le flegmatique tout court.

*
* *

Or ces trois types de tempérament ne sont pas sans rapport avec les trois types de structure physique distingués par Kretschmer[1] : le pycnique, le leptosome et l'athlète.

Le tempérament se reflète dans la constitution, et c'est même l'examen de celle-ci qui fournit, d'ordinaire, le diagnostic de celui-là. Nous négligerons, faute de place, les nombreuses tentatives qui ont été faites de tout temps pour déchiffrer le tempérament, puis le caractère au moyen des apparences physiques, et nous ne considérerons que l'une des plus récentes, celle de Kretschmer. Ses recherches, qui ont suscité toute une école de caractérologues, concernent, non pas seulement la physionomie, mais le corps tout entier. La méthode en est nouvelle : elle est quantitative et comporte l'usage de la bascule, du compas, du centimètre et des statistiques : si

1. *La Structure du corps et le caractère*, trad. JANKÉLÉVITCH.

l'on ne peut décrire le visage qu'à vue d'œil et au moyen d'impressions personnelles, parfois toutes quantitatives, on peut mesurer la taille, le poids, la largeur d'épaules, le périmètre thoracique, le tour de ventre, le tour de hanches, etc. On aboutit ainsi à distinguer trois types principaux : — 1° Le type leptosome : maigre, élancé, musculature minable, mains décharnées, épaules étroites ; — 2° Le type athlétique : stature haute ou moyenne, thorax imposant, torse resserré vers le bas, squelette et muscles très développés ; — 3° Le type pycnique : forte expansion de certaines cavités viscérales (crâne, thorax, abdomen), accumulation de graisse sur le tronc, gracilité des membres, stature moyenne, tassée, visage mou et large sur un cou massif enfoncé dans les épaules, « beau ventre gras », extrémités molles, rondes, parfois élégantes et fuselées.

Quels rapports y a-t-il entre le type de structure et le caractère ? Une enquête sur les sujets normaux serait interminable et comporterait trop d'aléas, car les formes mixtes de caractères masqueraient les types purs. Il en est autrement chez les malades mentaux, qui présentent ces derniers à l'état de grossissement et en accusant les différences. Or Kraepelin a distingué deux grands groupes de maladies mentales : la folie maniaque dépressive et la schizophrénie. La première se caractérise soit par une excitation extrême, soit par une extrême dépression, l'une et l'autre chroniques et dénuées de toute motivation, soit enfin, ce qui est le cas le plus fréquent, par des oscillations rapides et injustifiées d'un de ces pôles au pôle opposé. La schizophrénie est, conformément à l'étymologie, une scission de

l'être : le schizophrène est séparé de la réalité par l'autisme, c'est-à-dire par le rêve délirant qu'inlassablement il poursuit. Or, en examinant un assez grand nombre de malades du point de vue de leur structure physique, Kretschmer a trouvé que la plupart des schizophrènes sont des leptosomes ou des athlétiques, la plupart des fous circulaires des pycniques.

Puisque, maintenant, entre les sujets sains et les malades, les différences sont surtout de degré, nous rangerons les premiers en deux catégories, les schizoïdes et les cycloïdes. Les uns et les autres présenteraient les mêmes particularités physiques que les groupes morbides correspondants. Pour ce qui est du caractère, Kretschmer les décrit par touches contrastées. Voici les cycloïdes (pour comprendre la description qu'en donne l'auteur, il faut savoir que, selon lui, ils sont rarement des déprimés constitutionnels, mais des excités, leur dépression étant secondaire) : ils sont naturels et francs, d'humeur joviale et aimable ; bien qu'enclins à la colère, ils ont bon cœur ; ce sont, dans la vie sociale, de bons vivants, aimant la compagnie, vibrant à l'unisson avec le milieu, en littérature, des réalistes et des humoristes, dans les sciences, des empiristes et des observateurs, en affaires, des réalisateurs, des hommes d'action. Les schizoïdes sont des natures froides, peu émotives, des timides, des nerveux (au sens d'Adler) et, selon qu'ils ont ou non de la sensibilité, des idéalistes passionnés et raffinés mais qui n'extériorisent pas leurs émotions, ou des despotes méchants, sujets à des colères blanches et à des haines tenaces. Ils sont, dans la vie sociale, raides, pédants, sans entrain ;

en littérature, des romantiques ; en matière scientifique, des logiciens, des idéologues, des fabricateurs de systèmes ; comme chefs, des idéalistes purs ou des calculateurs froids. Parmi les hommes célèbres, Luther, Gœthe, Balzac, Zola, Mirabeau appartiendraient au type cyclothyme ; Schiller, Michel-Ange, Kant, Voltaire, Strindberg, Robespierre au type schizothyme.

Il y a dans tout cela, en dépit des mesures, bien de l'à peu près. On s'étonnera de voir en compagnie de Schiller, de Strindberg et de Robespierre, Voltaire, le plus sociable et le moins idéaliste de tous les hommes et qui a justement rompu des lances contre les fabricateurs de systèmes (le mot même est de lui). D'autre part, la division des individus en deux groupes dont l'un, soit dit en passant, semble servir de repoussoir à l'autre, n'est-elle pas un peu artificielle ? La variété des types humains se laisse difficilement enfermer dans un couple de contraires. Et pourtant on sent bien que les rapports établis par Kretschmer existent réellement ; mais ils s'interprètent beaucoup plus qu'ils ne se mesurent. Essayons donc de les interpréter.

Revenons à notre division tripartite des tempéraments : l'excité, le déprimé et le flegmatique. Il est vraisemblable que le tempérament influe sur la structure du corps, plus vraisemblable encore qu'ils dépendent l'un et l'autre des mécanismes endocriniens. Quoi qu'il en soit, la leptosomie reflète un tempérament asthénique, une faible vitalité. Que l'asthénique croisse en longueur plutôt qu'en largeur, cela tient à ce que le développement en longueur échappe en grande partie à la variabilité individuelle et n'est

guère soumis, dans l'ensemble, qu'à des conditions de race : les gens du Nord sont plus grands, quel que soit leur tempérament individuel, que les Celtes ou les Ibéro-insulaires. La vigueur physique se manifeste, au contraire, par l'épanouissement du visage et des formes ou par le développement des muscles, donnant ainsi, d'un côté le pycnique, de l'autre l'athlète : l'excité et le flegmatique.

Il est assez évident que le tempérament et la structure physique du déprimé ou asthénique le prédisposent au rêve. Il y a des chances pour qu'il soit un désadapté et un refoulant qui aspire à la puissance, comme la plupart des faibles. Aussi demandera-t-il à la vie intérieure, à la pensée sous toutes ses formes, des compensations aux satisfactions que la vie lui refuse et, s'il arrive à l'action, ce sera après l'avoir mise en formules, érigée en doctrine. Au contraire, le tempérament et la structure du pycnique et de l'athlète les prédisposent à l'action, mais non point au même genre d'action. Le pycnique est essentiellement un excité, s'il est vrai que, comme le pense Kretschmer, de ces deux pôles, l'excitation et la dépression, la première soit de toute façon le pôle positif. L'excitation est le propre des bons vivants, elle est expansive et sociable, elle se dépense dans la joie ou dans la colère, mais aussi s'use vite et, par son excès même, se tourne en abattement et en mélancolie. Elle engendre des actes impulsifs et s'oriente de préférence vers le dehors, parce qu'elle ne laisse guère de loisirs à l'introspection et à la méditation. Quant à l'athlète, généralement flegmatique parce que la conscience qu'il a de sa force physique va de pair avec la maîtrise de soi, on conçoit qu'il soit

peu impulsif, propre à l'action froide et méthodique.

Les affinités entre l'asthénie et la schizophrénie, entre l'excitation et la folie circulaire s'expliquent aisément. La schizophrénie éclate lorsque le divorce s'accentue entre la vie intérieure et la vie de relation et que le rêve, devenu plus fort que la réalité, ne trouve plus en elle ses réducteurs accoutumés. De même, la folie circulaire n'est qu'une aggravation de la cycloïdie. En revanche, on ne voit aucun rapport direct entre l'athlétisme et la schizophrénie, et il est probable qu'en fait il n'y en a pas. Mais la constitution morbide est un facteur en partie indépendant des précédents et, de plus, polymorphe. Or il y a incompatibilité entre l'athlétisme et la folie maniaque-dépressive, s'il est vrai que, comme l'expérience semble le prouver, l'athlète soit d'ordinaire, en même temps, un flegmatique. En revanche, le rêve peut lui être, comme à l'asthénique, mais pour des motifs occasionnels, un refuge : refuge peu sûr où la folie le guette, s'il y est prédisposé. Quoi qu'il en soit, ce serait par accident que les hommes de ce tempérament deviendraient des schizophrènes.

Outre des renseignements, il y a un enseignement à tirer des travaux de Kretschmer et de son école : c'est que le corps et l'esprit forment dans l'individu un tout indivisible et que le premier symbolise avec le second. Nous étions arrivé, par d'autres voies, à la même conclusion.

Chapitre V

Les influences sociales

On concédera volontiers aux psychologues « sociologisants » que les manières de penser et de sentir d'un individu portent l'empreinte du milieu ou des milieux dont il fait partie. Mais, tout d'abord, l'action des milieux s'exerce dans le cadre des penchants innés ; en second lieu, l'individu ne la subit pas passivement.

*
* *

Les penchants innés dans le cadre desquels elle s'exerce sont humains plutôt que collectifs : l'égoïsme, l'altruisme, la curiosité, l'instinct grégaire, etc. ne sont d'aucun pays, d'aucun groupe particulier. Qu'ils aient besoin, pour éclore, de la vie en commun ne prouve pas qu'ils relèvent de la psychologie collective, mais seulement qu'il existe une solidarité entre les hommes. Il en existe une, plus générale encore, entre les vivants : la biosphère déborde et enveloppe la noosphère ; serait-elle un cadre social ? Des instincts poussent les hommes, ainsi que les animaux d'un grand nombre d'espèces, à vivre ensemble, à coopérer aux mêmes tâches ou à se combattre ;

ils les prédisposent, soit à commander, soit à obéir ; de toute façon, ils conditionnent la vie sociale bien plus qu'ils n'en dépendent. C'est seulement lorsqu'ils commencent à se différencier en conformité avec les exigences des divers milieux que le rôle de la sociologie commence.

Il n'est pas douteux que la société exerce une action uniformisante : les sentiments, les opinions, les préjugés des hommes parmi lesquels nous vivons nous pressent de toutes parts, tendent à pénétrer en nous par tous les moyens, depuis les contraintes de l'éducation jusqu'aux suggestions de la mode et de l'exemple et à la lente infiltration des idées qu'une propagande insidieuse nous verse chaque jour par la presse ou par la radiophonie. Déjà une langue porte l'empreinte d'un génie national et en marque à son tour la mentalité des individus qui la parlent. Elle transmet en même temps des traditions et des usages. On dit couramment aux États-Unis que, dès la seconde génération, les descendants des immigrants polonais ou lithuaniens ne se distinguent plus extérieurement des Américains de vieille souche. Les ressemblances ne sont sans doute encore que superficielles ; mais voici maintenant l'imprégnation littéraire, qui représente un second degré d'assimilation culturelle : chaque pays a sa littérature propre qui enfonce dans les deux couches géologiques de sa mentalité, manières communes de penser et de sentir reposant à leur tour sur de communes manières de vivre. Par ces influences combinées, auxquelles il faudrait joindre celles du milieu physique, de la race, de la communauté des souvenirs, parfois de l'idéal, l'individu participe plus ou moins de l'âme collective.

Mais il faut qu'il se les approprie comme il s'approprie les impressions qu'il reçoit du milieu physique. L'assimilation subjective intervient déjà dans la simple imitation ou dans la suggestion : on n'imite pas normalement les actes pour lesquels on a de la répugnance ; même en état de somnambulisme, un sujet résiste aux suggestions qui vont à l'encontre de ses penchants les plus forts. Binet raconte qu'un jour Charcot voulut faire souscrire à l'une de ses hypnotisées une reconnaissance de dette d'un million ; l'énormité du chiffre provoqua de la part du sujet une résistance invincible, et il fallut se contenter d'une dette de cent francs. Nous sommes tous plus ou moins semblables à l'hypnotisée de Charcot : nous ne souscrivons aux exigences de la société, si impérieuses soient-elles, que dans les limites tracées par nos dispositions intérieures. Encore y a-t-il des sujets, les réfractaires, les insoumis, les insociables, qui renient des dettes authentiques.

Il y a une assimilation subjective et psychologique sans laquelle serait impossible le phénomène proprement sociologique de l'assimilation des esprits. Les facteurs personnels ont, dans la première, un rôle important. On parle de contraintes collectives, de pressions sociales. Il n'est pas douteux qu'elles existent ; mais on observe aussi chez les individus une complaisance plus ou moins grande à leur égard et qui est quelque chose de personnel. Tous les hommes ne sont pas également disposés à se soumettre aux coactions collectives et ne subissent pas également le prestige de la société. N'y aurait-il pas quelque chose d'un peu conventionnel dans l'idée que Durkheim se fait de ce prestige ? Le fait que la

société est la détentrice des valeurs spirituelles n'entre que pour une faible part dans le conformisme social : notre admiration irait plutôt, comme l'a vu A. Comte, aux grands hommes qui ont créé ces valeurs. Ce qui fascine la plupart des individus, c'est la force sociale, à laquelle ils ont conscience de participer et devant laquelle s'exalte leur volonté de puissance : elle s'exalte au maximum à la vue d'un régiment qui défile musique en tête. Si d'autres sont surtout fiers de la culture, de la civilisation, de l'histoire de leur pays, c'est parce qu'ils les opposent à d'autres cultures, à d'autres civilisations, à d'autres histoires. Comme le moi de Fichte, le moi social ne se pose nettement qu'en s'opposant un non-moi. Cette opposition nourrit l'esprit de famille, l'esprit de corps, l'esprit de caste, le nationalisme. Non qu'elle suffise à les constituer, ni qu'ils lui doivent ce qu'ils ont de meilleur ; ils lui doivent ce qu'il y a en eux d'agressif et peut-être de plus efficace. Les sentiments sociaux ne traduisent pas seulement des harmonies, mais encore des rivalités sociales. D'où leur diversité, qui tient aussi aux idiosyncrasies individuelles. Il se produit les combinaisons les plus variées de l'instinct grégaire, du besoin de soumission ou du besoin de domination avec l'intérêt, la vanité, l'ambition.

L'une des plus curieuses est le snobisme. C'est une vanité à base de conformisme grégaire. Le snob cherche moins à briller qu'à se modeler sur les autres membres du groupe, à reproduire aussi exactement que possible le type de son espèce sociale. Attentif à la mode, esclave des usages, il borne son originalité à en outrer la stricte observance. Il ne manquerait

pas un concert élégant, ni la conférence d'un académicien, ni la première d'une pièce à laquelle les journaux ont fait de la réclame. Il se rend, sitôt qu'elle est ouverte, à une exposition de peinture, et son bonheur est complet si on le voit au vernissage. Il va, non où ses goûts personnels le conduiraient, mais où il convient d'aller et où il rencontrera des gens de son milieu qui témoigneront ensuite de sa présence. Ses préférences sont celles de la mode, et le mot « chic », qu'il emploie volontiers, désigne, non ce qui est beau ou joli en soi, mais ce qui l'est au jugement du monde.

Les dispositions sociales sont de deux sortes. Les premières se composent de tendances qui convergent vers l'un des groupes dont l'individu fait partie ou vers des fins de ce groupe : ainsi le patriotisme, l'amour de la petite patrie, les passions sociales, politiques, etc. Les autres mériteraient plutôt le nom de dispositions communes. Communes aux membres du groupe, mais sans avoir celui-ci pour objet. Les unes et les autres se manifestent surtout quand les individus pensent, sentent et agissent collectivement, plus généralement dans les rapports sociaux autres que ceux de la famille et de l'intimité. Tarde[1] a remarqué que les caractères ethniques sont beaucoup plus frappants dans une foule anglaise ou française que chez un Français ou un Anglais pris à part. C'est que, dit-il, dans la foule, les similitudes ethniques s'additionnent, tandis que les différences individuelles s'émoussent. Mais la meilleure raison de l'émergence des ressemblances ethniques dans les

1. *L'Opinion et la foule*, p. 14.

manifestations de la vie sociale, c'est qu'elles sont partiellement les produits de celles-ci : comme tous les modes actifs de la vie mentale, les dispositions sociales s'activent dans les situations du genre de celles où elles ont pris naissance.

Elles consistent en des systèmes de tendances qui, prises séparément, ne sont pas nécessairement caractéristiques d'un peuple. On parle volontiers de l'égoïsme anglais et de la générosité française. Ces jugements n'ont rien d'absolu. L'égoïsme de l'Anglais se révèle surtout quand il est en liaison avec son insularisme, qui est la forme propre de son sentiment national ; de même, la générosité française se développe sur le plan politique en s'alliant avec cet universalisme moral qui est juste l'opposé de l'insularisme anglais. Beaucoup d'étrangers ont été frappés de la singulière combinaison d'individualisme et d'universalisme, de générosité intellectuelle et de réserve dans les rapports sociaux qui se constate chez les Français : le même homme qui professe des idées égalitaires et démocratiques reste fermement attaché aux privilèges de sa caste ou de son rang et garde ses distances. C'est cet alliage, avec les limitations qu'il impose à chacun de ses composants, qui est la marque du Français.

Les influences sociales agissent surtout dans cette région moyenne de la mentalité qui est intermédiaire entre l'affectivité profonde et l'intelligence pure ; elles nous façonnent des manières générales de penser et de sentir, en liaison les unes avec les autres et qui sont générales au double sens du terme : orientées vers tout un groupe d'objets, communes à tout un groupe d'hommes. Tels, chez le Français, le

goût des idées claires, l'humeur frondeuse, le penchant à l'ironie et au badinage, cette sociabilité un peu superficielle qui fait aimer la société principalement pour le plaisir de causer et de se confier. Mais la mentalité déteint à la longue sur le caractère, les dispositions sociales réagissent sur les penchants personnels. La légèreté française n'est pas un mythe ; d'autre part, elle n'est pas la légèreté en soi, absolue, qui se rit de tout, néglige également tous les devoirs ; elle a ses limites et son domaine propre qui est en gros celui de la religion, de la politique et de l'amour. Encore n'exclut-elle ni le sentiment religieux, ni le patriotisme, ni même le plus souvent la dignité de la vie familiale ; elle est plus marquée dans les propos et dans les écrits, principalement au théâtre, que dans les mœurs. Mais enfin il n'est pas douteux qu'à certaines époques au moins, la littérature reflète les mœurs, qui expriment elles-mêmes le caractère, et qu'en tout temps le Français moyen a montré quelque négligence dans l'accomplissement de ses devoirs civiques et une indulgence excessive aux péchés de la chair. Tout le monde connaît le souci que l'Anglais a de ses aises et de son confort et le sans-gêne dont il fait preuve, sur le continent surtout, à l'égard d'autrui. Plutôt qu'un trait d'égoïsme, c'est une manifestation de son insularisme, d'une disposition à croire, même dans un wagon de chemin de fer ou dans un hôtel surpeuplé, que des mers continuent à l'isoler du reste du monde ; mais c'est bien un trait de caractère.

* * *

Le caractère individuel participe donc à l'âme collective ; mais il faut se garder de considérer celle-ci comme une entité, ce qui arrive lorsqu'on néglige la part que l'individu prend à sa formation. On est tenté alors de la croire homogène, — et elle ne l'est point, — ou de penser qu'elle se réfléchit dans l'âme individuelle comme dans un miroir, ce qui est également faux. Si, au lieu d'envisager la société dont le nom s'écrit ou devrait s'écrire avec une majuscule, on observe les cellules dont elle se compose, on voit que la plupart d'entre elles naissent d'une coalition d'individus ; or on se coalise pour quelque chose, mais aussi généralement contre quelqu'un. Un clan littéraire, une secte religieuse ou politique, un club aristocratique commencent par être fermés, particularistes, exclusifs, parfois secrets. Ce sont de petites cellules sociales, jalouses de leur indépendance, de leur individualité, de la supériorité qu'elles s'attribuent sur les autres, sans cesse occupées à maintenir leur cohésion interne et à écarter le profane. Les groupes politiques montrent, au début, le même exclusivisme : ce sont des tribus, puis des cités rivales les unes des autres, ou des peuples disséminés dans un grand territoire, séparés par leurs coutumes, qui ne fusionnent que peu à peu dans une grande unité nationale et même ne fusionnent jamais complètement, bien qu'entre eux puisse s'établir une harmonie de plus en plus grande. L'âme collective d'une nation est ainsi une synthèse de forces collectives distribuées dans des groupes partiels différents et dans des territoires distincts, quoique voisins, plus ou

moins accordées entre elles et dont aucun individu pris en particulier ne nous donne une expression complète. En tout Français, il y a d'abord un Français sans doute, qui retient quelque chose du caractère national, mais aussi un catholique ou un protestant ou un incroyant peut-être affilié à une société de libre-pensée, l'habitant d'une province ou de la capitale, d'une ville ou d'un village, un bourgeois ou un ouvrier exerçant telle profession ou tel métier, membre d'un cercle ou d'un syndicat.

Si une société prise à part encadre et uniformise, les interférences de milieux contribuent à individualiser. Les grands romanciers le savent bien : ils ne manquent pas, pour mieux caractériser leurs personnages, de les situer au confluent de diverses influences sociales. Grandet, par exemple, est un tourangeau qui a l'esprit clair de sa province ; c'est aussi un riche bourgeois qui a été, sous le Consulat, Monsieur Grandet, le maire de Saumur, ce qui lui permet de fréquenter le président Cruchot et le banquier des Grassins ; c'est encore un ancien tonnelier, dont le bredouillement diplomatique et le bégaiement affecté peuvent être attribués à un défaut d'éducation. Tous les personnages de *Madame Bovary*, sauf peut-être Mme Bovary elle-même, sont ainsi différenciés par des caractéristiques locales et sociales.

Elles peuvent se contrarier mutuellement. Il n'y a pas toujours harmonie entre le milieu où l'on fréquente et le milieu où l'on vit, ni entre le milieu où l'on vit et celui d'où l'on est sorti. Et lorsque, à ce dernier, nous relient encore les fils invisibles tissés par l'hérédité, l'habitude, la mémoire, la tradition, il faut s'attendre à des conflits intrapsychi-

ques. Les déracinés sont des gens qui, n'étant pas encore moralement installés dans le pays où ils ont planté leur tente, ne sont de nulle part. Ils sont souvent, en outre, des déclassés, en transfert ou en rupture de classe, qui ne sont pas encore moralement intégrés au milieu dont ils sont socialement membres : ouvriers sans travail qui se mêlent aux rôdeurs, paysans ayant quitté le champ pour l'usine, petits patrons tombés au rang d'employés, bacheliers sans situation, bourgeois déchus. De là une sorte de métissage moral, deux mentalités qui se mélangent : le déclassé apporte malgré lui les souvenirs, les habitudes et parfois le regret ou la haine du milieu d'où il vient dans un milieu nouveau dont il ne possède pas encore les traditions et dont il s'assimile, en attendant, les faiblesses et les tares. Le déclassé est un incapable ou un malchanceux et, dans tous les cas, un mécontent et un aigri, enclin à intellectualiser son dépit, à le convertir en idées générales et ayant perdu, à moins qu'il n'ait pas eu le temps de l'acquérir, le sens des intérêts sociaux.

*
* *

A l'influence du milieu s'ajoute celle du moment, qui est, selon Taine, le poids du développement antérieur, la pression du passé sur l'avenir. Nous référant à notre conception des tendances et des idées-forces, nous définirons le moment : l'ensemble des tendances collectives, c'est-à-dire des idées-forces, des croyances, des traditions apportées du passé par des courants ininterrompus bien que par intervalles invisibles, prises en outre dans leurs interférences

et leurs interactions, en tant qu'elles s'opposent ou se coalisent, exercent une poussée les unes sur les autres et font effort pour se systématiser ou aboutir à un équilibre. Ces courants, encore épars dans l'opinion publique, confluent dans l'âme individuelle et s'y heurtent avec plus ou moins de violence. Des conflits se produisent entre les traditions familiales et l'enseignement des maîtres, entre la famille et l'école, entre les divers enseignements, entre la culture livresque et l'expérience personnelle, entre les traditions au sens étroit ou idées anciennes et les idées nouvelles. On propose à l'adolescent, puis au jeune homme des idéaux littéraires ou politiques ou sociaux qui sont en désaccord et entre lesquels il doit choisir. Conflits souvent émouvants d'où peut jaillir quelque chose de nouveau, une autre harmonie.

Pour bien comprendre l'action du moment social, il faut tenir compte en particulier de la lutte des générations les unes contre les autres. Chaque génération tend à prendre le contre-pied de celle qui la précède immédiatement. Il en est ainsi, non seulement dans les générations proprement dites ou familiales, les enfants affichant volontiers des goûts et des principes opposés à ceux de leurs parents, mais peut-être plus encore dans ce qu'il faut bien appeler, avec Victor Giraud, Thibaudet et surtout Mentré, qui leur a consacré une pénétrante étude[1], les « générations sociales ». Ces changements s'expliquent par la psychologie des âges et aussi par les rythmes affectifs, par la facilité avec laquelle, sous l'influence de la mode et du besoin de nouveauté, les idées se rem-

1. *Les Générations sociales*, Paris, 1920.

placent. Ils affectent surtout la mentalité, mais retentissent aussi sur le caractère. Sophie Kovalewsky dans ses *Souvenirs d'Enfance*, Tourguéniev dans *Pères et Enfants* nous ont dépeint deux générations russes qui, entre 1860 et 1870, n'ont ni les mêmes goûts, ni le même idéal, ni les mêmes penchants. La lutte des générations et les rythmes collectifs contribuent ainsi à donner à chaque époque sa physionomie propre et à former le moment social.

Le caractère individuel dépend par suite de l'époque dans laquelle vit l'individu. On a plus ou moins, avec l'esprit de son milieu, l'esprit de son temps. Ce dernier, dans les périodes inquiètes et troublées, présente quelque incohérence et, dans les périodes d'ordre et de stabilité morale, une unité plus grande. Les fluctuations de l'âme collective se reflètent inégalement dans les consciences individuelles. Parmi celles-ci, les plus transparentes sont les plus émotives, les plus sensibles, les plus nerveuses : Musset est plus touché par le mal du siècle que Balzac ou même que Chateaubriand, pour qui c'est surtout, sans le nom encore, un thème littéraire. Les gens cultivés participent davantage aussi à la mentalité de leur génération, les uns pour l'exprimer seulement, les autres pour la dépasser. Ce second cas est celui des grands hommes qui servent de guides et de maîtres à leur génération. Leur mentalité se trouve au confluent de tous les courants d'idées qui aboutissent à leur temps, mais se forme aussi en opposition avec eux. Le grand homme est celui en qui se croisent et s'intègrent le plus grand nombre d'idées ambiantes et qui les soumet ensuite par la réflexion à l'élaboration la plus complète et la plus originale.

L'expression « être de son temps » a un sens bien moins fort quand on l'applique au commun des hommes. On trouve partout des gens qui sont incontestablement de leur pays, mais qui ne sont de leur temps, même quand ils sont abonnés à un quotidien et possèdent un poste radiophonique, que par leur état civil. C'est que les sentiments vont moins vite que les idées, et que les courants sociaux transmettent surtout des idées, qui n'ont pas les mêmes résonances affectives dans tous les esprits. Chez les esprits peu ouverts, elles ne sont pas saisies en elles-mêmes, mais seulement par les vagues correspondances qu'elles ont avec des sentiments anciens. Des plus modernes théories politiques ou sociales, l'ouvrier moyen ne retient que ce qui s'accorde aux thèmes permanents de son affectivité. Et, dans toutes les sphères, se rencontrent des gens dont la pensée n'est pas accordée à leur temps et en qui revivent, non pas seulement le caractère, mais la mentalité d'un lointain aïeul. L'influence du moment est moins constante et moins générale que celle du milieu.

Chapitre VI

Les âges de la vie

De l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à l'âge mûr, on voit changer les rapports qu'entretiennent entre eux les principaux éléments de la personnalité, ces éléments dont le caractère présente justement la synthèse.

*
* *

L'enfance dure jusque vers la douzième année. Extérieurement, c'est une période d'acquisition et d'apprentissage : acquisition de la perception et du langage, apprentissage du mouvement, formation d'habitudes de toute espèce, motrices, comportementales, mentales et sentimentales. L'enfant apprend à conformer autant que possible sa conduite et ses propos aux conduites et aux propos de l'adulte. Il y est contraint par sa famille, qui est son milieu naturel, il y est porté par l'instinct d'imitation. De plus, les intérêts généraux qui dominent son activité, du moins dans les toutes premières années, l'orientent vers le dehors : ce sont d'abord les intérêts perceptifs, puis des intérêts linguistiques étroitement unis aux précédents, puisque c'est en asso-

ciant des noms aux objets qu'il complète son éducation sensorielle. L'enfant apprend à connaître le monde avant d'apprendre à se connaître soi-même. Aussi vit-il dans le présent et non dans le passé. Il ne se souviendra guère, dans la suite, des événements qui ont marqué les quatre premières années de son existence ; du moins il n'en gardera que très peu de souvenirs conscients. Sa mémoire, presque exclusivement prospective, prolonge le passé dans le présent, en retient surtout des images dynamiques, des préperceptions, qu'elle projette au-devant des données nouvelles : c'est le mécanisme de l'assimilation subjective. Les enfants sont toujours en quête d'impressions qu'ils convertissent en schèmes et en schémas de perception.

Ils découvrent la vie sans y penser. Leurs penchants papillonnent d'objet en objet sans se fixer, engendrant des désirs éphémères qui ne s'intègrent guère les uns aux autres. Jusque vers quatre ou cinq ans, ils ne sont guère capables de persévérer dans la poursuite d'une fin qu'ils ont spontanément choisie. Leurs sentiments s'éparpillent dans les choses et ne séjournent en aucune d'elles ; bien des fois on s'est étonné ou même scandalisé de la facilité avec laquelle ils oublient.

Quand les psychologues parlent de l'égocentrisme de l'enfant et disent qu'il rapporte tout à lui-même, cela ne doit pas s'entendre des trois premières années de sa vie. A cet âge, il tend, au contraire, à s'absorber dans les choses, il s'intéresse à tout ce qui l'entoure et ne possède pas encore une conscience nette de sa personnalité. Il a des élans de sympathie, de pitié, qu'il étend, comme l'ont montré tous les bons

observateurs, Stern entre autres, aux animaux et même aux choses inanimées. S'il est égocentriste dans cette période, c'est parce qu'il ne réussit, dans son effort de sympathie vers les choses, qu'à projeter en elles ses propres émotions. L'enfant de Scupin, voyant la cuisinière en train de plumer un poulet, exprimait la crainte qu'il ne prît froid[1] : cette pitié inopportune qui, dans une volaille morte, fait revivre une impression désagréable de nudité glacée donne une idée assez exacte de la bienveillance de cet âge, qui n'est qu'une sorte d'expansion du moi, un rayonnement d'affectivité personnelle.

Mais, d'assez bonne heure, la conscience du moi apparaît. Les psychologues de l'enfance[2] placent aux environs de l'âge de trois ans la « crise de la personnalité ». C'est le moment où l'enfant devient timide, ombrageux, jaloux d'un petit frère ou rétif à l'autorité qu'un plus grand prétend exercer sur lui. Il commence à s'opposer aux personnes de son entourage et tend à affirmer sa personnalité naissante. Conscient de son infériorité à l'égard de l'adulte, il s'efforce de la compenser par des attitudes avantageuses, parfois par la désobéissance ou par le négativisme : chez des enfants de cet âge qui ne sont pas particulièrement indociles, le *non* et le *si* (qui conteste une négation) sont d'un emploi trois ou quatre fois plus fréquent que le *oui*. Fort occupé d'établir des comparaisons, l'enfant ressent avec une extrême vivacité n'importe quelle infériorité physique ou

1. Cité par STERN, *Psychologie der frühen Kindheit*, p. 331.
2. Charlotte Bühler par exemple, et auparavant même, Bernard PÉREZ dans *Les Trois premières années de l'enfant*, Paris, 1892.

vestimentaire dont il est ou se croit affligé ; tous les regards qui se fixent sur lui multiplient la honte qu'il en éprouve ; de là quelque sauvagerie, chez certains un penchant prématuré à la solitude qui peut marquer profondément le caractère ou disparaître en même temps que le complexe d'infériorité.

Deux mouvements opposés, l'un centrifuge, l'autre centripète, se rencontrent et interfèrent ainsi dans l'âme enfantine, le premier d'expansion et de tendresse, le second de rétraction et de reprise de soi. Cela compose à l'enfant une âme moins lumineuse que ne le croient les observateurs naïfs ; déjà elle porte en elle le germe des futurs conflits. Le plus aigu est sans doute celui des habitudes de soumission imposées par les pressions familiales avec le penchant à l'affirmation personnelle. Adler[1] pense qu'un conflit de ce genre est à l'origine de tous les troubles névrotiques ; il est probable qu'il y a une autre source de désordres : les fixations émotionnelles de tendances, sexuelles par exemple, sur une représentation, refoulée ou non refoulée, qui, de toute façon, pervertit l'imagination enfantine.

Dans les troubles qui proviennent d'un complexe d'infériorité, le sujet forge une « fiction dirigeante » qui compense, dans le domaine de l'imagination, les insuffisances de la vie réelle. Chez l'enfant normal, elle existe aussi et se donne carrière dans le jeu, qui permet toutes les fictions et qui, selon une idée déjà émise par Konrad Lange, est une revanche de la réalité. Le jeu remplit, du reste, d'autres offices.

Des deux courants opposés qui parcourent l'âme

1. Voir *Le Tempérament nerveux*, trad. Roussel.

enfantine, c'est, selon le tempérament, l'éducation et les circonstances, tantôt l'un, tantôt l'autre qui l'emporte. On voit apparaître, dès la seconde enfance, deux types d'orientation générale de la mentalité et du caractère. Binet[1] distinguait déjà un type observateur, d'esprit réaliste et positif, et un type imaginatif, porté au rêve et à la contemplation. Cette distinction, qui ne concernait encore que l'intelligence, devient chez Jung[2], où elle sert à concilier Freud et Adler, celle de l'extraverti et de l'introverti. Deux mentalités, presque deux caractères opposés. L'extraverti continue le mouvement qui porte l'enfant à se fondre dans les choses : son attention s'oriente naturellement vers le monde extérieur ; il est sociable, expansif, bienveillant, mais aussi inconstant, ami de la mode, du changement, de toutes les nouveautés. L'introverti est pétri d'amour-propre, indifférent au monde extérieur, abstrait, distrait, attentif seulement à son moi propre ; c'est un théoricien ou un rêveur, un idéaliste et souvent un chimérique, inadapté au réel. On voit aussitôt que l'extraverti et l'introverti de Jung rappellent respectivement le cyclothyme et le schizothyme de Kretschmer. Mais il ressort en outre des remarques précédentes que l'orientation générale du caractère ne dépend pas seulement du tempérament et de la structure physique, mais encore des premières expériences de la vie : autant qu'une disgrâce physique, une excessive sévérité familiale peut amener l'enfant à se replier sur lui-même.

1. *Les Idées modernes sur les enfants*, p. 265.
2. *Psychologische Typen*, Zurich, 1921.

La troisième enfance, qui succède, dans la huitième année, à une crise de croissance, se marque psychologiquement, chez l'enfant normal, par un retour à l'équilibre : c'est, selon Claparède, la période des intérêts spéciaux et objectifs. La distinction entre le moi et le non-moi est à ce moment achevée, et la conception que l'enfant se fait du monde se déleste progressivement de ses éléments égocentriques, animistes et anthropomorphiques, tandis que ses modes de pensée s'éloignent de l'autisme et du syncrétisme de la phase précédente pour se rapprocher des modes adultes. Dans le même temps, sous l'influence du milieu scolaire, qui est un milieu d'égaux, l'enfant acquiert le sens de l'entr'aide, de la coopération et de la solidarité. Au réalisme moral de la seconde enfance caractérisé, comme l'a montré Piaget[1], par le respect de la consigne comme telle et par l'hétéronomie, succède un état dans lequel les règles morales, comprises et acceptées, s'intériorisent et où l'on voit surgir la notion nouvelle d'une justice distributive fondée sur l'égalité et sur la réciprocité.

* * *

La crise physiologique de la puberté remet tout en question. L'adolescence est-elle cette « seconde naissance » dont parle Rousseau et que Stanley Hall a redécouverte ? L'idée du *new-birth* est à peu près abandonnée : en fait, il y a autant de coupures dans le développement de la personnalité que de crises d'orientation. Mais il est naturel que les transforma-

1. *Le Jugement moral chez l'enfant*, chap. II et III.

tions qui se produisent dans les organes génitaux entraînent des modifications sérieuses du caractère. Pour bien comprendre celles-ci, il faut tenir compte du milieu dans lequel vit l'adolescent et, en outre, de son milieu intérieur. Psychologiquement et socialement, il est encore un enfant soumis aux mêmes contraintes sociales, ou peu s'en faut, que dans un âge plus tendre ; mais c'est un enfant en qui s'éveillent, avec des instincts nouveaux, le sens critique et qui le tourne contre ses parents et ses maîtres. Il perçoit leurs insuffisances, leurs faiblesses, leurs contradictions. Comment ne serait-il pas enclin à discuter l'autorité qu'il subit et ceux qui la détiennent ? Il sent ses forces accrues, son corps plus souple et plus puissant ; en prêtant l'oreille à ses voix intérieures, il entend l'appel de l'amour et de l'aventure et, partout, il se heurte aux barrières que la société lui oppose. Comme la plupart des activités de l'adulte lui sont interdites, il cherche des compensations du côté de la pensée, et comme il n'a pas assez de maturité intellectuelle pour raisonner son cas, ces compensations, il les trouve dans l'imagination, dans les jeux de la rêverie. Les confidences qu'il lui arrive de rédiger dans un journal intime[1], veulent être et sont parfois de bonnes analyses psychologiques, mais elles prennent plus ordinairement l'allure d'effusions romantiques, d'épanchements sentimentaux. Mais ce que le journal ne relate pas, ce sont les fictions où se complaît l'imagination de l'adolescent et que ses désirs suscitent. La rêverie assume maintenant la fonction compensatrice

1. Voir en particulier MENDOUSSE, *L'Ame de l'adolescent* et *L'Ame de l'adolescente*.

du jeu, lequel change d'allure et tourne au sport.

Les désirs se précisent en se réalisant dans les images ; en même temps ils s'éprouvent et mesurent leur puissance. C'est une période confuse et effervescente, par certains traits encore toute proche de l'enfance. L'adolescent projette ses dispositions intimes dans la nature et dans les œuvres d'art : il chérit les solitudes et les nuits à demi-obscures parce qu'elles sont propices à ses rêveries ; comme Emma Bovary, il cherche « des émotions et non des paysages » et, volontiers, aime la littérature « pour ses excitations passionnelles ». L'amitié est, à ce moment, un des sentiments qui donnent les plus belles fleurs. Négligeons les cas où elle se teinte plus ou moins d'érotisme. Elle répond à un besoin de se confier que l'adolescent ressent fortement, parce qu'il est riche d'aspirations indécises qui se précisent et s'éprouvent en s'exprimant. Bien des pensées qui lui viennent l'inquiètent ou l'effrayent lui-même, et il se rassure s'il en trouve un écho chez son confident, devenu dès lors un complice. Des liens analogues se nouent souvent entre deux frères, plus souvent entre un frère et une sœur : Frédéric II et sa sœur Wilhelmine, Chateaubriand et Lucile, deux exemples de ces singulières relations fraternelles où il y a de la tendresse, parfois un peu trouble, et un synchronisme affectif, la collusion de deux sensibilités froissées et de deux inquiétudes.

Les jeunes gens et, plus encore, les jeunes filles forment parfois des bandes, tantôt folâtres, tantôt sérieuses, rassemblées par un même secret, par des projets dont l'adulte est exclu, ou simplement par une complicité tacite faite d'une communauté de

pensées qui ont à peine besoin d'être échangées pour être comprises, qui surgissent simultanément, par les mêmes mécanismes, et provoquent les mêmes émotions, les mêmes éclats de rire. Ces groupes ont une autre signification. On s'assemble pour accroître sa puissance ou pour le plaisir de la sentir accrue. Le grégarisme, d'ailleurs intermittent, de l'adolescent et qui alterne avec le besoin de solitude, est une manifestation de sa volonté de puissance, un aspect de son attitude protestataire.

Goût passionné de l'indépendance, irritation secrète ou déclarée contre les contraintes familiales, scolaires, plus tard contre les traditions, les coutumes, la société tout entière, désir de paraître original, d'étonner le monde, goût du singulier et de l'exceptionnel, exaltation de l'individualisme, culte du moi, tels sont les principaux traits de la révolte juvénile. La crise d'originalité, si bien décrite par Maurice Debesse[1], revêt les formes les plus diverses. Elle s'affirme dans le maintien : manières avantageuses, attitude arrogante ou méditative, airs pen-chés, poses ou mines variées, — dans le costume, recherché ou volontairement négligé, mais visant au cachet personnel, — dans le comportement, souvent extravagant et, plus encore, dans le langage, hérissé de mots argotiques et qui tend au jargon, — dans les goûts littéraires et artistiques, qui se forment, du moins chez le jeune homme à prétentions intellectuelles, en opposition avec les opinions admises, — dans l'étalage romantique du moi, que l'adolescent ne se lasse pas de commenter, d'exposer,

1. *La Crise d'originalité juvénile*, Alcan, 1936.

de démontrer, avec une sorte de narcissime moral et l'air de croire qu'il ne lui arrive que des choses extraordinaires, inouïes du reste des hommes.

Pour que le tableau fût plus ressemblant, il faudrait y mettre des nuances et tenir compte de la diversité des adolescents. Plusieurs d'entre eux ne sont qu'à moitié dupes des airs et des grands airs qu'ils se donnent ; ils gardent confusément le sentiment de leur inexpérience et de leur ignorance, et il se produit des compromis entre ce complexe d'infériorité et l'orgueil juvénile. Le cynisme est un de ces compromis : plus d'un affecte de railler tout haut un idéal auquel, dans le secret de lui-même, il croit de toutes ses forces ; il blague l'amour, et il y a quelque part une femme pour laquelle il brûle d'une flamme romanesque. Plus préoccupées encore de l'amour, les jeunes filles s'en défendent, dans leurs rapports avec les garçons ou même entre elles quand elles parlent d'eux, par une ironie toute prête à se changer en dépit lorsqu'elles l'exercent contre quelqu'un qui leur plaît et qui en use à son tour. D'autre part, bien que l'imagination, à cet âge, fuse en représentations de toute sorte, le rêve de l'adolescent ne va pas tout à fait à l'aventure, mais dans la ligne tracée par les penchants dominants et aussi par le moment social : François Mauriac remarque que, parmi les jeunes gens, les uns sont de la lignée de Saint-Preux, de Werther et de René, tandis que les autres appartiennent à « la postérité stendhalienne et balzacienne de Bonaparte : Rastignac, Rubempré, Marsay, Julien Sorel[1] ». Enfin

1. *Le Jeune homme*, p. 21.

il faut tenir compte des adolescents nés avec une âme de vieux et qui n'ont pas le goût du rêve et, en outre, de ceux qui n'en ont pas le loisir et que, dès la sortie de l'enfance, le champ ou l'atelier prennent tout entiers. Chez ces derniers, la révolte juvénile est moins apparente ou revêt au contraire des formes plus brutales : c'est entre quinze et dix-huit ans que, dans certains milieux, l'on devient apache.

La crise juvénile est suivie d'une période d'organisation, qui commence aux environs de la dix-huitième année. L'adolescent se rapproche de l'adulte[1]. Il rêve moins, agit davantage, car des tâches et des buts bien définis le sollicitent : la préparation d'un examen, le choix d'une profession, pour beaucoup la profession elle-même. Ses contacts avec le monde se multiplient : moins occupé de lui-même, il est capable d'une pensée plus objective, et la concurrence, dont il ressent davantage les effets, lui aide à percevoir ses limites. Bien des aspirations ne sont plus maintenant, au fond du vase où avait fermenté sa première adolescence, qu'un dépôt inerte de souvenirs. Les appels d'autrefois se résument dans la vocation, qui est l'appel d'une carrière et, souvent aussi, celui d'une destinée. A côté de ceux qui lui obéissent, d'autres font la sourde oreille ou entendent mal. Pour certains, la vocation est le lieu géométrique des dispositions intérieures, le point vers lequel elles convergent naturellement ; pour d'autres, elle est incertaine, mal définie, soit que leurs capacités ne cadrent pas avec leurs désirs, soit qu'ils soient

1. Voir par exemple le *Journal intime* de Biran, t. I, p. 67.

tiraillés entre des aspirations contraires. C'est la phase décisive de l'orientation ou, ce qui revient au même, de l'intégration. Cet âge, qui marque normalement un retour à l'équilibre, rappelle la troisième enfance. Il lui ressemble par un autre trait : débarrassé de la plupart de ses chimères et maintenant tout près de l'adulte, le jeune homme accepte plus docilement les leçons de celui-ci. Il réclame un maître : c'est parmi les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans que se recrutent les disciples. Passé cet âge, on ne retourne guère à l'école et on ne se met pas volontiers à l'école d'un plus jeune que soi. Le maître aimé est le modèle, la vocation vivante, un appel d'autant plus irrésistible qu'il émane d'un homme dont on subit la suggestion et qu'on admire parfois, comme les lycéens de Nancy dans les *Déracinés* de Barrès admiraient leur professeur de philosophie, jusque dans ses façons et dans son extérieur. Cette suggestibilité, cette faculté d'enthousiasme sont un des traits qui rattachent encore le jeune homme à l'enfance et l'aident, en même temps, à franchir la dernière étape qui le sépare de sa maturité.

*
* *

Il y a, dans l'existence, un moment dramatique où le jeune homme se trouve au carrefour. Presque autant que par le choix d'une profession, il est engagé par le mariage, surtout dans les milieux où le divorce n'est guère admis et dans lesquels la femme est, pour son mari, une compagne et une collaboratrice de tous les instants. Les accords ou les désaccords conjugaux retentissent dans la vie intérieure des

époux et peuvent y être l'occasion d'un épanouissement ou d'un refoulement. Mais l'âge adulte dépend aussi de ce qu'ont été l'enfance et l'adolescence.

Pour certains, il n'est qu'une sorte de prolongement de l'enfance, la continuation des conflits dont elle a été secouée et parfois leur résolution dans la névrose et dans la psychose. Les gens de cette sorte sont nés disgraciés et gardent jusqu'à la fin le sentiment paralysant de leur disgrâce. W. Boven[1] en distingue quelques types, qu'il décrit en termes fort pittoresques. Les uns sont des humbles, des timides, des scrupuleux ; d'autres de faux martyrs, épris de leur image douloureuse, d'autres encore des grincheux, des quérulants, des anarchistes. Tous donnent l'impression d'un arrêt de développement, d'une enfance prolongée au delà des limites normales, d'une jeunesse avortée, flétrie, stérilisée.

Un autre groupe d'adultes comprendrait ceux qui gardent jusqu'à la vieillesse ou à la mort leur faculté d'enthousiasme, leur fraîcheur d'impressions et une volonté de puissance qu'ils mettent au service, soit d'une ardente charité, soit d'un surabondant orgueil. A ce type appartiennent le poète, l'artiste, le saint, le héros. Arrêtons-nous un peu sur ce dernier. Le héros-né, qu'il ne faut pas confondre avec le héros occasionnel, se reconnaît d'abord à sa prodigieuse vitalité. Enfant, il excellait dans tous les exercices physiques : ni la fatigue, ni la peur ne semblaient avoir prise sur lui. La petite guerre fut le jeu favori de du Guesclin, de Jean Bart, de Surcouf, de Hoche, de Murat, de Guynemer ; leurs biographes soulignent

1. *La Science du caractère*, p. 232-234.

à l'envi leur adresse, leur souplesse et leur agilité. Un autre trait, à demi physique encore, qui se dégage de ces récits, c'est un besoin de mouvement et d'action qui devient vite un besoin d'aventures. La vitalité ou l'activité est un trait de tempérament, la générosité un trait de caractère. Celle-ci est à l'âme ce que celle-là est au corps. La vitalité est la générosité du corps, orgueilleux de sa puissance qu'il dépense sans compter ; la générosité est la vitalité d'une âme entraînée par son élan au delà des routines de l'égoïsme. Il n'est pas une biographie de héros où ne revienne à maintes reprises le mot de *générosité* et où la chose ne se rencontre sous les formes les plus diverses : libéralité, humanité, courtoisie, haine de l'injustice, confiance en l'amitié, magnanimité, esprit de sacrifice. Pourtant la générosité ne se confond avec aucune de ces vertus. Si elle est en un sens le contraire de l'égoïsme, elle n'exclut ni l'ambition, ni l'amour de la gloire. Il s'y joint parfois du panache ou du dédain pour les gens qu'elle oblige ou qu'elle épargne. Elle ne préserve point, témoin Coriolan, Condé, Murat, Napoléon, des égarements de l'orgueil. Elle implique surtout le mépris des actes vulgaires et de l'attrait pour les actes d'une qualité rare ; cela suffit pour mettre celui qui la possède au-dessus des petitesses de l'égoïsme, pour le détourner des basses compromissions, des calculs intéressés, des mesquineries rétrécissantes ou avilissantes de l'amour de soi. La générosité est une vertu de l'adolescence, c'est-à-dire de l'âge où le cœur s'ouvre, si jamais il s'y ouvre, aux aspirations nobles et aux diverses variétés de l'amour. Et le Héros est un homme en qui l'adolescent se

survit. Il est tout élan et spontanéité, ou, s'il est raisonnable, maître de ses passions comme le héros cornélien ou comme le héros conradien, c'est encore par une heureuse disposition de sa nature plutôt que par étude. Le mot austère de devoir prend dans sa bouche quelque chose d'enthousiaste et s'associe naturellement aux idées d'honneur, de renommée, de gloire. Quelque chose de la protestation virile d'Adler s'affirme encore dans l'idéal moral du héros. Le héros est quelqu'un qui a voulu devenir un homme complet, et qui l'est.

L'adulte demeuré au stade de l'enfance est un anormal, tandis qu'on qualifierait à juste titre de supranormal celui en qui se survit l'exaltation juvénile. Voici maintenant l'adulte normal ou, pour mieux dire peut-être, l'adulte moyen. Il a réalisé son équilibre interne et externe, il est installé dans son milieu, dans sa profession, dans ses habitudes, dans sa propre personne, il est adapté. C'est un commerçant, un propriétaire, un fonctionnaire, un bourgeois, le bourgeois honni des artistes romantiques, qui voyaient en lui, quelques-uns à juste titre, un être d'une autre espèce qu'eux. L'âge adulte est la période des systèmes psychiques, des dispositions stables, composées de tendances fortement coordonnées et subordonnées entre elles. Ils se sont établis en conformité avec les penchants dominants de l'adolescent, et la maturité les consolide. Bien que multiples, ils ne se contrarient pas entre eux, parce que chacun est approprié à la situation dans laquelle il fonctionne : l'homme qui, au sortir de son bureau, retrouve ses amis au cercle ou au café, n'est plus celui qui, une heure aupara-

vant, discutait âprement une affaire ; et la maîtresse qu'il a peut-être en ville ne l'empêche pas, à la maison, d'avoir des égards pour sa femme et de la sollicitude pour ses enfants. Le métier, du moins lorsqu'il s'accorde avec les goûts fondamentaux, favorise particulièrement la systématisation des tendances, d'abord parce qu'il leur fournit de constantes occasions de s'exercer et qu'il est de leur nature de se coordonner et de se subordonner entre elles par leur exercice même, en second lieu parce que la vie sociale investit la profession d'un caractère moral et presque sacré et incite l'individu à y consacrer la plus grande partie de ses forces.

L'adulte normal a renié la plupart des rêves de son adolescence. Il est fréquemment conformiste. Parfois il découvre en lui, avec un certain étonnement, des manières de penser et de sentir que son père avait à son âge et dont lui-même, dans sa jeunesse, avait pris le contre-pied. Par une de ces correspondances qui relient le corps à l'esprit, il arrive que cette ressemblance morale se double de ressemblances physiques : on surprend chez plus d'un quadragénaire des gestes, des jeux de physionomie, des inflexions de voix d'origine paternelle.

Cette espèce comprend, elle aussi, des variétés. Pour simplifier et non sans quelque arbitraire, nous les réduirons à deux : l'adulte supérieur et l'adulte inférieur. Le premier a gardé toute la souplesse de son intelligence et toute l'énergie de sa volonté ; il est orienté plutôt que fixé, et ses principes ne l'empêchent pas de se renouveler, de prendre des initiatives, de trouver des idées originales. C'est un chef aux différents sens de ce mot. Extérieurement,

il se reconnaît à sa voix calme, à son air tranquille, à ses manières posées.

Chez l'adulte inférieur, les systèmes psychiques se solidifient, les habitudes se muent en routines, les principes en préjugés ; c'est la sclérose de l'âme, qui se durcit en même temps que les artères. Tout en lui est médiocre et chétif ; ses opinions sont celles de son milieu, elles ont passé sous la toise des jugements mondains. Il exècre l'originalité, le talent lui est suspect tant qu'il n'a pas reçu la consécration de l'opinion publique ou d'une Académie. Il ne fait pas de différence entre bien penser et être bien pensant, ou trouve le moyen d'être banal même quand il professe des opinions subversives. Plus rien en lui ne subsiste de la générosité de l'adolescence. A la place de celle-ci, l'avarice, l'ambition cauteleuse et rusée, les calculs intéressés. Il n'agit qu'avec mesure et pondération et met la prudence au premier rang des vertus cardinales : c'est un tempérament d'épargne, le contraire du héros.

On a dit que tout homme mérite la vieillesse qui lui échoit. Ce n'est pas tout à fait exact : on n'est pas toujours responsable de la déchéance sénile et des ravages qu'elle exerce dans l'intelligence et dans la sensibilité. Au surplus, elle épargne beaucoup de vieillards et, parmi ceux-ci, les types sont aussi variés qu'aux autres âges de la vie. Le seul trait qui semble leur être commun, c'est l'impossibilité où ils sont de réviser leurs jugements ou d'entrer de plain-pied dans des idées nouvelles. Les jeunes gens et les adultes se convertissent ; on cite peu de conversions de vieillards, en dehors de celles qui se font *in extremis*. Cette résistance aux nouveautés, on l'impute volon-

tiers à un affaiblissement de l'intelligence ; mais elle se rencontre chez des hommes qui gardent jusqu'à l'extrême vieillesse l'intégrité de leurs facultés intellectuelles. La plupart du temps, c'est plutôt la personnalité tout entière qu'il faudrait incriminer et, plus spécialement, le poids des systèmes psychiques, l'inertie qu'ils opposent au changement, à toute velléité de démentir les principes sur lesquels si longtemps on a vécu ou avec lesquels, pendant toute une vie, on a pensé. Cela ne laisse pas de modifier la configuration générale du caractère. Le vieillard a sa manière à lui d'être conservateur : il ne l'est pas, comme l'adulte inférieur et quand il n'est pas lui-même un adulte inférieur, par soumission aux jugements du monde et par routine, mais par fidélité à ses propres principes ou à ses propres manières de penser. Aussi a-t-il des entêtements redoutables et, dans les limites rétrécies de son activité, des ressources imprévues, une richesse de moyens qu'il doit à sa longue expérience. Le Sénat romain et même le Sénat de notre troisième République en fourniraient des preuves.

*
* *

Le caractère est-il modifiable ? N'est-on pas en droit de dire qu'il se forme pendant l'enfance ? Il se forme, sans doute, sous l'influence des dispositions innées ; mais celles-ci sont encore très générales, indéterminées, composées de tendances non encore intégrées les unes aux autres. Elles se déterminent et se différencient au début de la vie, et les impressions de cet âge sont si fortes et si durables qu'on

peut tenir pour définitives les directions qu'elles impriment à l'activité mentale. Je retrouve en moi à l'âge mûr, non point, certes, tous les désirs, mais quelques-uns des désirs fondamentaux de mon enfance ; et je les retrouve liés à des impressions dont j'ai des raisons de les croire issus. Il est possible sans doute de se demander s'ils n'eussent pas été les mêmes dans un autre milieu, avec une autre éducation et d'autres expériences ; mais est-il bien sûr que cette question ait un sens ?

Le propre de l'adolescence, c'est une poussée de toutes les inclinations, avec l'élagage nécessaire qui précède la maturité. Il serait bien aventureux de soutenir que cet élagage dépend entièrement des penchants dominants qui conduisent le rêve de l'adolescent et que, dans cette floraison exubérante, la nature originelle ne s'est pas enrichie. Ce qui est, dans tous les cas, certain, c'est que, durant cette période, le caractère peut acquérir une orientation ferme, parfois même définitive. Peut-on faire abstraction de cette orientation quand on veut définir le caractère ? Si loin qu'on remonte dans l'histoire de celui-ci et même quand on atteint les facteurs innés, on trouve des tendances élémentaires qui convergent vers un but, ne fût-ce que virtuellement et en raison de leurs seules affinités naturelles. Dès lors, toute orientation qui change ou qui simplement se précise doit être considérée comme une modification apportée au caractère. La conversion est un changement d'orientation, et elle se produit dans l'âge mûr. Aussi est-il assez difficile d'assigner un terme à l'évolution du caractère, encore plus de la nier. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle se produit

dans un champ de plus en plus limité, à partir de facteurs constants, et qu'elle n'est sans doute jamais une transformation radicale. C'est justement pour ces deux dernières raisons qu'elle mérite le nom d'évolution.

Chapitre VII

Le problème de la classification des caractères

On ne classe scientifiquement que les espèces. Bien que les espèces biologiques soient moins séparées les unes des autres qu'on ne le croyait autrefois, chacune d'elles possède des qualités qui peuvent être cernées encore avec quelque précision. La systématique de l'âme est moins bien partagée à cet égard que celle de la vie. Tous les hommes appartiennent à l'espèce humaine et, à l'intérieur de celle-ci, on ne peut distinguer que des variétés. Tous possèdent le même fond humain et, s'ils diffèrent par leurs talents et par leurs goûts, par leur culture et par tout l'acquis de leur intelligence et de leur sensibilité, ce sont là justement attributs dont une classification, obligée de se borner à l'essentiel, n'a guère le droit de faire état. Quant aux attributs essentiels, d'un individu à l'autre, ils ne présentent que des différences de degré qui ne prêtent guère à une appréciation rigoureuse et forment, en outre, une échelle continue. On classe les végétaux phanérogames selon le nombre de leurs cotylédons, les ongulés selon le nombre de leurs doigts ; mais la tâche du taxologue est grandement facilitée par le fait que les phanérogames possèdent un ou deux

cotylédons, jamais trois ou davantage, et les ongulés des doigts en nombre pair ou en nombre impair. Quant aux hommes, ils ont tous de l'intelligence, de l'imagination, de la sensibilité, et l'on trouve tous les degrés entre le génie et l'imbécillité.

Une bonne classification scientifique doit partir d'un principe unique, former des genres séparés, des divisions qui ne chevauchent pas les unes sur les autres. Les classifications de caractères remplissent rarement cette condition. Par exemple, Ribot distingue deux grandes classes : les *sensitifs*, qui « ont pour marque la prédominance exclusive de la sensibilité » et les *actifs*, qui « ont pour marque dominante la tendance naturelle et sans cesse renaissante à l'action ». Ce sont là, dit Ribot, « de simples cadres analogues aux « genres » en zoologie et en botanique »[1]. En réalité, l'analogie est assez lointaine : selon une très juste remarque de Malapert, un poisson n'est pas un mammifère, tandis qu'un sensitif a de l'activité. Ribot finit par en convenir puisque, parmi les formes mixtes, assez inquiétantes, il fait une place aux *sensitifs-actifs*.

Il faut renoncer, en caractérologie, aux classifications étroitement systématiques et se contenter de celles qui permettent une vue relativement claire de l'ensemble et des définitions distinctes des éléments. Les classifications peuvent répondre à deux buts différents. Les unes visent principalement à situer des objets les uns par rapport aux autres, elles confèrent à chacun d'eux une place immuable, absolue ; elles sont à compartiments et à tiroirs et

1. *Psychologie des sentiments*, p. 388 et sq.

impliquent un cloisonnement rigoureux ; elles traitent les genres comme des classes, donc en extension. Les autres sont subordonnées à des définitions, elles prétendent moins à une division systématique de l'ensemble qu'à une définition adéquate des éléments. Quelque chose d'individuel peut être le produit logique de genres distincts, bien que non absolument séparés : les genres servent justement, dans les classifications de cette sorte, à caractériser les individus par leur assemblage ; ils sont traités en compréhension, comme des types plutôt que comme des classes, et le compartimentage n'a par conséquent ici qu'une importance secondaire.

Les classifications de caractères sont de la seconde espèce. C'est ce que Paulhan semble avoir compris[1]. Il y a, selon lui, des types caractérisés par la prédominance d'une forme particulière de l'activité : association systématique, inhibition systématique, association par contiguïté et par ressemblance, activité indépendante des éléments de l'esprit ; d'autres types proviennent des différentes qualités des tendances et de l'esprit, ampleur, pureté, force, persistance, souplesse, sensibilité ; d'autres encore de la prédominance ou du défaut d'une tendance. Autant de points de vue différents où l'on se placera successivement pour caractériser un individu quelconque. Mais, à vrai dire, il y a ici, non pas une, mais plusieurs classifications différentes. Au surplus, la méthode est bien défectueuse. Comme Fouillée le lui a justement reproché, elle aboutit à construire un caractère exclusivement avec des abstractions ;

1. *Les Caractères.*

et nous serions tenté d'ajouter : avec des abstractions creuses. Faire dépendre l'inquiétude, la nervosité, l'esprit contrariant de l'association par contraste apparaît aujourd'hui comme un simple jeu de mots, et il vaut mieux ne rien dire du rôle assigné par Paulhan à la contiguïté, facteur purement occasionnel et qui ne saurait donc concourir à la formation d'un caractère ; le troisième et le quatrième points de vue restent tout à fait indéterminés, faute d'une conception précise des tendances qui rendrait possible à son tour une conception précise de leurs qualités.

Une classification des caractères doit se fonder sur une analyse réelle et non point nominale, dégager des propriétés fondamentales, celles qui serviront à constituer les types les plus généraux ; or seules méritent cette épithète celles qui en entraînent d'autres, exercent une influence, remplissent l'office de causes, donc des propriétés de fait, réelles, définies autrement que par un jeu de concepts. De plus, si l'on ne peut exiger d'elles, comme des propriétés fondamentales sur lesquelles reposent les classifications zoologiques ou botaniques, qu'elles s'opposent et s'excluent mutuellement, il faut du moins qu'elles offrent une certaine symétrie, par exemple, le même degré de généralité, qu'elles se manifestent au même moment du développement individuel et, de préférence, au début, car une bonne classification des caractères doit enfin, autant que possible, être génétique.

Dans la classification de Heymans et de Wiersma[1],

1. G. HEYMANS et E. WIERSMA, *Beiträge zur speziellen Psycho-*

l'émotivité et l'activité figurent à juste titre parmi ces propriétés fondamentales du caractère. Ni l'une ni l'autre ne sont de simples abstractions. Il existe, liée à des conditions physiologiques, en partie hypothétiques, mais dont on commence à soupçonner le mécanisme, une émotivité congénitale qui se traduit par la facilité à rire ou à pleurer, à rougir ou à pâlir, par des anxiétés injustifiées ou disproportionnées à leurs causes, par de brusques passages de l'excitation à l'abattement ou *vice versa*. Les individus la possèdent à des degrés très inégaux, et certains en semblent à peu près dénués.

Le mot *activité* se prend dans des acceptions très diverses ; nous l'entendons ici dans le même sens qu'au chapitre précédent, quand nous parlions du héros. On voit des enfants sans cesse occupés à exercer leurs muscles : ils ne tiennent pas en place, ils courent, ils grimpent, ils bondissent et, à tous les autres jeux, préfèrent ceux qui demandent de l'agilité et de la force ; adolescents, ils s'adonneront passionnément aux sports, principalement aux sports violents ; adultes, ils consacreront leurs loisirs au golf, à la chasse, à l'alpinisme. Ce sont des actifs. A côté d'eux et leur faisant pendant, d'autres enfants ne participent qu'à contre-cœur et quand ils sont entraînés par les autres, aux jeux de force et d'adresse ; ils s'esquivent à la première occasion, en quête d'une occupation ou d'un jeu plus tranquilles ; plus tard, ils préféreront la lecture aux sports et, pour leurs loisirs d'adultes, la chaise longue

logie auf Grund einer Massenuntersuchung, Zeitschrift f. Psychol., vol. 51.

ou le bridge aux longues randonnées. Ce sont des inactifs, ce qui ne veut point dire des paresseux, car cette catégorie compte beaucoup d'enfants studieux. Il s'agit là d'une activité primaire, constitutionnelle, qui se dépense en mouvements, et non point de l'activité psychique en général.

L'activité ainsi comprise et l'émotivité ne sont pas incompatibles entre elles, elles se combinent fréquemment dans la cyclothymie à dominance hypomaniaque. Il y a même un type d'émotions qu'on est assez embarrassé de classer : ce sont les émotions excitantes : l'exaltation engendrée par une noble cause, la colère qui fait trouver les mots cinglants, la peur qui donne des ailes. Toutefois l'émotivité ordinaire fait contraste avec l'activité dynamogénique et féconde, étant elle-même une activité troublée, désordonnée, déficiente, « archaïque », comme dit Wallon, qui rappelle par ce qualificatif que les centres de l'émotion sont au-dessous de l'écorce, dans le cerveau moyen et le système autonome.

A ces deux dispositions fondamentales faut-il ajouter, comme Heymans et Wiersma, la fonction secondaire ou secondarité ? Heymans la définit : « le retentissement plus ou moins prolongé dans la conscience d'une représentation ou d'une sensation antérieure, même lorsque celle-ci a été oblitérée »[1]. Au secondaire s'oppose le primaire. Les secondaires ont des impressions durables, des rancunes persistantes ; ils sont constants dans leurs affections,

1. La classification des caractères, *Revue du Mois*, 1911, 11, p. 302.

fidèles à leurs amis, à leurs souvenirs, et à leurs préjugés ; ce sont des hommes à principes, à routines, à marottes. Les primaires ont des impressions fugaces, ils se consolent et se réconcilient aisément ; ils sont prompts à l'enthousiasme, mais inconstants dans leurs affections et leurs projets ; accessibles aux idées nouvelles, mais ondoyants et divers, épris de changement. La fonction secondaire, baptisée plutôt qu'inventée par O. Groos, rappelle la persévération de Müller et de Pilzecker, plus encore la rétentivité de G. Ewald.

En symbolisant l'émotivité et l'inémotivité par E et *n* E, l'activité et la non-activité par A et *n* A, la primarité par P et la secondarité par S, on obtient le tableau suivant, que nous empruntons à Le Senne[1].

1° *n* E *n* A P = amorphes : aucun personnage historique ;

2° *n* E *n* A S = apathiques : aucun personnage historique ;

3° *n* E A P = sanguins : Montesquieu, Lessing, Bacon, on peut y ajouter Voltaire ;

4° *n* E A S = flegmatiques : Kant, Gauss, les deux Mill, Locke, Franklin, Hume, Th. More, Taine, Buffon, Darwin ;

5° E *n* A P = nerveux : Byron, Poë, A. de Musset, Dostoïewski, Lenau, Grillparzer, Hoffmann, O. Goldsmith ;

6° E *n* A S = sentimentaux : Rousseau, Robespierre, Maine de Biran, Tackeray, Malebranche, Kierkegaard, Amiel ;

1. Préface à *La Psychologie des femmes* de HEYMANS, pp. XVII-XVIII.

7° E A P = colériques : Mirabeau, Danton, Gambetta, G. Sand, Huxley, Proudhon, Schelley, W. Scott ;

8° E A S = passionnés : Carlyle, Flaubert, Gladstone, Marat, Michel-Ange, Michelet, Napoléon, le duc de Saint-Simon, Newton, Nietzsche, Pascal, Pasteur, Zola.

En se reportant aux travaux de Heymans, on se rendra compte du soin avec lequel cette classification a été élaborée et de tout ce qu'elle doit à l'enquête biographique et à l'enquête statistique. Elle a prouvé sa fécondité en inspirant à Le Senne un livre solide et ingénieux sur le *Mensonge et le Caractère.*

Elle ne nous satisfait pourtant qu'à demi. Il est douteux qu'entre les propriétés par lesquelles on définit le secondaire il y ait les corrélations supposées plutôt que démontrées par O. Groos. L'enquête que Heymans a conduite sur la psychologie des femmes en utilisant justement les questionnaires qui lui avaient servi pour sa classification des caractères, est de nature à renforcer ce doute. La versatilité des femmes est un des thèmes favoris de la littérature, du proverbe et de la chanson : « Comme la plume au vent, Femme varie. » Et les réponses aux questionnaires de Wiersma et de Heymans confirment qu'en effet les femmes sont, plus que les hommes, éprises de changement, au moins dans leurs relations et dans l'installation de leur maison, plus enthousiastes, plus inconstantes dans leurs sympathies, qu'elles se contredisent plus aisément, manquent souvent de logique. En revanche, elles se consolent moins vite de la perte d'un être cher, sont plus attachées aux anciens souvenirs, aux amitiés

d'enfance ; elles reviennent plus volontiers au lieu de leur naissance ou aux tombes des morts. Cette secondarité inférieure sur certains points, supérieure sur d'autres à la secondarité masculine s'explique, selon Heymans, par l'émotivité plus grande des femmes, par un retentissement supérieur des représentations qui intéressent l'affectivité. Seulement, s'il en est ainsi, la fonction secondaire n'est pas une fonction distincte ni primitive, mais dérivée et bien vraiment secondaire, mais d'une autre manière que ne le voudraient Heymans et Wiersma.

Dès lors, elle ne doit pas être mise au même rang que l'émotivité et l'activité. On s'en servira pour faire comprendre les dérivations particulières et les variétés de celles-ci. Car voici justement notre second grief contre la classification de Heymans : elle confond, sous les noms d'émotivité et d'activité, des choses assez différentes. La seule émotivité qui constitue une « entité » psychologique — au sens où l'on parle aussi d'une « entité » clinique —, c'est l'émotivité primaire, constitutionnelle, antérieure à toute expérience affective. Les dispositions émotives acquises sont multiples, dépendent des tendances et même des représentations : on peut être sensibilisé à l'égard de tel objet, indifférent à tel autre. Ce n'est point du tout au même titre que Robespierre et Mirabeau, abstraction faite de leurs autres caractéristiques, peuvent être classés parmi les émotifs. De même, seule est une « entité psychologique » l'activité primaire, celle qui se déploie dans les muscles. D'ailleurs, il faut bien réintroduire dans une classification des caractères les autres formes d'activité, par exemple, celle qui consiste à remplir

scrupuleusement ses obligations professionnelles, ou celle de l'homme d'étude acharné à la poursuite d'une idée et dont l'intelligence est toujours en éveil ; mais il faut les réintroduire à leur rang et même sous un nom qui les distinguera de la précédente. Il est bien évident que Kant, les Mill, Taine, Flaubert ne sont pas des actifs à la manière de Danton, Gambetta, Napoléon.

La secondarité, disons plutôt, pour éviter toute équivoque ou toute apparence de tautologie, la *rétentivité*, intervient justement dans le partage des émotifs et des actifs. Elle n'est pas elle-même une entité psychologique, mais une manière de penser, de sentir ou d'agir qui peut avoir des causes multiples. Une de ces causes est la disposition à se replier sur soi, qui est le propre des introvertis. On a vu précédemment sous quelles influences physiques et psychologiques elle s'établit : asthénie, sentiment d'infériorité, défaut d'adaptation au milieu, aspirations réprimées ou refoulées. Les conditions de la vie sociale expliquent que la femme possède une rétentivité affective supérieure en moyenne à celle de l'homme : comme elle est plus gênée dans ses mouvements et dans la manifestation de ses instincts, astreinte à plus de réserve, il est normal que ses impressions retentissent en elle plus profondément et se convertissent en sentiments durables. Agissant sur une nature moins émotive et plus intellectuelle, l'introversion se mue en introspection (de là Biran, Constant, Fromentin, Amiel) ou donne une disposition générale à la méditation : est-ce un hasard si, parmi les philosophes, il y a tant d'asthéniques ?

Mais il se trouve aussi, parmi eux, des pycniques et même quelques athlètes, et la rétentivité a donc

d'autres causes encore. Elle se confond souvent avec la puissance d'un instinct ou d'une habitude. Les instincts forts font les fortes passions. On n'est pas un passionné parce qu'on est à la fois, pour reprendre la formule de Heymans, un émotif, un actif et un « secondaire », car il existe des passions froides et d'autres, très émotives au contraire, qui se consument en stériles désirs, en vaines rêveries. Mais il est bien vrai que le passionné est toujours un « secondaire », et il l'est parce qu'il y a en toute passion l'unité et la continuité d'un thème de pensée ou d'action, d'un désir, d'un idéal qui, sous des formes diverses, se mêlent à l'action ou s'insinuent dans la pensée.

La rétentivité est aussi fonction de la « tension psychologique », de l'organisation des tendances, d'un système d'habitudes qui régit la conduite jusque dans le détail. Rétentivité de l'homme d'action, méthodique, réfléchi, maître de soi. Rétentivité aussi de celui que Le Senne appelle plaisamment un « jaquemart » : un homme dont les habitudes sont réglées comme l'horloge de la ville et qui marque l'heure pour ses voisins quand il va en promenade, qu'il allume sa lampe ou qu'il l'éteint.

Nous distinguerons en définitive deux dispositions fondamentales : l'émotivité et l'activité. La rétentivité s'y joint comme un facteur auxiliaire qui servira à introduire des divisions particulières. Il y a une rétentivité généralisée qui tient, soit à une disposition à l'introversion, soit à une forte systématisation des tendances, et une rétentivité spéciale qui provient de la prédominance dans le psychisme d'un instinct quelconque.

Si nous ne mettons pas l'intelligence au nombre des propriétés fondamentales, c'est pour des raisons différentes de celles de Ribot. Nier qu'elle individualise, soutenir qu'elle n'est pour rien dans le caractère d'un Descartes, d'un Claude Bernard, d'un Pasteur serait une insoutenable gageure. Qu'importe que l'intelligence tende à l'impersonnel si, comme le dit Fouillée, cette représentation de l'impersonnel « est toujours un acte personnel, si même elle est une élévation à un degré toujours plus haut d'une force éminemment personnelle »[1]. Il serait également faux de soutenir que l'intelligence est une faculté superficielle et surajoutée : on a fourni bien des raisons de croire le contraire, et nous en avons nous-même apporté de nouvelles. Mais, pour que l'intelligence pût servir de base à une classification des caractères, il faudrait pouvoir montrer qu'elle se réduit, comme l'émotivité et l'activité primaires, à un ensemble de propriétés toujours associées. Or l'intelligence comprend : 1° une aptitude ; 2° une orientation spirituelle. Ces deux facteurs ne sont pas toujours liés : on n'est pas toujours orienté du côté de ses aptitudes ; il y a des intellectuels qui ne sont pas très intelligents, et des gens très intelligents qui ne sont pas des penseurs. L'orientation spécifiquement intellectuelle dépend, pour une part, des circonstances et des contingences qui forment le caractère en général, pour une autre part, de goûts, d'intérêts qui se rattachent à un instinct spécial, la curiosité ou l'instinct rationnel. Elle n'est

1. *Tempérament et caractère*, p. 106.

à ce titre qu'une forme secondaire ou dérivée de l'activité.

Nous aboutissons finalement à la classification suivante :

I. Du point de vue de l'émotivité :

1° Les *émotifs primaires*. Les excités et les déprimés, les cyclothymes. Ils ont des émotions intenses, mais caduques et sans profondeur.

2° Les *émotifs secondaires* ou les sentimentaux. Émotivité moyenne, mais avec des résonances profondes et lointaines. Ils comprennent deux variétés, qui peuvent interférer :

a) Les émotifs secondaires par rétentivité généralisée, provenant d'une disposition à l'introversion. Les inquiets, les scrupuleux, les nerveux, les fidèles ;

b) Les émotifs secondaires par prépondérance d'un instinct à forte puissance émotionnelle : les vindicatifs, les haineux, les affectueux.

3° Les *grands émotifs*, ceux qui le sont à la fois constitutionnellement et par rétentivité des émotions.

4° Les *inémotifs :* les apathiques de Ribot. Peu ou pas d'émotivité naturelle, pas de rétentivité affective.

II. Du point de vue de l'activité :

1° Les *actifs primaires*. Grande énergie, besoin inné de mouvement, d'exercices physiques, réactions explosives. Les impulsifs, les violents, les casse-cou, ceux qui agissent par coups de tête.

2° Les *actifs secondaires*. Ils sont doués d'une énergie moyenne, mais ils ont de la suite dans les idées et sont capables d'une activité tenace et persévérante. Deux variétés, qui peuvent se combiner :

a) Les actifs secondaires par bonne organisation

des tendances : les méthodiques, les consciencieux, les routiniers, les jaquemarts ;

b) Les actifs secondaires par prépondérance d'un instinct réalisateur. Ils ont une activité intermittente, irrégulière, spasmodique, exclusivement orientée vers certains buts. Beaucoup d'intellectuels et d'artistes appartiennent à ce groupe.

3° Les *grands actifs*. Ils le sont à la fois constitutionnellement et secondairement. Leur impulsivité est normalement réprimée par la maîtrise qu'ils ont acquise d'eux-mêmes ; mais leur naturel explose parfois et les entraîne à des actes violents. Il se manifeste en toute occurrence par la résistance à la fatigue et par la puissance de l'effort.

4° Les *inactifs* ou les inertes. Ils manquent d'énergie, n'ont que des tendances incoordonnées ou mal coordonnées, et pas d'instincts dominants. A ce type appartiennent les incohérents, les émiettés, les velléitaires, les faibles, etc.

On caractérisera un individu par son genre d'émotivité, par son genre d'activité et par les combinaisons qu'ils donnent entre eux et avec les instincts. La formule qu'on obtient ainsi est le produit logique de plusieurs propriétés. On y fera entrer, en outre, le tempérament ; à défaut du tempérament, difficile à pénétrer et qui s'infère de propriétés psychologiques plus apparentes telles que l'émotivité et l'activité, la constitution physique. On complétera ensuite la définition par l'autre bout, en énumérant d'abord les instincts prédominants, puis les inclinations qui en dérivent, les tendances antagonistes qui leur servent de contrepoids et enfin celles qui se forment par des compromis entre les unes et les autres.

Le caractère est une synthèse de ces diverses propriétés. En se combinant entre elles, les dispositions s'adaptent les unes aux autres, se modifient réciproquement. Il ne s'agit pas de fusion : on a beaucoup abusé de cette métaphore par une réaction excessive contre l'associationnisme. Il existe une pluralité de modes actifs, irréductibles entre eux et qui restent distincts quand ils s'intègrent les uns aux autres. Mais il se produit entre les tendances des échanges, des compromis d'où elles sortent diminuées ou augmentées, perverties ou sublimées et, dans tous les cas, modifiées. Par suite, l'énumération des qualités d'un individu dans les cadres de la classification ne donne qu'une idée assez approximative et même un peu grossière de son caractère, car on doit se servir de termes généraux dont le sens se modifie quand les propriétés qu'ils désignent se combinent entre elles.

Reprenons, après beaucoup d'autres, le cas de Napoléon, et cherchons sa formule. Nous obtiendrons quelque chose comme ceci :

Reproduit, dans sa maturité, le type pycnique de Kretschmer ; s'apparenterait plutôt, dans sa jeunesse, au type leptosome. Émotivité primaire à dominance hypomaniaque, comme chez beaucoup de méridionaux, contenue d'ordinaire par les habitudes de l'homme d'action, mais sujette à des explosions subites et violentes. Grand actif et qui l'est donc à la fois constitutionnellement, par besoin d'action, et secondairement, par bonne organisation des tendances (qu'on se reporte au célèbre portrait de Taine) et par prépondérance de certains instincts ; sujet cependant, comme tous les grands actifs, à

des impulsions et à des coups de tête. Prédominance de l'instinct de domination et des instincts se rapportant à la vie personnelle et à la famille, tous convergeant vers des projets ambitieux. Ambition tempérée et peut-être à la fin sublimée par des facteurs secondaires ou tertiaires : les idées de l'homme d'État, le patriotisme du Corse, puis du Français.

De telles formules sont assez décevantes. De la gigantesque personnalité de Napoléon, celle qui précède ne laisse qu'une impression assez décolorée : elle explique peut-être le 18 Brumaire et la Campagne de Russie, mais non pas le Code Civil ni Austerlitz. On décrit les individus plutôt qu'on ne les définit.

Chapitre VIII

La psychologie concrète

La psychologie concrète est l'ensemble des méthodes par lesquelles on pénètre jusqu'à l'individualité et dans l'individualité. Ce sont les mêmes qu'en psychologie générale, mais infléchies vers le concret ou vers le particulier.

*
* *

Elles sont de deux sortes : d'investigation et d'interprétation. L'investigation comprend l'expérimentation et l'enquête, qui se combinent de diverses façons avec l'observation interne ou externe et avec les procédés de mesure, notamment de mesure statistique. L'expérience psychologique diffère de l'expérience physique en ce que, dans la première, entre l'action de l'expérimentateur et le phénomène à étudier, s'insère le sujet de l'expérience avec ses inclinations, ses goûts et ses préjugés propres, ses idiosyncrasies. Cette part du sujet grandit quand on passe des méthodes de réception et de réaction, dans lesquelles les impressions ou les actes du sujet dépendent surtout de la nature de l'excitant, aux méthodes de choix et d'exécution, dans lesquelles

il doit, soit affirmer une préférence personnelle, soit exécuter une tâche qu'il a dû au préalable comprendre et accepter. Aussi est-il naturel que la Caractérologie fasse principalement usage des deux dernières, puisque son but est de découvrir des idiosyncrasies et les mécanismes par lesquels elles s'engendrent. Les tests sont, en majeure partie, des applications à la psychologie différentielle des méthodes de choix et d'exécution, et il existe des tests du caractère. Nous ne contestons pas leur intérêt, mais il y a bien des manières de mettre quelqu'un à l'épreuve : les meilleures ne sont pas celles qui ont été standardisées et qu'on peut appliquer indifféremment ou même simultanément, comme dans les tests de Decroly et de Wauthier[1], à tout un groupe de gens ; les meilleures expériences sont des expériences sur mesure, inspirées par ce que l'on sait déjà du caractère d'un individu. Ce n'est pas en enregistrant, comme Benussi, au moyen du pneumographe, les variations du quotient respiratoire[2] qu'on mesurera, chez un menteur invétéré, son aptitude à mentir : la gêne respiratoire est plus sensible chez un menteur occasionnel, et l'on ne se rend bien compte de la puissance de fabulation du premier qu'en lui fournissant des occasions de l'exercer.

L'enquête est la recherche des documents et des témoignages. Elle comprend la méthode d'interro-

1. *Contributions à l'étude des tests du caractère*, Journal de Psychologie, 1929.

2. *Die Atmungssymptome der Lüge*, Arch. f. die ges. Psych., 31, 1914. Le quotient respiratoire est le rapport de l'inspiration à l'expiration. Ce rapport serait plus grand quand on dit la vérité que quand on fait une déclaration fausse.

gation, la méthode des questionnaires, l'enquête biographique et l'étude des œuvres, ces deux dernières complémentaires l'une de l'autre, car la vie d'un individu aide à comprendre certaines parties de son œuvre, et réciproquement. Comme un grand nombre de faits psychologiques échappent à l'observation directe, l'enquête supplée en maintes occurrences à l'expérimentation. D'autres fois, elle y confine : il est souvent difficile de savoir, quand on interroge un sujet, si les réponses qu'on obtient de lui ont une valeur indiciale ou testimoniale.

Expérimentation et enquête se combinent de diverses façons ; elles s'unissent en particulier dans l'expérimentation imaginative[1] et dans la méthode d'exploration. On fait de l'expérimentation imaginative lorsque, après s'être enquis et imprégné des manières de penser et de sentir d'un personnage, on s'efforce de se mettre en esprit à sa place pour « pressentir intuitivement » ce qu'il fera en telle situation. Méthode de romancier ou d'historien qui ne possède, comme le dit Heymans, qu'une valeur heuristique, mais n'est pas, tant s'en faut, méprisable. Dans la méthode explorative, on expérimente quand, par exemple, on demande à un sujet d'associer aussi spontanément que possible, sans réflexion ni intention, à une image extraite d'un rêve qu'il a eu, d'autres images dont on a alors des raisons de croire, étant donné leur mode d'apparition, qu'elles ont fait partie du contexte latent de la première. Mais, pour que le sens du rêve s'éclaire entièrement, il faut enquêter sur ses antécédents, car le rêve

1. HEYMANS, *Psychologie des femmes*, p. 17-19.

contient des « résidus diurnes », des allusions aux événements de la veille, et il arrive en outre qu'il réalise des désirs inconscients dont le passé du sujet nous donne la clef. L'exploration précède et conditionne l'inférence causale reconstructive. Ni l'une ni l'autre ne sont le privilège de la psychanalyse : on les retrouve ensemble dans toutes les recherches de psychologie concrète.

*
* *

L'interprétation nous retiendra davantage. Pas plus qu'en physique, on ne se contente en psychologie d'observer des faits, on les reconstruit. Les mouvements, les sensations, les perceptions, les pensées sont des phénomènes par lesquels le psychologue remonte aux faits véritables, se réfère aux constantes dynamiques, aux modes actifs de la vie mentale. Et même, ce qu'il observe et, dans tous les cas, décrit réellement, ce sont des rapports psychiques inscrits dans des contenus variables, et moins des signes que des significations. Par exemple, en psychologie zoologique, les mouvements de l'animal ne sont pas envisagés exclusivement, ni même essentiellement, dans leurs propriétés physiques ou physiologiques, comme des déplacements géométriques ou comme des coordinations de contractions et de relâchements musculaires, mais comme des fuites, des menaces, des agressions, des constructions, bref des formes impliquant finalité, que nous saisissons directement comme telles quand nous situons ces mouvements dans le milieu comportemental du sujet, en d'autres termes, dans l'ensemble de sa perception

et de la nôtre. De même, les propos d'un sujet intéressent le psychologue, non comme émissions buccales, mais pour leur sens ; et ce point de vue est aussi celui du neurologiste : pour Jackson et Head, le véritable élément du langage, celui qui est particulièrement altéré dans l'aphasie, c'est la proposition, l'unité séméiologique du discours.

Notre conception de la tendance permet de comprendre tout de suite le rapport psychologique des signes et des signifiés, puisque la tendance est, selon nous, la forme même de l'acte, un rapport qui s'y inscrit. A côté des signes *extrinsèques*, hétérogènes aux signifiés et qui sont, les uns physiologiques, comme le sourire, le rire, les grimaces, les autres d'origine sociale, comme les mots pris isolément, il y a des signes *intrinsèques* auxquels leur signification adhère, avec lesquels elle fait corps, dans lesquels elle est immédiatement perçue. Ce sont des actes, au sens large que Pierre Janet donne à ce mot. La suite des mouvements dans une conduite ou des mots dans un discours reproduit la suite des intentions ou des idées. Si je dis à quelqu'un : « Prends ton chapeau, sors et va chez Un Tel le prier de venir », le mouvement de ma phrase s'organise comme le mouvement de ma pensée. De même, nos représentations gardent la trace des schèmes opératoires par lesquels elles s'articulent. Les signes intrinsèques constituent la véritable matière de l'observation et de la description psychologiques, les autres n'étant correctement interprétés que lorsqu'on les en rapproche et qu'on les situe parmi eux.

La notion d'acte est plus générale que la notion de fait de conscience et implique plus nettement l'idée

d'une préformation subjective. Telle est la raison capitale et généralement incomprise pour laquelle la psychologie de l'action tend et, dans une certaine mesure, réussit à détrôner la psychologie de conscience. Malgré tout, les actes restent des signes et des signes imparfaits. Seule, une introspection régressive, accompagnée d'une *intuition causale*, nous fait saisir directement les facteurs internes et subjectifs de l'action. L'analyse des sentiments n'est pas autre chose qu'une variété de cette intuition causale, appliquée à des faisceaux d'intentions qu'elle devrait, au lieu de les déployer en représentations, fixer comme intentions, c'est-à-dire comme directions d'activité, avec toutes les précautions que cette opération exige et en prenant soin de séparer ce qui est occasionnel et superficiel de ce qui est permanent et profond.

D'autre part, les actes, considérés objectivement, présentent une signification brute qui, parfois, a besoin d'être décantée. La signification apparente, immédiatement perçue, ne coïncide pas toujours avec la signification réelle : si je vois quelqu'un brandir son poing vers un autre, j'interpréterai ce geste en disant : « une menace », et je ne me tromperai pas sans doute sur son sens physique, sur l'intention motrice qu'il manifeste ; mais la menace peut être plaisante ou sérieuse et, si elle est sérieuse, exprimer l'intention, soit de se défendre, soit d'attaquer, soit de punir.

Il faut recourir au raisonnement, soit pour remonter à la signification cachée d'un acte, soit même parfois pour en découvrir les facteurs élémentaires. Ce raisonnement est une inférence causale et, dans le second cas, une inférence causale réductrice. Celle-

ci utilise des critères fournis par l'analyse subjective des tendances. Une tendance élémentaire se reconnaît d'abord à l'*identité* ou à la *constance* de son effet : il y a des chances pour que la forme d'un acte réponde à une tendance spéciale quand elle se reproduit toujours identiquement, si variés que soient les contextes où elle s'insère et les contenus où elle s'inscrit. Mais cela ne suffit pas : il faut encore établir la *spontanéité* de cet acte, c'est-à-dire son indépendance à l'égard de toutes causes externes, et son *autonomie fonctionnelle*, c'est-à-dire son indépendance relative à l'égard des autres causes internes. Dans certaines espèces animales, les individus se groupent en des circonstances déterminées, par exemple pour dormir. On invoque, pour expliquer ce fait, un instinct spécial, qu'on nomme l'instinct grégaire ; cela revient à dire que ces animaux se groupent parce qu'ils ont une tendance à se grouper Or cette explication très simple est pourtant la vraie, car il ressort des recherches de physiologistes aussi autorisés que Wheeler, Rabaud, François Picard que le grégarisme est indépendant à la fois des causes externes, des inclinations familiales, de l'attrait du nid, de l'instinct sexuel et même de la structure physique de l'animal, puisqu'on trouve, dans la même espèce, des variétés qui le présentent et d'autres où il est absent. Là où l'on est en présence d'une activité acquise, le critère le plus important est celui de l'*origine séparée* : une disposition acquise s'engendre par les apports successifs de l'hérédité et de l'habitude : on n'est en mesure d'en discerner les éléments que lorsqu'on est capable d'en retracer l'histoire.

A côté des formes subjectives qui s'impriment dans les actes, il y a les formes objectives qui s'impriment dans le sujet ; entre les unes et les autres il se produit de perpétuels échanges. Pourquoi les formes simples, régulières, harmonieuses sont-elles plus aisément perçues et assimilées que les autres ? Pourquoi, parmi les formes verbales que l'enfant découvre dans le langage de l'adulte, s'approprie-t-il d'abord l'infinitif plutôt que les autres modes ? Il faudra : 1° rechercher, à la manière des *gestaltistes*, ces formes objectives privilégiées ; 2° tâcher de découvrir les raisons de ce privilège, autrement dit, les tendances élémentaires en vertu desquelles l'activité subjective s'approprie telle forme plutôt que telle autre. Cette opération, que les gestaltistes n'ont pas prévue, permet de remonter aux facteurs premiers de la perception et de la pensée : c'est une application particulière de l'inférence causale réductrice.

Ce type d'inférence est commun à la psychologie abstraite et à la psychologie concrète. A partir de là, elles commencent à bifurquer. La psychologie abstraite étudie les combinaisons générales que les tendances élémentaires forment entre elles, en d'autres termes, les fonctions. Les fonctions ne dépendent que pour une faible part du caractère individuel et, pour la part la plus importante, des propriétés générales des tendances, des contenus généraux auxquels elles s'appliquent, des fins générales vers lesquelles elles convergent. La psychologie concrète étudie des structures dynamiques qui dépendent du tempérament, de la constitution physique, du milieu, du moment et enfin de l'individualité, c'est-à-dire des hasards qui font interférer dans un être

vivant et converger vers des fins particulières des tendances de toute origine. Pour interpréter un acte concret, il faut remonter aux dispositions complexes d'où il découle, et cela par une inférence causale de type reconstructif.

Les matériaux lui sont fournis, comme dans la méthode freudienne, qui en est une application aux cas pathologiques, par l'examen de la situation, c'est-à-dire du milieu comportemental du sujet, par une enquête sur ses antécédents, par l'exploration du contexte subconscient ou inconscient de l'acte. On s'efforce ensuite de reconstruire l'ensemble et d'en faire ressortir la logique immanente. S'il est vrai qu'un thématisme préside à la succession des images dans le rêve et y est reconnaissable malgré les déguisements que lui inflige la censure, il est certainement plus facile encore de le reconnaître lorsque les thèmes qui conduisent la pensée ou le comportement ne subissent aucune déformation.

Ce thématisme réside dans les rapports qui s'établissent spontanément entre les tendances élémentaires. Comme les idées et parce qu'elles sont au fond de la nature des idées, les tendances se coordonnent et se subordonnent entre elles, forment des systèmes momentanés ou stables. Un désir appelle à son secours, pour se réaliser, des idées-forces, des images dynamiques. Parfois surgit un besoin, une sorte d'appel auquel c'est tout notre être qui répond avec la totalité de ses forces physiologiques et psychologiques. Il arrive encore que des inclinations rivales se combinent, aboutissent à un compromis, ou qu'une tendance refoulée suscite par réaction une tendance compensatrice. Les aspects divers de cette finalité

s'éclairent une fois qu'on a compris que la tendance est un εἶδος, une forme, une idée en quête d'une matière et qui se réalise comme elle peut, soit directement, soit indirectement et même par des moyens détournés. En raison de l'homogénéité qui existe entre toute une catégorie de signes et leurs significations, un assemblage des premiers, quand on les replace dans leur contexte mental et dans la « situation », peut devenir lui-même un signe de cette finalité : on découvre alors entre eux des rapports intelligibles au moyen desquels se reconstitue la signification profonde de l'ensemble. Pour remonter aux tendances complexes, on utilisera deux nouveaux critères. Le premier concerne les inclinations constantes ou relativement telles : c'est la *convergence*. Une inclination, un désir se reconnaissent chez un sujet à la convergence de certains de ses actes vers un même but. Nous appellerons le second le critère de la *convenance complexe*. Il concerne des dispositions quelconques, en particulier les mobiles momentanés, et correspond à d'autres aspects de la systématisation des tendances.

Prenons un exemple littéraire et empruntons-le à l'un des plus grands psychologues de notre littérature. On sait que, dans *Le Rouge et le Noir*, vers la fin de l'ouvrage, Julien Sorel se livre à une tentative de meurtre sur Mme de Raynal. Il vient de voir toutes ses ambitions comblées : anobli, pourvu d'un grade dans l'armée, il est à la veille d'épouser Mathilde de la Mole, quand soudain tout s'effondre. Le marquis de la Mole, à qui une lettre de Mme de Raynal dépeint Julien comme un suborneur intéressé et hypocrite, lui retire définitivement sa faveur et

s'oppose au mariage. Aussitôt, Julien court à Verrières où il arrive un dimanche matin : il achète une paire de pistolets chez l'armurier de la ville, les fait charger, se rend à l'église où Mme de Raynal assiste à la messe et tire sur elle deux balles dont une la blesse légèrement. Tout cela est assez surprenant et jure à première vue avec l'idée que nous nous faisions du personnage, si maître de lui et capable de tant de dissimulation. Il n'ignore pas que Mme de Raynal à écrit la lettre à l'instigation ou sous la dictée de ses ennemis à lui ; il sait aussi qu'il a aimé cette femme, qu'il en a été aimé et qu'en se vengeant d'elle, qui n'a été qu'un instrument, il se perd lui-même.

Stendhal, romancier avant tout, n'a pas analysé le cas Sorel, mais nous a donné tous les documents qui permettent cette analyse : les uns ont trait à la conduite, d'autres à la situation, d'autres enfin au caractère. Remarquons en premier lieu que, depuis l'accablante nouvelle jusqu'après l'attentat, les gestes de Julien semblent se dérouler dans un état de demi-somnambulisme, que la vue de Mme de Raynal fait d'abord trembler son bras et que, son coup fait, il semble en avoir perdu conscience. L'acte est à peine prémédité, et il faut donc renoncer à l'expliquer par des motifs raisonnables. Cela ne veut pas dire qu'il soit immotivé : Julien a pu croire définitivement anéanti ce rêve ambitieux qui allait enfin se réaliser et pour lequel il avait dépensé tant d'efforts. Il sait en outre que Mathilde de la Mole, si fière de descendre d'un amant de Marguerite de Navarre qui eut la tête tranchée sous Charles IX, n'a pour lui qu'un amour d'imagination, qu'elle ne

lui pardonnerait pas une faiblesse et attend de lui un acte frénétique ; la lettre qu'il lui écrira de sa prison montre que c'est bien ainsi qu'il la juge. D'autre part, à lire attentivement le roman, on voit que l'hypocrisie calculée, le pouvoir de dissimulation sont, chez Sorel, des traits secondaires dérivant d'une disposition plus fondamentale, qui est une sorte de tension héroïque de la volonté : plus une volonté est ainsi tendue ou plus longtemps elle l'a été, plus aussi elle est capable d'explosions violentes, d'impulsions irrésistibles. Mais le bel exploit que le meurtre d'une femme sans défense ! Celui-ci doit avoir un mobile plus profond. Nos sentiments sont sujets, on le sait, à des remous : peut-être Julien hait-il par moments Mme de Raynal, qui représente pour lui une caste abhorrée : mais il l'a aimée plus encore, et s'il ne peut supporter d'avoir été trahi par elle, n'est-ce pas justement parce qu'il l'aime encore ? Lorsque M. de Frilair, pour tourmenter Mathilde, insinue que « c'est par jalousie que M. Sorel a tiré ces deux coups de pistolet à cette femme autrefois tant aimée », il n'emploie pas le mot propre ; mais c'est bien à un sentiment apparenté à la jalousie que Julien obéit. Essayons par expérimentation imaginative de nous substituer à lui et demandons-nous si, dans la même situation, acculés comme lui à une espèce de suicide, nous ne serions pas tentés d'associer à notre destin une Mme de Raynal. Cela implique qu'il n'a pas cessé de l'aimer et que ce sentiment prime tous les autres. Mais, précisément, la fin de l'histoire vérifie cette hypothèse : maintenant qu'il attend la mort dans sa prison, Mathilde lui est devenue indifférente et il se

désintéresse de son propre sort ; seul compte pour lui l'amour, dont il est de nouveau assuré, de son ancienne maîtresse. Aux heures tragiques de notre vie, il se produit ainsi une sorte de décalage dans nos sentiments : les plus puissants viennent au tout premier plan, et les autres semblent reculer dans les perspectives de la conscience.

De telles interprétations risquent sans doute d'être conjecturales ; mais on pourrait, s'il s'agissait d'un personnage réel, prolonger l'enquête, utiliser d'autres modes d'investigation et aboutir, tout comme dans l'induction légale, à une probabilité équivalant pratiquement à une certitude. La reconstruction précédente utilise sans doute des généralités psychologiques, et elle est donc partiellement déductive ; mais elle se fonde principalement sur des accords de fait. Elle porte sur un ensemble concret créé par une situation nouvelle et qui comprend les actes, les représentations et les tendances du sujet. Il s'agit, en remontant des significations apparentes aux significations cachées, de mettre en lumière un triple accord : accord des actes avec les intentions, accord des intentions à la fois avec les tendances profondes et connues du sujet et avec les représentations que la situation lui fournit. Ainsi apparaît, pour parler comme Goblot, une « convenance complexe » entre les effets et les causes. Cette convenance complexe, qu'on ne saurait attribuer au hasard, est le critère de l'explication.

Des hypothèses prennent place dans la reconstruction. Il y a dans un acte deux sortes d'intentions : celles qui s'inscrivent dans cet acte et celles qui ne le déterminent qu'indirectement, par l'intermédiaire

des précédentes. Les motifs et les mobiles non apparents sont reconstitués hypothétiquement, mais non pas d'une manière arbitraire : ou bien ils s'expliquent par la situation et par le caractère du sujet ; ou bien ils contribuent eux-mêmes à rendre sa conduite intelligible, et il arrive enfin qu'ils satisfassent à ces deux conditions d'une bonne hypothèse. L'introduction du motif ou du mobile hypothétique dans un système de causes et d'effets n'est pas sans rappeler l'interpolation des points dans l'établissement d'une courbe ou, mieux encore, le raisonnement par lequel Le Verrier, pour expliquer les perturbations d'Uranus, a été conduit à supposer l'existence de Neptune : c'est alors une lacune dans la reconstruction, une disconvenance partielle dans le système qui mène à l'hypothèse, et c'est le rétablissement de l'accord qui la justifie.

On peut, moyennant certaines abstractions ou en généralisant des observations particulières, reconstruire ainsi des dispositions non seulement momentanées, mais stables, non seulement individuelles, mais spécifiques, communes à toute une classe d'individus. De toute façon, l'inférence causale reconstructive, en partant du donné et en s'éloignant le moins possible du donné, découvre l'intelligible. En cela consiste sa double garantie ; c'est au fond celle de toute induction.

Jaspers[1] oppose en psychologie les rapports d'intelligibilité ou de compréhension aux rapports de causalité ou d'explication ; pour lui, on n'a pas encore expliqué les faits mentaux ou les actes quand on en

1. Voir notamment *Psychopathologie générale*, chap. IV.

a découvert la signification ; il reste à en découvrir les causes, et il n'est de positives ou d'assignables que les causes externes. Nous pensons fort exactement le contraire : les vraies causes sont internes, et le propre d'une bonne analyse est de montrer que les rapports d'intelligibilité coïncident avec les rapports internes de causalité. La garantie générale de cette coïncidence, en même temps que l'évidence de la causalité interne, nous sont fournies par l'intuition causale. Quant aux coïncidences particulières, on les prouve au moyen de l'inférence causale, qui, dans son mode réductif, dégage et isole les causes et, dans son mode constructif, tout en remplissant encore parfois le même office, nous instruit, de plus, de leurs collocations singulières ou spécifiques.

*
* *

En passant par degrés insensibles des cas normaux à ceux qui le sont moins et de ceux-ci aux cas pathologiques, la méthode se complique, mais sans changer notablement de caractère. C'est que la finalité ou l'intelligibilité dont elle se réclame sont toutes relatives et se ramènent à la causalité combinée des tendances ; or les tendances conjuguent leurs effets de façon très variable.

Il arrive, par exemple, que les indices aient l'air de diverger ; mais c'est parce qu'ils correspondent à une disposition intérieure renfermant des éléments contradictoires. Je suppose qu'ayant obtenu dans votre carrière un avancement considérable, vous receviez les félicitations d'un de vos collègues, votre égal de la veille, maintenant votre subordonné. Il

les présente en termes hyperboliques, mais avec une légère fêlure dans la voix et en évitant votre regard. Puis, faisant un retour sur lui-même, il se déclare exempt de toute ambition et énumère les avantages d'une situation modeste : responsabilité moins grande, frais de représentation réduits au minimum, etc. Après quoi, il vous cite des gens plus jeunes que vous qui ont eu « plus de chance encore » et, avec l'air maintenant de vous plaindre, il se livre à des considérations générales sur l'arbitraire de l'avancement. Tout ce discours respire l'envie, sentiment honteux et dont a honte, tout le premier, celui qui l'éprouve ; d'où une attitude mentale contradictoire, l'envieux étant tour à tour porté à déprécier l'avantage qui échoit à un autre et, pour dissimuler son envie, à faire à celui-ci des compliments outrés.

A côté des signes divergents, les signes ambivalents ou plurivalents, qui se réfèrent à des causes multiples. Ils sont de deux sortes. Les premiers sont des effets cumulatifs de tendances concourantes. Pourquoi M..., de qui je prends congé, me dit-il en me serrant les mains : « Auf baldiges Wiedersehen[1] ? » Il n'a point accoutumé de me parler allemand ; mais, pendant les quelques jours que j'ai passés auprès de lui, il m'a entretenu d'une jeune femme, professeur d'allemand dans un lycée, pour laquelle il a de l'inclination. M... veut tout à la fois me rappeler ses confidences et exprimer un double espoir dont le principal n'est pas, sans doute, celui qui me concerne.

Les signes de l'autre catégorie sont des effets téles-

1. « A bientôt. »

copés ou avortés de tendances rivales agissant simultanément. Marcel Proust en donne l'exemple que voici. Quelqu'un, parlant d'un dîner auquel il avait été convié, prononça cette phrase : « Il y avait *justement* Borelli. » Au moment où il allait dire « Borelli », il s'était souvenu que c'était le nom d'un homme de qui son interlocuteur avait quelque sujet de se plaindre, et en même temps avisé qu'il était correct de paraître ignorer ce grief. Le mot *justement* marque l'éveil d'une intention de jugement réprimée, un peu trop tard, par une autre tendance. On est ici aux confins de la psychanalyse et tout près de la condensation freudienne.

*
* *

Les notions de cause et de loi se croisent sans coïncider. Il y a des lois causales, mais toute loi est universelle, tandis qu'il existe des rapports singuliers de causalité qui peuvent être établis aussi inductivement, parce qu'ils se ramènent à des actions de tendances. La psychologie, plus particulièrement la psychologie concrète, est leur domaine propre. L'historien pose des relations singulières de cause à effet, qu'il déduit de lois connues ou de vérités communes ; mais il n'en induit qu'en se faisant psychologue. Ce n'est pas du côté de l'histoire, mais du côté de la psychologie qu'il faut chercher les conditions d'une science de l'individuel.

La méthode génétique et la méthode comparative, d'un usage courant en psychologie et dans les sciences qui dépendent de la psychologie, c'est-à-dire dans les sciences morales, se rattachent à l'inférence

causale. Étudier la genèse d'une disposition mentale, c'est en chercher, par une analyse réductive, les tendances qui en sont les éléments simples et premiers, puis montrer, par une analyse reconstructive, comment, selon les situations et les moments, ces éléments se différencient, s'intègrent les uns aux autres, s'assimilent d'autres éléments, prolifèrent en sentiments, en habitudes, engendrent, d'autres fois, des coutumes, des traditions, des institutions. De même, la méthode comparative débute par une analyse réductrice qui isole, dans une disposition psychique considérée chez des individus de culture, d'âge ou de sexe différents, leurs caractères communs et leurs caractères différentiels, cette comparaison n'ayant de prix que si ces caractères sont, comme précédemment, au lieu de simples abstractions, des éléments réels, des tendances. Après quoi il s'agit de montrer les combinaisons diverses que forment ces tendances, selon les conditions de vie et les situations des individus ou des types que l'on compare.

L'essentiel de ces deux méthodes se retrouve dans la science du caractère. Décomposer les facteurs innés, aptitudes et instincts, en rechercher les éléments principaux, voilà la première tâche. La seconde consiste à faire voir comment ils se différencient, se compliquent, s'intégrent les uns aux autres selon les milieux, selon les moments et aux différents âges de la vie. De cette étude nous n'avons présenté qu'une rapide esquisse. Elle ne peut s'étendre et se préciser qu'avec le secours de la psychologie individuelle, par des monographies et par des biographies. Le rôle principal revient ici à l'exploration et à l'inférence causale reconstructive. En interro-

geant un sujet ou, si on le peut, en interrogeant sa vie ou son œuvre, en cherchant particulièrement dans sa vie les actes typiques, les plus spontanés, ceux qui ne sont rigoureusement exigés ni par la raison ni par la situation (ce ne sont pas toujours des actes manqués), en cherchant particulièrement dans son œuvre les mots inattendus et involontaires, ceux par lesquels une intention se trahit plutôt qu'elle ne se traduit, en s'appropriant par expérimentation imaginative ses pensées et ses sentiments pour se mettre en esprit dans la situation où il a agi ou écrit, par ces procédés et d'autres encore, un psychologue se procure des documents qu'il n'est que de conférer et de reconstruire pour que s'y révèle la logique interne d'un caractère.

CONCLUSION

Nous nous sommes efforcé de montrer de quoi le caractère est fait, comment il se forme, par quels mécanismes et sous quelles influences ; nous avons exposé en outre les méthodes par lesquelles cette étude peut être précisée et étendue. Notre tâche est-elle terminée ? Scientifiquement, peut-être. D'un point de vue plus philosophique, il resterait à examiner les rapports de cette unité concrète qu'est le caractère avec l'unité formelle du moi. Il faut voir, d'abord, comment le problème se pose. Nous avons expliqué la formation du caractère par des causes multiples en attribuant la priorité aux causes internes. Les circonstances, le milieu, le moment sont des conditions plutôt que des causes et n'agissent qu'en s'incorporant à des mobiles et à des motifs ou en suscitant des mobiles et des motifs nouveaux ; seules, les tendances sont des causes efficientes, donc de vraies causes. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes placé au point de vue pluraliste qui convient, à l'exclusion de tout autre, à la recherche positive. A considérer maintenant de plus haut la formation du caractère, elle apparaît comme un effort incessant — avec des alternatives de progrès et de recul, de victoire et de défaite — vers l'unité ou vers l'équilibre. Cet effort dépasse les tendances particulières. Quand se manifeste-t-il ?

Il se manifeste souvent dans ces réactions globales où c'est l'être tout entier qui tâtonne à la recherche d'une orientation nouvelle, pour reconquérir son équilibre, s'adapter à une situation ou se réadapter à soi-même. L'adaptation ou la réadaptation dépendent de l'ambiance, de la nature des tendances élémentaires, de leur aptitude plus ou moins grande à se systématiser ; mais il doit s'y joindre un effort *sui generis*, faute de quoi l'être ne sortirait pas de l'inquiétude, de l'incohérence et de l'instabilité. Dans l'ordre humain, c'est le vouloir proprement dit, l'effort conscient, qui se prête ou se refuse aux motifs ou aux mobiles, secondant l'un, résistant à l'autre. La délibération, quand elle aboutit, est la forme volontaire et humaine de l'inquiétude, l'inquiétude canalisée, contrôlée, orientée vers une décision vers laquelle on se tend avant de savoir encore ce qu'elle sera. Une fois la décision prise, l'effort peut intervenir encore dans l'exécution, en se joignant à l'idée-force de l'acte pour la faire prévaloir contre les obstacles du dehors ou du dedans. D'un homme qui veut et qui sait et fait ce qu'il veut, on dit qu'il est « un caractère » ou qu'il a « du caractère ». Or, selon nous, le moi profond n'est pas autre chose que ce vouloir enveloppant dans son unité énergétique les tendances et leurs effets, les actes et les états psychiques[1]. Le caractère se présente donc de ce point de vue comme une sorte de réalisation du moi profond.

Une analyse de l'acte volontaire montrerait que, plus encore que dans l'effort, le moi consiste dans une intention primordiale de choix. Aussi n'est-il

1. Cf. notre *Psychologie des Tendances*, chap. IX.

pas surprenant que certains philosophes, Platon et Kant entre autres, aient attribué à cette intention radicale le pouvoir de se choisir un caractère et une destinée ? De toute façon, cette thèse a besoin d'être transposée : à la place du choix métaphysique et intemporel qu'elle imagine, on admettra des choix ou, pour mieux dire, des décisions temporelles, prises dans des circonstances déterminées, répondant à des situations définies. Sans aucun doute, nos décisions nous engagent et, de certaines d'entre elles, nous restons à jamais prisonniers. Mais les plus importantes de nos résolutions n'expriment-elles pas notre caractère ? Et les autres le modifient-elles sensiblement ? Si, d'un côté, le moi enveloppe et domine les mobiles particuliers puisqu'il est capable de se prêter ou de se refuser à n'importe lequel d'entre eux, en fait, il est des inclinations et surtout des passions devant lesquelles il s'avère bien faible. De plus, l'orientation du caractère ne dépend-elle pas surtout de la convergence des tendances élémentaires vers tels ou tels objets, et celle-ci de la nature de ces tendances ? On retombe ainsi sur le pluralisme des causes efficientes. Nous allons aux objets ou aux buts vers lesquels nos tendances convergent naturellement. L'action du moi se limiterait-elle donc au choix des moyens ou ne viserait-elle qu'à exclure les causes de conflit et de désharmonie ? Sur ce second point même, il y aurait des réserves à faire, car les échecs de la volonté se traduisent par des regrets ou par des remords et contribuent à aggraver, en nous le rendant plus sensible, notre manque d'unité.

A côté des fins qui s'imposent à nous à cause de leur convenance avec nos inclinations, il y a bien

celles auxquelles nous adhérons parce que nous leur avons reconnu une valeur objective ou rationnelle. Mais, si elles ne s'accordent pas avec nos désirs, l'adhésion que nous leur donnons peut-elle être bien efficace et, dans tous les cas, modifier durablement notre caractère ?

Il faut chercher ailleurs l'action profonde du vouloir ou du moi. Parmi les fins vers lesquelles nous tendons, certaines s'appellent des idéaux. Un idéal au sens fort, qu'il soit moral, artistique, intellectuel, religieux, ou qu'il concerne seulement notre tranquillité ou notre bonheur, émerge du fond de notre nature, nous est personnel, s'accorde avec nos tendances dominantes, mais sans les exprimer jamais adéquatement, parce qu'il est de son essence, d'autre part, d'être inépuisable et, par conséquent, de les transcender. Qu'il se convertisse partiellement en idées-forces, c'est bien possible : mais il subsiste en lui quelque chose d'inassimilé, faute de quoi il ne serait plus un idéal, mais un simple désir. Cultiver son esprit, explorer à fond une science, faire du bien autour de soi, travailler à l'avènement d'une justice plus haute, vivre en accord avec ses principes ou, simplement, acquérir la renommée, faire fortune, on retrouve à chaque instant, avec une orchestration de plus en plus riche, l'un de ces leitmotive ou plusieurs d'entre eux entrelacés et formant une unité harmonique, dans la vie d'un homme qui a du caractère ou qui est un caractère. L'idéal est la somme ou, plus exactement, le lieu d'aspirations vagues, obscures et confuses qui se convertissent en idées-forces, en idées de fins déterminées quand le vouloir y adhère et s'y applique. Le vouloir n'a pas d'objet

propre, puisqu'il est l'intention d'une intention ; mais justement parce qu'il n'est que cela, il porte en soi le germe d'une inquiétude sans cesse renaissante et, dans la voie tracée par les inclinations, d'un renouvellement, d'un dépassement de soi indéfini. C'est surtout en s'attachant à toutes ces parts d'inconnu encloses dans notre nature que le moi contribue à la formation du caractère et devient l'artisan de sa destinée.

DESACIDIFIE à SABLE
1992

-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction. — La Caractérologie	5
Chapitre Premier. — Les tendances élémentaires.....	17
— II. — Les dispositions	27
— III. — Les processus formateurs	53
— IV. — Les facteurs innés et les facteurs physiques.....	73
— V. — Les influences sociales....	91
— VI. — Les âges de la vie	105
— VII. — Le problème de la classification des caractères ..	125
— VIII. — La psychologie concrète .	141
Conclusion	161